

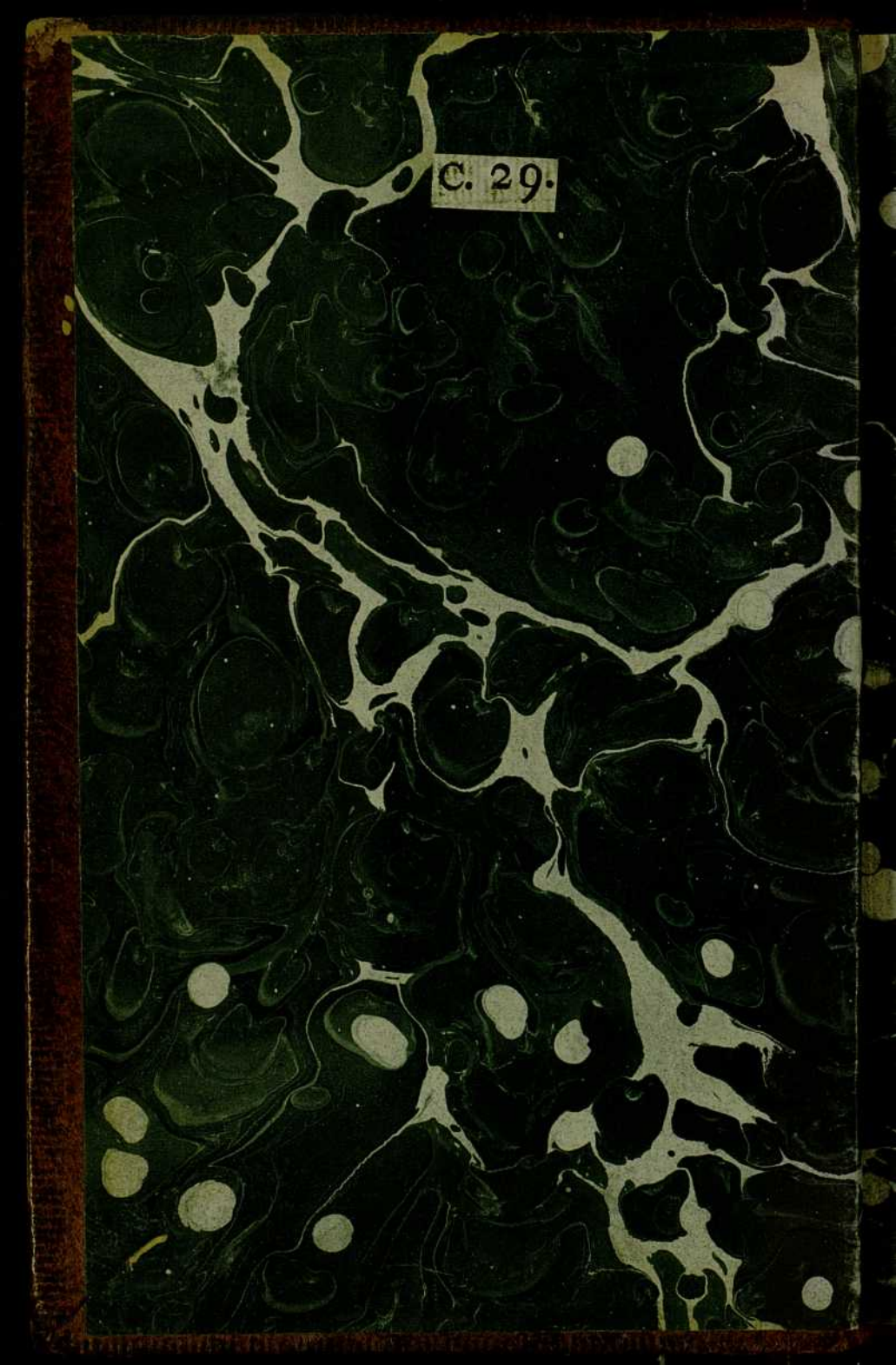
THE
MOIS

HISTORICAL

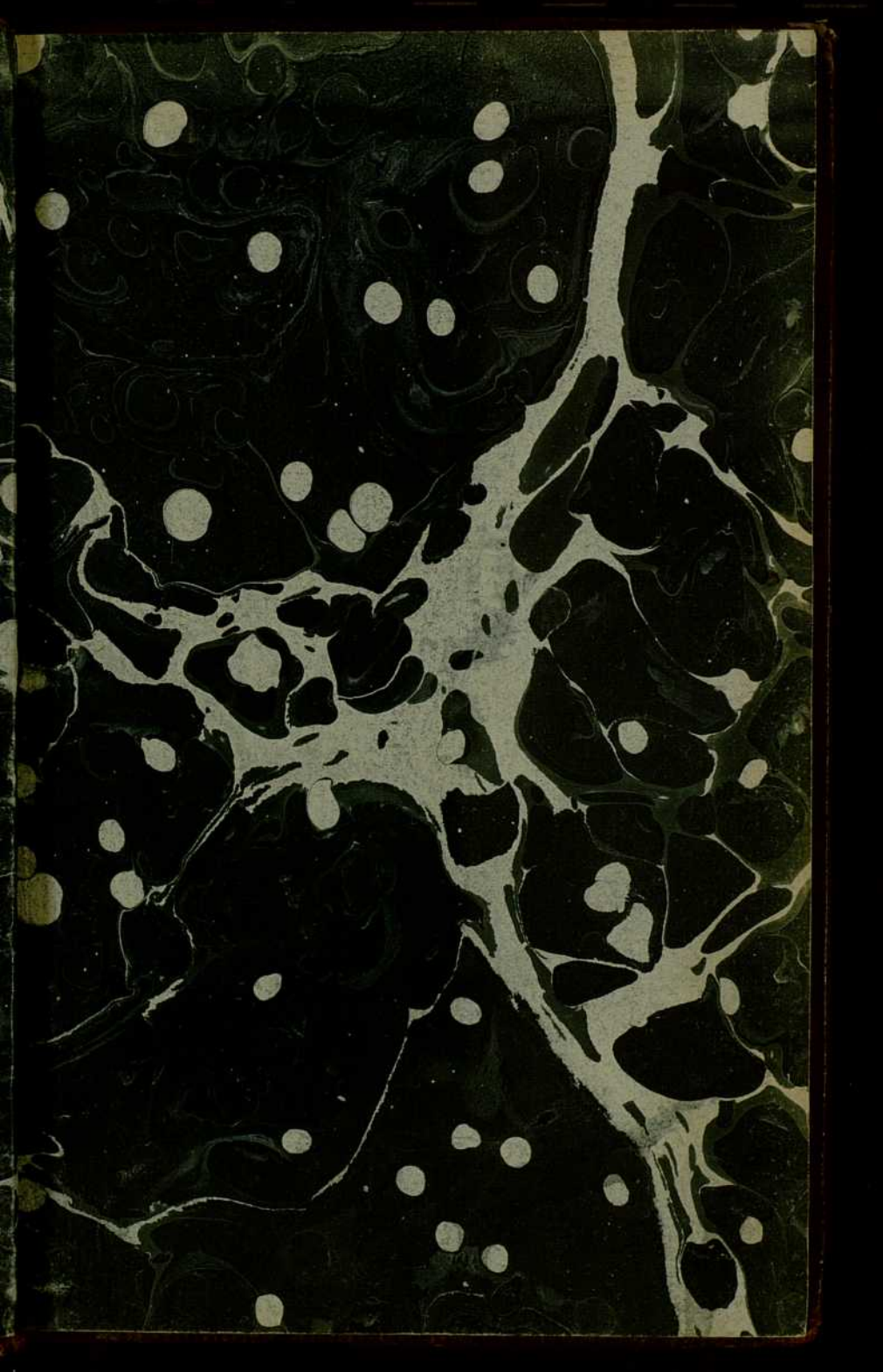


A
35
399



The image shows the front cover of a book. The cover is decorated with a marbled paper pattern. The pattern consists of large, dark green, swirling shapes that resemble leaves or organic forms, set against a black background. Interspersed among these are irregular, light-colored (off-white or cream) shapes, some of which are circular or oval. The overall effect is a complex, organic, and somewhat abstract design. In the upper right quadrant, there is a small, rectangular, off-white paper label with the text "C. 29." printed in a simple, black, sans-serif font. The edges of the book cover are visible, showing a dark brown or reddish-brown material, likely the spine or the edges of the book's binding. The lighting is even, highlighting the texture of the marbled paper.

C. 29.



83-6

211834912

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL	
CANADA	
Sala:	A
Estante:	35
Numero:	399

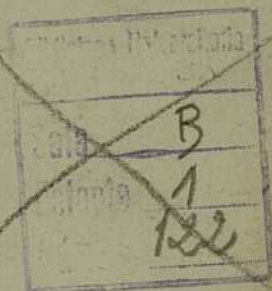
R-27.645

~~42-8-10~~

~~4~~

~~6-793~~

~~4~~
~~14-267~~



83-6

i11834912

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL	
DE MADRID	
Sala:	A
Estante:	35
Numero:	399

R-27.645

~~42-2-10~~

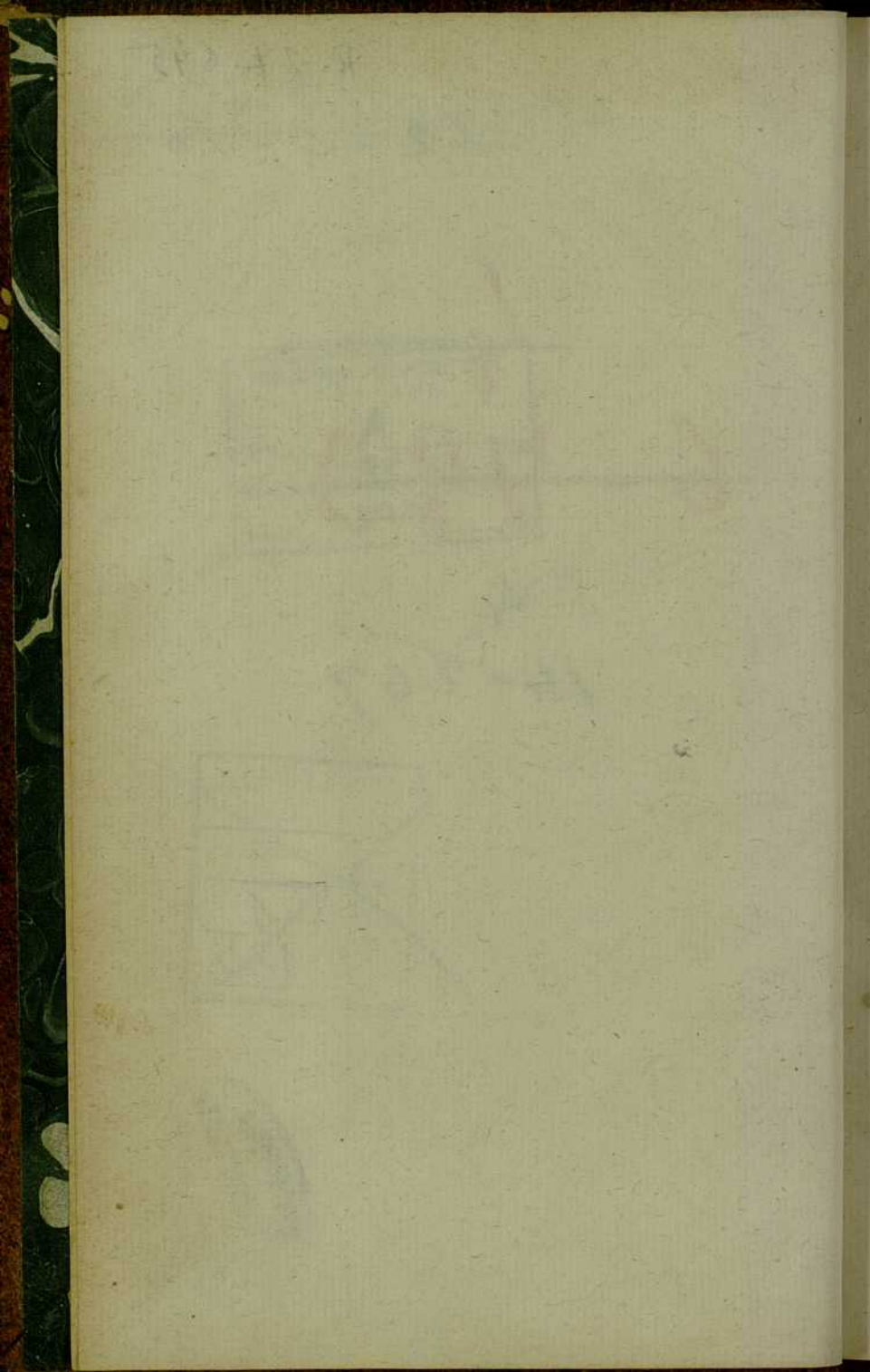
~~4~~

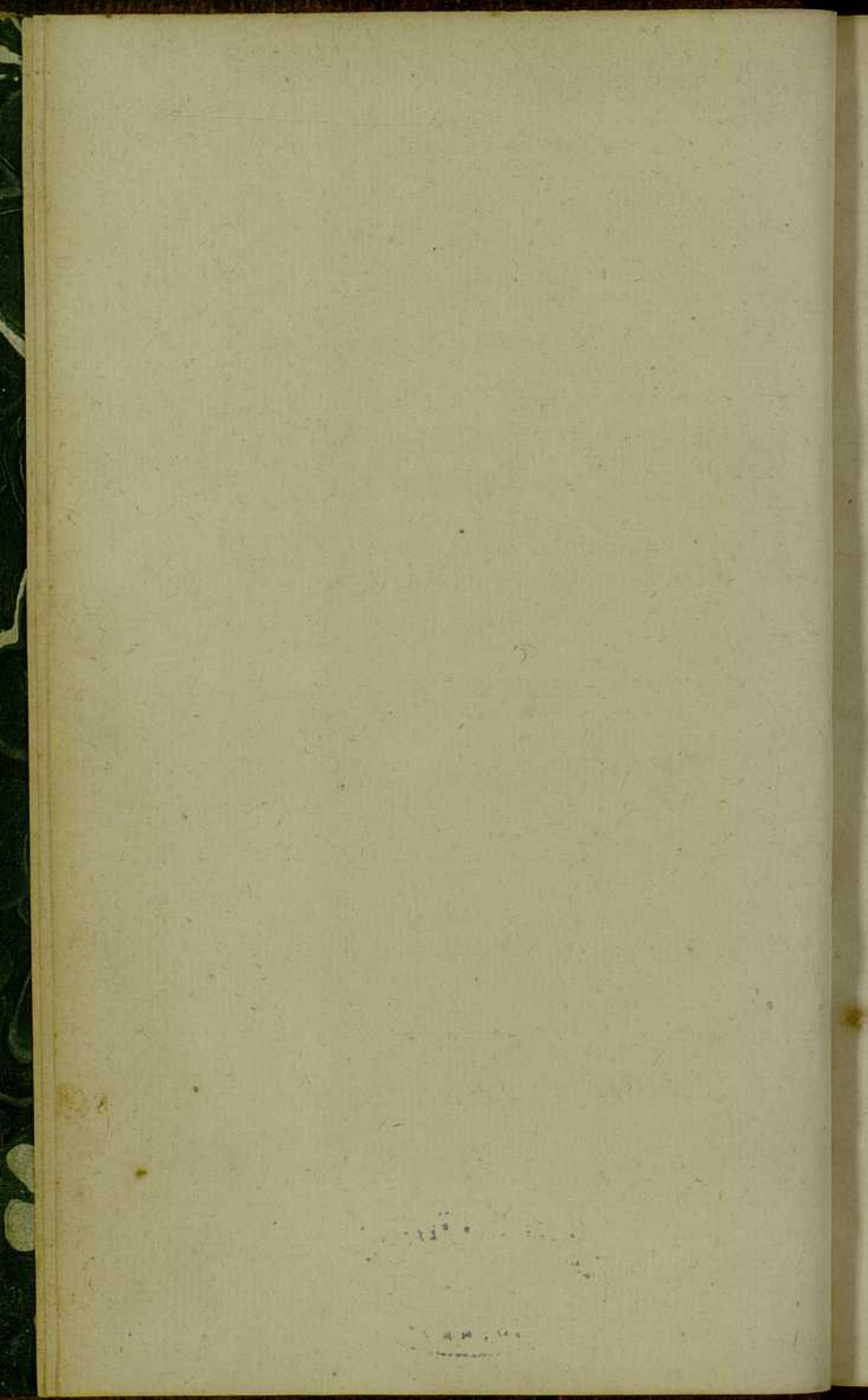
~~6-793~~

~~4~~
~~14-267~~

Inventory of contents	
Box	B
Number	1
Date	182







AVERTISSEMENT.

LE titre d'un Livre, la préface d'un Ouvrage, le *Prospectus* d'un Journal, sont ordinairement comme les enseignes mensongères de certaines auberges; on y promet tout, on n'y trouve pas grand chose.

Nous voudrions bien ne pas tomber dans cet inconvénient, & nous préférons donner tout de suite un Numéro pour garant de notre savoir-faire, que d'annoncer fastueusement à nos Abonnés ce que nous ne pourrions peut-être pas leur tenir. Nous aimons mieux les tromper en ajoutant par la suite à notre Ouvrage, que de faire d'avance un étalage inutile de charlatan qui n'en impose que le premier jour.

Voilà donc encore un Journal ! quelle singulière manie que d'en augmenter ainsi le nombre déjà si fastidieux ? C'est bien ce que nous nous sommes dit à nous-mêmes : mais quand, d'un autre côté, l'on réfléchit qu'il paraît actuellement une si grande quantité d'ouvrages de littérature, de poésie, de pièces de théâtre,

Tome I.



de romans , de brochures politiques ; quand on pense qu'il existe à Paris cinq ou six Sociétés littéraires où s'élaborent , pour ainsi dire , le talent et le goût , où les lectures sont fréquentes et nombreuses , quel inconvénient trouve-t-on à faire connaître à ceux qui n'en jouissent pas une partie de ces richesses , soit en nature , soit par extrait ? Les deux ou trois Journaux de littérature qui existent ne peuvent suffire à les analyser toutes , et notre concurrence en ce cas ne peut leur nuire.

Nous ne nous bornerons pas d'ailleurs , comme la plupart d'entr'eux , à la raison , à la philosophie & à la politique ; nous sommes Français , nous chercherons à satisfaire les goûts légers , les penchans aimables de nos compatriotes ; nous tâcherons de les suivre , de les observer , de les guider quelquefois dans le tableau mobile de leurs mœurs , de leurs travers , de leurs occupations graves ou badines , sérieuses ou frivoles : cette manière de les peindre ainsi mois par mois , pourra même fournir au philosophe des observations profondes , et je ne serais pas surpris que les grands penseurs , cette nouvelle secte de métaphysiciens de l'Institut



national, qui depuis quelque tems s'occupent, avec tant de succès, de la perfectibilité de l'espèce humaine, ne trouvent dans la série de nos Numéros des matériaux tous disposés, et ne nous remercient de notre travail.

En attendant qu'ils aient enfin trouvé la solution de ce grand problème, qui ne tendrait à rien moins qu'à peupler le globe d'*Aristides*, de *Socrates*, de *Vol-taires*, nous croyons que nos Abonnés ne seront pas fâchés de voir consigné dans le nombre de feuilles qui composera notre Numéro, tout ce qui se sera passé dans le mois qui l'aura précédé, soit dans le monde savant et littéraire, soit dans le monde industrieux des arts, soit dans le monde politique, soit enfin dans le monde aimable et frivole, coiffé par *Leroy*, et habillé par *Raimbaud*.

Cette variété continuelle de sujets qui peint si bien celle de l'esprit national, nous paraît assez piquante pour nous en promettre quelque succès.

Nous offrirons donc chaque mois le tableau fidèle des modes que les circonstances auront fait adopter, avec des réflexions sur les causes quelquefois amusantes des changemens ; la succession

rapide des nouveautés en ce genre rendra peut-être l'intervalle entre chacun de nos Numéros un peu long ; mais alors nous aurons soin de prévenir nos Lecteurs et Lectrices sur les époques fixes de la naissance du règne et de la décadence de la mode qui n'aurait fait que briller un moment *sur cet horizon changeant et coloré*. Des dessins gravés et enluminés seront toujours accompagnés de courtes explications pour en faciliter l'intelligence, et nous les puiserons à cet effet chez les meilleurs faiseurs et chez les grandes distributrices qui voudront bien nous aider de leurs lumières dans notre travail, et nous regarder comme les propagateurs zélés de leur juste célébrité.

Nous donnerons de même à chaque pièce nouvelle qui exigera un costume ou qui offrira quelque vêtement nouveau, le dessin exact de ceux qu'on aura adoptés ; ainsi que la description fidèle des décorations ; ce qui facilitera dans les Départemens les Entrepreneurs de spectacles pour la mise exacte et décente des ouvrages de théâtre.

Nous nous proposons encore de donner les échantillons gravés et colorés des étoffes nouvelles inventées et tissues par

les manufactures, les dessins au trait des meubles nouveaux, les explications de toutes les machines et de toutes les découvertes dans les arts industriels que nous nous empresserons de publier avec le secours des inventeurs, et qui prépareront ainsi d'avance à l'exécution de cette belle et grande idée du Ministre de l'Intérieur, de réunir, le premier vendémiaire, à la Fête de la République, dans une foire et dans le temple de l'Industrie, tous les produits qu'elle aura enfantés dans l'année.

Nous ajouterons à ces tableaux divers l'analyse de tous les Ouvrages, de quelque nature qu'ils soient, qui auront paru dans le courant du mois, et dont la connaissance nous sera parvenue. Dans cette partie, nous ne promettons point de complaisance partielle; nous dirons notre opinion avec franchise, sans qu'aucune considération puisse nous retenir, disposés également à louer avec plaisir, mais à blâmer avec courage: nous nous attendons bien aux cris de la médiocrité, aux sarcasmes de l'amour-propre blessé; nous connaissons le *genus irritabile vatum*; mais nous croyons devoir énoncer librement notre avis suivant les impres-

sions diverses que nous aurons reçues. Nous voyons avec peine se confondre les limites de tous les genres, les coteries littéraires se multiplier, les principes méconnus ou violés; nous tâcherons de motiver toujours notre sévérité sans sortir jamais de cette modération qui commande les égards pour le talent qui se trompe: nous tâcherons même de n'en pas manquer tout-à-fait pour l'orgueilleuse médiocrité et pour le cynisme satyrique, quoiqu'ils en méritent moins. Jamais les personnalités offensantes ne souilleront notre plume, même quand on nous donnerait le droit d'user de représailles.

Il est inutile de dire que nous profiterons avec plaisir de toutes les ressources que les correspondans pourront nous offrir dans toutes les parties de notre travail et de notre rédaction; nous insérerons tout ce qui nous paraîtra conforme à notre but et à notre plan, les lettres sur la morale, sur l'agriculture, sur le bien public, sur les modes, sur les nouveautés; nous recevrons avec reconnaissance les conseils, les indications, les annonces, les vers, les chansons, *etc.* qu'on nous fera parvenir francs de port:

nous nous proposons même de faire imprimer, tous les mois, un morceau de musique, qui fera connaître, soit une romance nouvelle, soit un petit air qui aura été distingué dans les Opéra comiques. Ce n'est point une opération, une entreprise de commerce que nous voulons faire; c'est un amusement que nous espérons nous procurer. Le prix de la souscription suffit pour le prouver dans la circonstance actuelle: dix-huit francs par an pour douze Numéros d'environ huit feuilles d'impression chacun, sont assurément un dédommagement modique des soins, des recherches et des dépenses auxquels nous serons forcés.

Si la publication de ce premier Numéro, quoique bien loin encore du but que nous voulons atteindre, peut inspirer quelque confiance, c'est au citoyen CHOLET, rue des Droits-de-l'Homme, N^o. 44, qu'on peut s'adresser pour souscrire.

Le Numéro paraîtra régulièrement tous les dix du mois.

C'est à la même adresse qu'on fera parvenir, *franc de port*, les ouvrages français ou étrangers; littérature, sciences et arts, musique et

gravures que l'on voudra faire annoncer dans le
 Mois. Les Souscripteurs recevront gratuitement,
 chaque année, des frontispices qui tomeront
 l'ouvrage, susceptible d'être divisé en 3 vo-
 lumes.

LE MOIS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

(N^o. I^{er}.)

VARIÉTÉS.

RÉFLEXIONS SUR LE CALENDRIER.

Tous les peuples policés ont eu leur calendrier : les plus policés d'entre eux ont eu le calendrier le plus parfait.

En Egypte, l'année s'ouvrait à l'apparition de la canicule, vers le solstice d'été : cette constellation, qui précédait le débordement du Nil, était regardée comme le signe d'une fécondité nouvelle, comme une époque de régénération. Douze mois égaux composaient l'année des égyptiens : cinq jours additionnels en terminaient le cours ; ils étaient connus sous le nom d'*Epagomènes*.

Les Juifs, sortis de l'Egypte pour s'établir dans la Palestine, où la fertilité du sol ne dépendait

point du débordement des fleuves, fixèrent le commencement de l'année à l'équinoxe d'automne, où l'homme confie la semence à la terre, et ouvre son cœur à l'espérance. Ils conservèrent les douze mois des égyptiens; mais ils en réglèrent la durée sur les phases de la lune, et ce nouveau calcul ne leur donnant que 354 jours, ils étaient contraints d'ajouter, tous les trois ans, un mois complémentaire.

Les grecs reconnurent que cette addition ne suffisait point pour coordonner le cours de l'année avec le cours du soleil, et ils la rendirent plus fréquente. Leurs mois se composaient alternativement de 29 et 30 jours; ils en divisaient la durée en trois décades; dans les mois de 29 jours, la dernière décade était incomplète: l'année s'ouvrait au solstice d'été; c'était une grande époque dans la Grèce, puisqu'on y célébrait les jeux olympiques.

Le calendrier subit de grandes variations chez les Romains. Leur premier roi plaça le commencement de l'année vers l'équinoxe du printemps; il la composa de dix mois seulement, à la suite desquels on ajoutait 70 jours, pour accorder la division du tems avec la révolution du soleil.

Romulus consacra le premier mois de l'année à Mars, dieu de la guerre, et lui donna son nom;

il appella le second *Aprilis*, du mot latin *aperire*, qui signifie *ouvrir*. C'est en effet l'époque heureuse où la terre ouvre son sein pour une nouvelle végétation. Il dédia le troisième à Maya, déesse de la jeunesse, et le quatrième à Junon; les six autres mois prirent leur nom du rang qu'ils occupaient dans le calendrier.

Numa Pompilius corrigea le vice principal de l'institution de son prédécesseur, en ajoutant deux nouveaux mois à l'année. Il dédia le premier au dieu *Janus*, et le nomma *Januarius*; il affecta le second à des pratiques religieuses, et l'appella *Februarius*: ce mot en langue toscane, signifie *purifier*. Ces deux mois furent placés avant ceux que *Pomulus* avait établis; ce qui reporta le commencement de l'année vers le solstice d'hiver.

Jules César ayant reconnu que le nombre de 365 jours ne suffisait pas pour mesurer la révolution du soleil, ordonna qu'on ajoutât, tous les quatre ans, un jour à l'année, et que ce jour additionnel fût placé entre le 6 et le 7 de mars; ensorte que dans l'année où il serait intercalé, on comptât deux fois le sixième jour de ce mois; ce qui fit donner à cette année le nom de *bisextile*.

Lorsque dans la suite la flatterie éleva les empereurs au rang des dieux, on imagina de

leur consacrer les mois de l'année qui n'étaient pas encore dédiés aux dieux du paganisme. Jules César donna son nom au cinquième mois établi par Romulus, et Auguste au sixième; c'est de-là que nous sont venus les noms de *Juillet* et d'*Aoust*.

Les papes en s'établissant dans Rome, furent trop occupés de l'accroissement de leur crédit et de leurs richesses, pour fixer leur attention sur le calendrier. Un d'entre eux lui communiqua toutefois un nouveau degré de perfection, en statuant que la dernière année de chaque siècle ne serait point *bisextile*.

En suivant ainsi les différentes variations du calendrier chez les différens peuples, on voit que cet ouvrage, long et difficile, n'est arrivé qu'insensiblement au point où l'a trouvé la révolution française. Mais la République, forte des progrès de la philosophie et de la liberté, vient de le porter au plus grand degré de perfection dont il soit susceptible.

Nous avons placé le commencement de l'année au premier jour de l'automne, parce que c'est alors que le soleil entre dans le signe de la balance, symbole de la justice et de l'égalité, et que le laboureur ouvre le sein de la terre pour la disposer à produire de nouveaux fruits; époque mar-

quante dans l'ordre de l'astronomie et de l'agriculture, mais non moins remarquable dans l'ordre de la politique, puisqu'elle rappelle le jour de la fondation de la République.

A l'imitation des Egyptiens, nous avons composé l'année de douze mois égaux et de cinq jours complémentaires : à l'imitation des Grecs, nous avons divisé chaque mois en trois révolutions décadaires, marquées par trois jours de repos.

Mais nous avons surpassé les Grecs et les Egyptiens par l'heureuse dénomination de nos mois, qui détermine par des sons imitatifs et caractéristiques, ou la température de chacun d'eux, ou l'espèce de production qui lui sont propres : c'est ainsi que *Germinal* nous rappelle la première fermentation de la nature, le développement et la circulation de la sève ; *Floréal*, l'image riante de l'épanouissement des fleurs et la riche variété des jardins ; *Prairial*, l'odeur suave des prairies et leur féconde récolte.

Ce n'est pas tout encore ; une désinence particulière affectée à trois mois consécutifs, semble indiquer par sa longueur ou la brièveté de sa mesure, la saison à laquelle ils appartiennent, et fournir à la mémoire des stations et des points d'appui.

C'est ainsi que le nouveau calendrier est devenu sensible à la pensée, frappant pour l'imagination, instructif par la nature et la série de ses images.

Il a dissipé les préjugés funestes, il a substitué les réalités de la raison aux visions de l'ignorance, la vérité de la nature au prestige sacerdotal.

Il sera repoussé par les fanatiques ; car ils se donnent le travers de lui préférer un calendrier qui fut l'ouvrage du paganisme.

Tout le monde sait que le calendrier catholique n'avait fait aucun scrupule de conserver le nom des divinités payennes pour celui des jours de la semaine. La *Lune*, *Mars*, *Mercure*, *Jupiter*, *Vénus*, *Saturne*.

On sait aussi que les routiniers partisans de ce bizarre calendrier, appellent du nom d'*octobre*, *novembre* et *décembre*, c'est-à-dire, *huit*, *neuf* et *dix*, les *dixième*, *onzième* et *douzième* mois de leur année. On sait encore enfin que l'aspect des signes du zodiaque était reculé d'un mois, et que le soleil entrait au signe du taureau, quand le calendrier grégorien le plaçait à celui du bélier ; mais l'entêtement est une des vertus essentielles des fauteurs de la routine.

Le nouveau calendrier a rompu d'anciennes

habitudes et multiplié les jours de travail ; il sera déprécié par les esclaves de la coutume , par les amis de la paresse.

Mais il mesure le temps par des calculs plus exacts et plus symétriques ; il rappelle sans effort à la mémoire le quantième du mois , par la seule connaissance du rang numérique de chaque jour ; il pénètre dans l'entendement du peuple , et se grave avec facilité dans son esprit : tous les hommes éclairés , tous les hommes impartiaux en sentiront l'excellence ; ils reconnaîtront qu'il est le fruit de l'expérience des peuples , de la méditation des savans , de la philosophie , de la liberté , de la raison , et qu'il n'existe pas , en ce genre , d'ouvrage plus parfait.



G E R M I N A L.

C'EST le mois de l'espérance ; c'est celui où les germes confiés à la terre commencent à se développer. Lisez, amis sensibles de la nature ! lisez, amateurs de la belle poésie ! ces vers du premier chant *des Saisons*, de notre philosophe poète :

Enfin d'un long repos les momens sont passés ,
Le premier des beaux jours succède à l'ombre humide ,
Le berger vigilant , l'agriculteur avide ,
De la nature oisive observent le réveil ,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés , ce pâturage ,
Où bondissent encor les troupeaux du village ;
Et l'autre en méditant , contemple ces guerets ,
Où sa main disposa les trésors de Cérès.

.

Enfin , dans les forêts , la chaleur plus active ,
Redonne un libre cours à la sève captive ;
Ce rapide torrent gêné dans ses canaux ,
Ouvre , pour s'échapper , l'écorce des rameaux ,
Du bouton déployé , fait sortir le feuillage ,
L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage ;
Le chevreuil plus tranquille est couché dans les bois ;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix ,
Ce vêtement nouveau de la nature entière ,
Cette aimable couleur dans sa beauté première ,



Réjouit à la fois et repose mes yeux ,
Que fatigue au printems, l'éclat brillant des cieux.

Ces vers valent mieux que tout ce qu'il nous
serait possible de dire sur ce premier mois de
la renaissance de la nature , où , pour parler
astronomiquement, le soleil arrivant à la ligne
équinoxiale, avance vers le tropique du cancer,
et rend enfin le jour égal à la nuit.

C'est aussi dans ce mois que, suivant les vers
heureux de *Bernis*, poète moins riche, moins
profond que le premier, mais souvent aimable :

L'amour , par des routes certaines ,

Pénètre dans tous les ressorts ,

Circule dans toutes les veines ,

Donne la vie à tous les corps ;

Il fend les airs, nage dans l'onde ,

Et la terre qu'il rend féconde ,

Dans ses bras aime à respirer.

Ce dieu charmant enseigne au monde

Le secret de se réparer.

L'habitant des villes ne peut échapper à son
influence ; et dès qu'enfin le soleil annonce par
ses premiers feux qu'il va tout-à-fait triompher
des frimats , l'affluence se rend dans les jardins
publics pour guetter , à travers leur froide ma-
gnificence , l'épanouissement des boutons du
triste et stérile maronnier.

L'allée latérale du bois des Tuileries, du côté



de la terrasse des *Feuillans*, qu'il serait à propos d'appeller autrement, est, à Paris, le rendez-vous des petits-mâtres, des belles et des oisifs.

C'est là que l'on vient s'asseoir à ces premiers rayons si bienfaisans du soleil. Les soins du corps législatif pour ce beau jardin le rendent en effet digne maintenant de toute l'attention de ceux qui aiment à la fois les arts et la nature.

Nous pensons comme le philanthrope *Mercier*, qu'on y prodigue un peu trop les statues, qu'on n'y trouve pas assez de gazons, et que l'aspect des bayonnettes flamboyantes importune quelquefois les yeux délicats, en gênant et la liberté de la nature et les aimables jeux de l'enfance; mais nous pensons que, dans les premiers momens de la restauration de ce beau jardin, quand les plantations y sont encore toutes nouvelles, quand les ouvriers ont besoin de n'être ni interrompus ni dérangés, il est indispensable de prémunir les citoyens contre leur propre curiosité, contre ce penchant naturel des hommes et surtout des enfans, à détruire, pour signaler leur pouvoir d'agir; contre cette espèce d'incurie indéfinissable familière aux habitans des villes, et qui les rend souvent indiscrets et peu soigneux pour la conservation de leurs propres jouissances. Il ne faut pas douter que lorsque l'embellissement de



ce jardin sera totalement terminé, les gazons et les arbres hors de tout danger, ou seulement susceptibles des réparations annuelles, on ne s'empresse de faire disparaître ces barrières de mauvais treillage et ces sentinelles armées. Nous croyons aussi que dans l'allée qui borde la terrasse dite des *Feuillans*, un large et beau tapis de gazon entre les orangers, y serait plus convenable que le sable aride et brûlant qu'on y a substitué, et que ce serait un moyen de satisfaire le désir du bon *Reichem*, sans altérer la magnificence imposante des plans de l'architecte.

On parle, à propos d'embellissement général, d'un projet tout-à-fait *grandiose*; il ne consisterait à rien moins qu'à réunir, comme on l'a proposé mille fois, le Louvre et les Tuileries par la galerie parallèle au Muséum actuel; ce qui donnerait place à la Bibliothèque nationale et à tous les établissemens de sciences et arts; de décorer la place de la Révolution, et d'en faire celle de la Concorde; d'achever le bâtiment de la Madeleine pour en faire le palais national des Anciens, et de prolonger le vaste et beau jardin des Champs-Élysées jusqu'au pont de Neuilly, en y renfermant le bois de Boulogne et la plaine des Sablons; enfin de bâtir un palais directorial sur la plate-forme de l'Étoile.

Nous ne croyons pas qu'on ait présenté et conçu de plus grande idée (1); mais nous doutons que l'exécution devienne jamais possible : nous croyons sur-tout que le projet de mettre le palais directorial sur la grande route, est sujet à de grandes difficultés. Il nous semble que dans le cas même de l'exécution du plan, sa place naturelle serait le palais des Tuileries.

Peut-être aussi la suppression des barrières de l'Etoile, du Roule et de la Conférence, produirait-elle une diminution trop considérable dans la perception de l'impôt des grandes routes, puisque Longchamps et Bagatelle se trouveraient alors dans le jardin national.

En parlant de *Longchamps*, nous devons dire que, cette année, la ridicule habitude de l'ancien calendrier, qui mobilisait les fêtes, avait reporté les trois jours de promenade aux trois premiers jours de *Germinal*, c'est-à-dire, dans un moment où la nature commence à peine à renaître, où nul attrait ne se présente par conséquent pour ce brillant rendez-vous, où les jours beaucoup trop courts encore, laissent à peine aux toilettes tardives l'espérance d'être vues, et où la température enfin doit contrarier beaucoup l'élégante

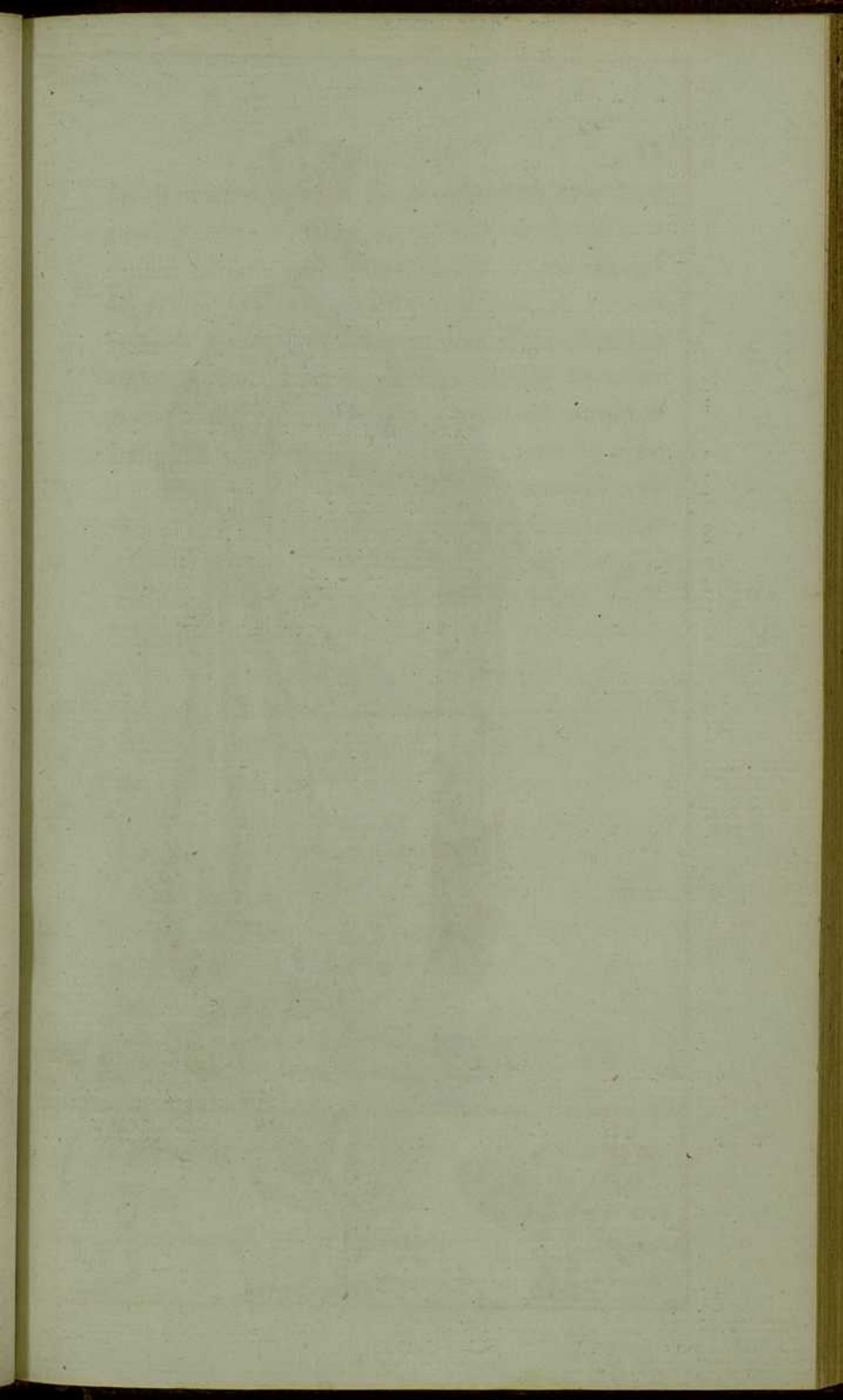
(1) Cette idée d'embellissement est de l'architecte TROU.

nudité des vêtemens et le trône aérien des boguets.

Il nous semble que cette partie de plaisir, qu'il faut bien se donner de garde de supprimer, s'arrangerait à merveille, et d'une manière plus conforme à tous les goûts et à tous les intérêts, si on la fixait irrévocablement aux premiers jours de Floréal : c'est alors que les beautés rivaliseraient victorieusement avec les fleurs naissantes ; qu'elles pourraient partir et revenir plus tard, se montrer plus long-tems et sans danger ; enfin ajouter au charme d'une saison dont leur vue serait en quelque sorte le premier bienfait. C'est ainsi que *Longchamps* deviendrait à-la-fois le temple de *Vénus* et de *Flore* ; ce qui, par parenthèse, vaudrait bien, mythologiquement parlant, les tristes *ténèbres* du catholicisme, qui furent, comme on sait, l'origine première de ce rendez-vous brillant et volontaire.

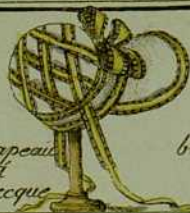
Le cit. *Piis* a effleuré cette idée dans le Journal de Paris du 27 Germinal, et nous adoptons entièrement ce qu'il y ajoute, c'est-à-dire, la proposition de consacrer au mois de Floréal une fête solennelle au Créateur suprême. Ce serait en effet l'honorer dans son temple, et signaler sa reconnaissance au moment où la nature nous rappelle le plus énergiquement l'éclatante

profusion de ses bienfaits, dans ce beau mois où tous les êtres vivans et végétans s'élancent vers lui par un mouvement intérieur, où la nature entière se pare de guirlandes naturelles, et se revêt d'une splendeur enflammée; dans le mois enfin où tous les arbres, toutes les plantes semblent se disputer à l'envi le privilège d'élever vers lui l'hommage et l'esprit de leurs bouquets odoriférans.





chapeau
à
l'écosaise



chapeau
à
la grecque



bonnet au repentir

M O D E S.

ON a bien raison , sans doute , de représenter la Mode avec une *girouette* sur la tête et un *prisme* dans la main ; mais ces attributs mêmes prouvent , à ce qu'il nous semble , qu'elle tient son regne de la nature , et que l'Eternel lui a confié le sceptre de la variété dont il a voulu faire un bienfait pour les humains. L'agriculture , le commerce et l'industrie doivent des autels à cette divinité légère et brillante , qui en s'occupant à varier avec art les formes des matières premières , en facilite la consommation , et donne ainsi du prix à ce qui deviendrait superflu. Laissons déclamer la philosophie sauvage , et jouissons paisiblement du spectacle toujours nouveau que la Mode se plaît à nous montrer.

Le mois de Germinal étant celui du renouvellement d'une saison , voit ordinairement éclore quelque nouvelle forme de vêtement pour les grâces.

La gravure jointe à ce premier Numéro indique le costume actuel des femmes à la mode et des élégans en crédit.

On commence à sentir qu'on a porté bien

long-tems le *schall* long et large dont on s'étaif enveloppé cet hiver, et l'on revient tout naturellement aux schalls quarrés de cinq quarts en mousseline ou en étoffes de soie. La plus nouvelle de ces dernières est un beau taffetas d'Italie ou croisé de couleur cerise (1). Si notre zèle pour la variété et pour le culte de la Mode nous donnait le droit d'avoir un avis, et de marcher sur les traces des *Raimbaud*, des *Leroy*, des *Lisfranc* et des aimables dispensateurs des trésors de la mode, nous desirerions qu'on ajoutât une broderie blanche ou violette foncée aux schalls cerises.

Le schall de mousseline unie, long et large sur des robes blanches unies, faisait peut-être un peu trop ressembler les femmes ainsi drapées à des ombres errantes enveloppées de leur linceul, ou au fantôme de la *none sanglante* : elles ont bien fait de les diminuer. Le schall quarré ramenera à la vérité la longue et triste pointe du capuchon des moines ; mais dans une saison où il est moins nécessaire de s'envelopper, on pourra le quitter et le reprendre, et il aura l'avantaged'être plus léger et moins embarrassant.

La coiffure la plus répandue est le chapeau de paille blanche, dont un ruban large broché soutient

(1) On en trouve chez le C. *Le Normand*, rue Honoré, vis-à-vis la rue de l'Echelle.

soutient la forme , tel qu'on peut le voir dans l'estampe. Ce chapeau , dans la forme duquel la tête doit entrer , peut être mis plus ou moins de côté , et cacher avec soin une partie du profil.

Il est bon d'avertir qu'il est un genre de coiffure unie tenant de la vendangeuse plate , consacré à la beauté sensible qui va pleurer au drame de *Kotz-büe* , afin que la surcharge ou l'éclat d'une grande coiffure ne contraste pas avec la situation douloureuse et l'expression d'une figure affligée profondément ; mais comme la grande vogue du drame finira par s'affaiblir , il est probable que cette coiffure n'aura que la durée des coiffures de circonstances. Il est pourtant nécessaire que les belles des départemens , qui partageront sans doute l'émotion des parisiennes , quand ce drame leur parviendra , sachent aussi quelle attention délicate les prêtresses prévoyantes de la mode ont apportée à préparer des ressources aux belles en pleurs , qu'embarrasserait à la représentation une coiffure incohérente , puisqu'elle générerait l'effusion de leur attendrissement. Ce bonnet s'appelle *au repentir*. On a prévu qu'il siérait à beaucoup de personnes. Quant à certaines nudités rivales dont on a beaucoup plaisanté en les admirant , et qui ont exercé toutes les plumes pud-

bondes , en attirant les yeux qui l'étaient moins , il paraît que la décence aurait envie de triompher de la mode. Quelques beautés ont déjà paru convenir qu'on fait desirer davantage en offrant moins ; nous croyons qu'à cet égard il y aurait beaucoup de femmes intéressées au retour des demi-voiles officieux ; ils épargneraient aux unes beaucoup de travail pour faire paraître , et aux autres beaucoup de peine pour dissimuler. Le juste milieu des belles proportions s'est montré fort rare.

La couleur des étoffes de soie la plus à la mode est l'abricot , le gris foncé et le violet.

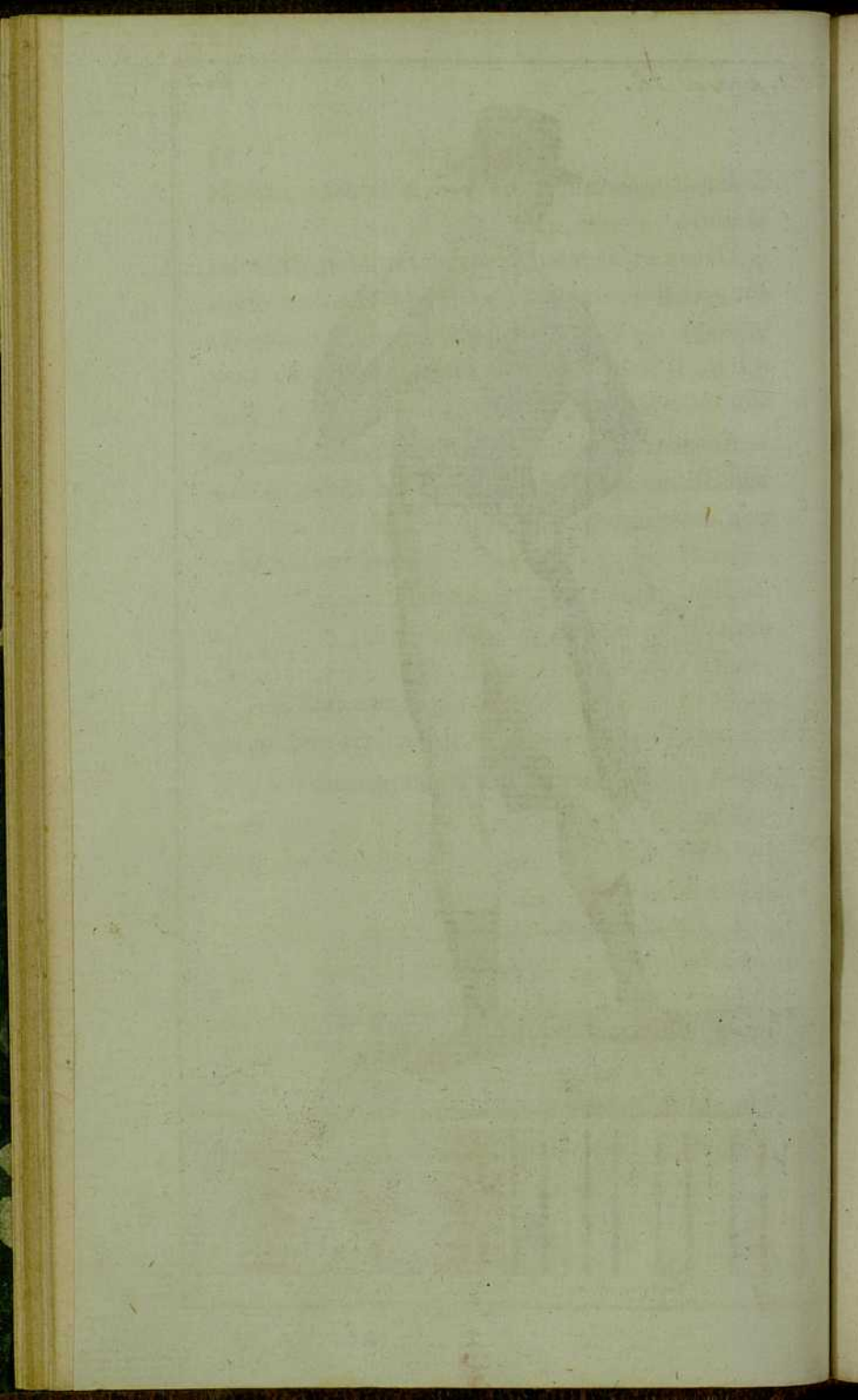
Les hommes se partagent en deux classes pour la coiffure seulement , les *Titus* et les *Poudrés*.

Le costume des *Titus* est conforme au dessin ci-joint.

L'habit est le même pour les deux classes ; il n'est plus ce sac quarré sans grace et sans proportion qui déguisait si complètement les corps sveltes de nos *Apollons* et de nos *Adonis* , et qui les transformaient tous en autant de *Jacques Rosbiff* ; mais un habit fait à la taille , un peu dégagé , laissant deviner les hanches , et c'est la partie du corps dont les jeunes gens d'aujourd'hui paraissent s'attacher à faire le plus d'usage.



Echantillons de draps pour gilets.



Les pantalons de casimir et la bottine pour le matin.

Dans les cercles parés, et même dans les soupers priés ou dans les assemblées à jour fixe, on a repris les bas de soie blancs, les souliers ronds, la boucle ovale et la culotte de beau casimir ou même de soie noire.

Le gilet blanc et le séducteur cerise ou couleur de feu bordé d'une tresse en or en passe-poil.

La cravate n'a pas perdu tout-à-fait cette vaste ampleur qui la rend si recommandable. Elle borde toujours le menton presque à fleur; et dans les exagérés, elle monte encore jusqu'à la bouche; mais on croit que la cessation du froid engagera les jeunes gens à quitter l'énorme matelas et le ballot de mousseline qui entoure leur cou, et qui les fait ressembler à des têtes portées dans des vases de biscuit de Sèvres ou sur une colonne de marbre blanc.

La coiffure poudrée est moins répandue; mais on assure que ceux qui la portent voudraient bien la faire adopter par principe d'économie politique, et pour donner un débouché de plus aux amidons et aux farines, dont l'abondance et le défaut de consommation proportionnée nuit à l'intérêt du cultivateur. Il est vrai

toutefois que ceux qui l'emploient se font un devoir de prodiguer la poudre en la plaquant à triple couche sur les cheveux. Si telle est leur intention, on pourrait leur faire observer, avec tous les égards qu'on doit à des législateurs de la mode, que la manière d'applatir leurs cheveux totalement sur toute la forme de la tête et sur leur front, et d'en déchiqueter les mèches, tient beaucoup plus mal la poudre, et en consomme beaucoup moins que le crêpé léger et les crochets.

Il est vrai que, pour réparer l'effet de cette contradiction, on prodigue la poudre dans les cheveux du derrière, de manière à faire gagner beaucoup les tailleurs et les tapissiers, les uns par le besoin continuel de renouveler les habits, et les autres les beaux meubles des salons. D'ailleurs, pour y suppléer encore mieux, on a pris le parti de laisser croître, le long de ses joues, cette partie de barbe qu'on appelait échantillon, de la faire descendre jusques vers le milieu de la cravate des deux côtés, de la pommade fortement, et d'y souffler la poudre à la grande houppe. Ce genre a quelque chose de guerrier. On se rappelle que c'est un peu la coiffure des sapeurs et des *fligmann*, ou hommes d'aile choisis dans les régimens suisses et allemands, pour figurer les

mouvemens de l'exercice au bout de la ligne des bataillons.

De plus, on croit que les lingères, les blanchisseuses de cravates, sont vivement intéressées au maintien de cet usage, et cette considération compense bien l'espèce de roideur que cette façon de se poudrer et de s'encadrer la figure imprime à ceux qui ont adopté cette coiffure.

La forme des gilets a changé; on a supprimé les *schalls* et les *revers*; le gilet s'ouvre sur la poitrine, en s'évasant sur un angle d'environ trente degrés: on borde aussi celui de dessus d'une gance noire.

Le citoyen *Leroy* est toujours le directeur suprême des coiffures; son étonnante sagacité à inventer des formes neuves, son zèle à servir la beauté, à lui indiquer d'abord ce qui lui sied, à contenter tous les différens goûts, et sur-tout son art pour éviter la monotonie et l'ennuyeuse durée des mêmes formes, lui mérite en ce moment les suffrages des femmes les plus brillantes. Elles se rendent presque toutes le matin chez lui, et son appartement est le rendez-vous des grâces; il a l'honneur, le plaisir et le mérite de les coiffer comme elles desirant l'être;

et son vrai talent a rendu permanente la vogue qu'il ne devait d'abord qu'à son nom.

La citoyenne *Raimbaud*, rivale, et rivale peut-être triomphante de la célèbre *Bertin* d'autrefois, ne se contente pas de perfectionner l'art d'habiller la beauté; elle se prête encore à draper elle-même les vêtemens dont elle a dessiné les formes, et la faveur d'être habillée par elle ne s'achète pas sans avoir fait preuve dans le monde d'élégance, de goût et de recherche. Dans les grandes occasions de briller, on est à la queue dans son premier salon pour attendre ses soins, et celles qui les obtiennent peuvent entrer triomphantes dans le cercle de leurs rivales : il faut seulement avoir le soin de la prévenir d'avance; dès qu'elle a prononcé sur le genre ou sur la date d'une mode, il serait dangereux de s'obstiner contre ses arrêts.

Son appartement, rue de la Loi, est si vraiment le temple du goût, qu'il en donnerait même à celle qui n'en aurait point : les glaces y sont d'ailleurs artistement disposées pour produire l'enchantement, et rendre les initiées dignes et fières de leur succès. Si quelquefois on est forcée d'attendre son tour, du moins est-on sûr de s'entretenir avec soi-même, et de s'occuper long-tems, par la seule contemplation de

son image multipliée à l'infini , et sous tous les aspects auxquels peut prêter le développement des attitudes et des grâces.

Nous finirons cet article par un bon mot qui mérite d'être rapporté , comme ayant pris naissance chez madame *Raimbaud*.

Deux femmes , toutes deux fort jolies et fort élégamment coiffées , attendaient l'une et l'autre que l'instant arrivât de compléter leur parure ; toutes les deux s'examinaient dans les glaces ; toutes deux avaient envie , sans doute , de se disputer la pomme et les conquêtes dans l'assemblée qui devait les réunir le soir.

Laquelle de nous deux , dit naïvement l'une à l'autre , *trouvez-vous la plus jolie ?* Jamais , comme on voit , question ne fut plus précise , ni plus embarrassante ; car ici la politesse eût été pour l'amour-propre un aveu de sa défaite ; mais voici comme s'en est spirituellement tiré la personne si brusquement interpellée.

Madame , je parierais bien que nous sommes toutes deux d'un avis différent. A ces mots , la porte du sanctuaire s'ouvre , interrompt la conversation , et laisse la questionneuse indiscreète méditer sur le sens positif de la réponse qu'elle s'était attirée.

S P E C T A C L E S.

THÉÂTRE DE LA REPUBLIQUE
ET DES ARTS.

LA CARAVANE DU CAIRE.

CET opéra des citoyens *Morelet Grétry*, donné en 1784, avec un grand succès, vient d'en obtenir tout autant à sa reprise. L'administration actuelle du Théâtre national des Arts paraît avoir mis beaucoup de soin à donner au spectacle toute la pompe dont il était susceptible. La décoration nouvelle du Bazar est en général d'un bon style, les habits dessinés avec goût. Nous en donnerons le dessin et la description au premier numéro. On y voit avec plaisir, et on accueille avec transport la réunion des talents dont l'Opéra peut encore s'enorgueillir : les *Laïs*, les *Rousseau*, les *Chéron*; mais ce plaisir est entremêlé de quelques regrets, quand on pense que si l'on venait à les perdre, on n'apperçoit nulle part le germe d'espoir de les remplacer. Les écoles

spéciales pouvaient seules suppléer à la suppression des anciennes cathédrales, d'où sont sortis presque tous nos meilleurs chanteurs. Le Conservatoire de musique de Paris ne devrait être que le point central de réunion des talens qui se seraient annoncés dans les départemens, et qui mériteraient l'attention du gouvernement; mais la perpétuelle fluctuation qu'éprouvent toutes les parties de l'instruction publique dont on s'occupe depuis six ou sept ans, sans rien statuer, produit une lacune irréparable; le Conservatoire lui-même ne présente en ce moment aucune ressource prochaine pour le soutien de l'Opéra.

Les ballets, quoique toujours longs et chargés, ont toujours le mérite inappréciable d'offrir et de développer les beaux talens des *Vestris*, des *Pérignon*, des *Miller-Gardel*, et on ne peut cependant s'empêcher de remarquer avec tous les gens de goût, que *Vestris* lui-même a fait aussi dans son art une révolution qui n'est pas avantageuse, celle de substituer les tours de force et les pirouettes, à la grace et à la souplesse des pas et des attitudes. On adopte dans cet art, comme dans tous les autres, le système bizarre des difficultés vaincues, et l'on préfère le mérite d'étonner à celui de plaire. *Vestris*, qui réunit si bien la force et la grâce, a d'autant plus de tort

de prendre le premier système que la force tient à des opérations mécaniques du corps, à une vigueur de muscles qui n'ont absolument qu'une saison, et que la grace leur survit encore longtemps : il en a des exemples frappans dans son père et dans mademoiselle *Guimard*.

On donne actuellement à ce théâtre des concerts fort brillans où l'on est sûr d'entendre *Garat*, c'est-à-dire, ce que le chant peut offrir de plus parfait et de plus agréable. *Rhode*, un des premiers talens sur le violon; *Frédéric*, pour le cor; *Salestis*, pour le hautbois; *Xavier Lefebvre*, pour la clarinette; *Delcambre*, pour le basson; *Leyasseur* pour le violoncelle. Il est difficile de pousser la perfection du talent au point où chacun de ces artistes est parvenu dans le sien. On joint à ces concerts des ballets pantomimes fort coûteux, mais excessivement brillans, et cette réunion fait encore du Théâtre des Arts, malgré ses nombreuses entraves, le plus imposant spectacle de l'Europe.

THEATRE FRANÇAIS.

LA DUPE DE SOI-MÊME.

LES comédiens français du ci-devant Odéon, malgré la situation précaire et douloureuse dans laquelle ils se trouvent, redoublent de constance et de zèle : la nouveauté qu'ils viennent de donner en est une preuve.

La dupe de soi-même est un père qui donne à un jeune amant des conseils pour séduire et enlever sa maîtresse ; conseils qui tournent contre lui-même, parce que c'est justement sa fille que le jeune homme séduit avec les armes qu'on lui a fournies.

Presque tous les tuteurs et les pères de comédie sont, depuis long-tems, des dupes d'eux-mêmes : c'est sur-tout *l'Ecole des Maris*, de Molière, qui a développé cette situation plaisante d'un effet toujours sûr. Il en avait trouvé le germe dans *Bocace* ; nul ressort n'est en effet plus fécond en comique que celui de mettre la situation et le langage d'un personnage en opposition avec son intérêt. Tous les autres dérivent plus ou moins de celui-là.

Goldoni, le Molière de l'Italie, avait puisé sans doute à cette source la pièce qu'il a donnée sous le titre de *Il curioso accidente*; et c'est une imitation de la pièce de *Goldoni* que le cit. *Roger* nous a transmise : il s'ensuit que la sienne n'est peut-être qu'une quatrième contre-épreuve de l'*Ecole des Maris* : mais comme cette situation est excessivement plaisante, qu'elle renferme une foule d'incidens plus ou moins comiques, et qu'elle est sur-tout intarissable pour les détails, il en résulte que le cit. *Roger* s'est emparé adroitement de quelques-uns négligés par ses modèles, et qu'en les revêtissant d'un style agréable, il en a fait un ouvrage digne du succès qu'il a obtenu.

Il est fâcheux pour lui que les seuls comédiens français qui nous restassent, et qui luttaient avec tant de courage contre la ruine totale de leur art, se trouvent en ce moment sans asyle, et que les derniers desservans de *Melpomène* et de *Thalie*, par-tout rebutés, ne trouvent aucun temple ouvert pour y redresser leurs autels, tandis que *Tabarin* voit de tous côtés un encens ridicule fumer sur les siens. Quel découragement pour les vrais talens ! quel malheur pour les auteurs dramatiques dont s'enorgueillissait encore la France ! quel déshonneur pour la nation, dont

les chef-d'œuvres ont fait si long-tems et forment encore l'envie et l'admiration de l'Europe !

Il nous semble que si nous étions à la place des administrateurs de *Faydeau* nous nous empresserions de les recueillir provisoirement ; et que si nous étions propriétaires du faubourg Germain , nous nous ferions un devoir de souscrire , soit pour rétablir l'Odéon , soit pour bâtir promptement une salle qui pût enfin remplir à cet égard le vœu général de deux théâtres et du placement des comédiens de l'ancien Odéon.

Le mieux est quelquefois l'ennemi du bien : depuis que le Gouvernement a paru vouloir s'intéresser au rétablissement des théâtres et de l'art dramatique , il semble qu'on se plaise à contrarier ses vues : trop de gens à projets l'entourent et l'étourdissent. Il fallait peut-être , par politique même , ne pas se mêler ostensiblement et d'autorité de cette grande opération ; il fallait l'aider, mais la confier à des hommes adroits et expérimentés, sur-tout qui ne fussent point étrangers à la connaissance des mœurs particulières et locales du peuple des artistes.

Comment n'a-t-on pas vu que la plupart des faiseurs actuels n'agissaient que par des vues intéressées , n'obéissaient qu'à de petites passions ? Le grand secret en administration est de profiter

des vices mêmes des hommes, pour les ramener à des vues raisonnables : c'est sur-tout de cacher la main qui conduit, et contre laquelle se cabre toujours même l'intérêt personnel.

THEATRE DE L'OPERA COMIQUE
NATIONAL, RUE FAVART.

MONTANO ET STÉPHANIE.

ON a donné avec une sorte de succès à ce théâtre, le 28 germinal, une première représentation de *Montano et Stéphanie*, en 3 actes, paroles du citoyen *Dejaur*, et musique du cit. *Leberton*.

L'auteur des paroles a tiré son sujet d'un épisode de l'*Arioste* et d'une scène de *Shakespear*, comme l'indiquera l'analyse suivante.

Stéphanie, fille d'un vieux guerrier de *Syracuse*, et *Montano*, jeune chevalier, doivent s'épouser le lendemain. *Altamont*, rival de *Montano*, et amant dédaigné de *Stéphanie*, pour se venger, imagine d'accuser l'épouse de *Montano* d'infidélité; il séduit à cet effet une des suivantes de *Stéphanie*, qui prend les habits de sa maîtresse, et fait monter un valet déguisé en chevalier, par une échelle de corde, après avoir eu soin d'avertir *Montano*, de le conduire avec plusieurs témoins sur la place même de la maison de *Stéphanie*. C'est cette situation qui se trouve dans l'*Arioste*.

Montano furieux déguise son dépit, et se rend dans la chapelle du château où l'attendent innocemment et sans se douter de rien, *Stéphanie* et son père; mais au moment où le pontife, prêt à les unir, demande à *Montano* s'il accepte son épouse, celui-ci éclate par le plus outrageant refus, accuse publiquement *Stéphanie* de trahison et d'infidélité, la fait maudire par son père, et laisse la malheureuse victime évanouie dans le temple saint. Cette scène est tirée de *Shakespear*.

Cependant le pontife soupçonnant quelque intrigue, recueille l'infortunée, et publie bientôt après la nouvelle de sa mort. Elle n'a pu survivre à son affront, à l'injustice de *Montano*, et à la malédiction de son père. Alors *Altamont*, désespéré des suites de son crime, vient s'en accuser; et dans l'excès du trouble où ses remords le plongent, se précipite dans la mer. *Montano* et le père de *Stéphanie*, désabusés trop tard, se livrent à tous leurs regrets, que le pontife fait enfin cesser en appelant *Stéphanie*, en déclarant que sa mort n'était qu'une feinte: elle pardonne et s'unit à son amant. Ce dénouement appartient tout entier à l'auteur.

Il est aisé de voir que la situation est en général intéressante et même tragique. C'est peut-être

être ce qui la rendait peu propre au genre qu'on appelle *Opéra comique*. Le grand inconvénient de ces sujets trop élevés , c'est de ne pouvoir être exposés , développés et dénoués avec assez de détails. L'auteur des paroles, restraints par le cadre , a dû éprouver cette difficulté , et c'est aussi le reproche que mérite son ouvrage. Le caractère de *Stéphanie* , entièrement passif , n'a aucun développement. Le dénouement est brusque et sans effet , parce que *Stéphanie* pardonne trop facilement à *Montano* l'injustice de ses soupçons , et la gravité de son outrage.

On peut reprocher, de même, à *Montano* une crédulité peu naturelle et une barbarie peu chevaleresque , lorsqu'il vient exprès à l'autel accuser publiquement sa maîtresse ; mais ces deux défauts cesseraient d'être , si la situation était plus préparée , si la ruse d'*Altamont* était mieux motivée , si son ascendant sur l'esprit du bouillant *Montano* pouvait se développer davantage. En opéra comique , la crainte des longueurs énerve ainsi toutes les situations dramatiques ; et voilà pourquoi il ne faut choisir que celles qui peuvent se contenter d'être indiquées , et se passer de développemens. Le vice est donc dans le choix d'un sujet trop grave , et non pas dans le talent de

l'auteur, qui a d'ailleurs assez bien et assez fortement dessiné le tableau principal.

La musique fait très-grand honneur au compositeur : elle est d'un style grave et profond, sans en être moins harmonieuse. La finale du second acte est d'un très-grand effet, et le cit. *Leberton* s'est bien pénétré des situations, pour leur donner le coloris musical qui leur est propre.

Le cit. *Gavaudan* a montré beaucoup d'intelligence et de talent dans son rôle. On a remarqué qu'il avait étudié avec fruit les jeux muets de *Talma* dans les situations contraintes et l'art de donner de l'expression au silence.

La pièce a éprouvé, au second acte, un petit mouvement de fluctuation : il était produit par les improbations indiscretes de quelques spectateurs qui blâmaient, sans doute, l'aspect d'un autel catholique et d'un évêque officiant en habits pontificaux. On a même suspendu un moment la seconde représentation par ordre du Bureau central, apparemment dans la crainte que ce tableau ne fût la cause de quelque trouble au spectacle : mais on ne conçoit pas trop ce que pouvaient blâmer les frondeurs, et pourquoi le

préjugé ferait encore un sujet de scrupule de voir des évêques et des autels sur le théâtre Il semble que *Charles IX*, *Fénelon* et les *Vénitiens* auraient dû nous y accoutumer.

L'ouvrage a réussi, et les auteurs ont été demandés.

THEATRE LYRIQUE, RUE FAYDEAU.L'AUTEUR DANS SON MÉNAGE.

UN poëte enthousiaste chanté les douceurs de l'hyménée et le pouvoir de la beauté ; mais dans ses accès de verve poétique, il brusque son épouse de manière à la faire trembler, et ne permet pas même à sa fille de prononcer le mot d'amour : cependant un jeune homme fort épris de *Célestine*, dont il est aimé, et servi par son père, grand mathématicien, vient à bout de faire faire au père de son amante une déclaration très-passionnée en vers, que notre poëte lit lui-même à sa fille. Il se trouve, par ce moyen, forcé de consentir à l'union de *Célestine* et de son amant, sous peine d'être convaincu de ne pas penser ce qu'il écrit.

Ce petit cadre est ingénieux ; il annonce dans l'auteur, encore jeune, de très-grandes dispositions pour le bon genre de la comédie, en ce que ses situations paraissent faites pour sa pièce, et non sa pièce pour ses situations. Cette manière

de faire est aujourd'hui très-rare, et c'est pourtant la meilleure.

La musique n'ajoute pas grand'chose à l'ouvrage; elle n'a pas une couleur bien décidée; mais au moins elle a le mérite de n'être pas plus bruyante qu'il ne faut: plusieurs airs sont chantans et adaptés avec esprit au genre des paroles.

L'auteur de ce qu'on appelle improprement le *Poëme*, est le cit. Gosse, celui de la musique, le cit. Bruni.

Le cit. *Rezcourt* déploie dans le rôle du poëte un talent d'autant plus réel, que la charge en est un peu exagérée, et que sa situation est toujours à-peu-près la même: il y met de la chaleur et de la variété.

THEÂTRE DU VAUDEVILLE,

RUE DE MALTRE.

*COMMENT FAIRE ? ou les Epreuves de
Misanthropie et Repentir,*

Comédie en un Acte et Vaudevilles.

*A Paris, chez le Libraire du Théâtre du Vaude-
ville, rue de Malthe, et à son Imprimerie, rue
des Droits-de-l'Homme, N^o. 44.*

L'IMPRESSION de ce joli petit ouvrage des cit.
Jouy et Longchamps n'a fait que confirmer le juste
succès qu'il avait eu à la représentation, et qu'il
continue d'avoir.

Un dialogue piquant, des couplets saillans en
grand nombre, une petite intrigue très-naturelle
et fondée sur des anecdotes connues, tout a
concouru à le faire réussir, et la lecture même
en est agréable; ce qui est moins ordinaire pour
ces sortes d'ouvrages: c'est que l'esprit qui règne
dans les couplets est tiré du fond même du sujet
et des situations.

Nous ne sommes embarrassés que du choix

pour citer ceux d'entre ces couplets qui méritent de l'être. En voici quelques-uns.

AIR : *Des Visitandines.*

Dans nos bals c'est la méthode ,
Il faut savoir s'y plier ;
Chacun , pour suivre la mode ,
Veut y venir le dernier.
C'est une loi positive ,
Là , sans être un mal-adroït ,
Jamais personne n'arrive
Que tout le monde n'y soit.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Grace au chef-d'œuvre des drames ,
Bientôt dans notre Paris
On ne verra plus de femmes
Abandonner leurs maris.
Déjà le célibataire ,
Redouté de son voisin ,
Ne trouve plus rien à faire
Dans le faubourg Saint-Germain.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Contre vous chacun se déchaîne ,
Si vous refusez d'y pleurer :
Aussi, dès la première scène ,
Voit-on les mouchoirs se tirer.
On voit encor de bonnes ames
Pleurer à la pièce d'après :
J'ai vu bien mieux , j'ai vu des femmes
Pleurer en prenant leurs billets.

Ce qui rend aussi ce Vaudeville piquant, c'est qu'il ne s'étend sur la critique du Drame intéressant de *Kotzebue* qu'avec une mesure qui décèle à-la-fois du goût et de l'impartialité : enfin, les auteurs ne cherchent point à sécher les larmes que la pièce fait répandre ; mais seulement à prouver qu'il entre quelquefois un peu de mode et d'engouement dans les grands succès. Et la plus grande preuve, sans doute, du ton décent, réservé, malin et gracieux de ce joli Vaudeville, c'est que les mêmes personnes qui n'ont pu voir, sans une juste émotion, le drame de *Misanthropie et Repentir*, ne dédaignent pas de rire d'aussi bonne foi à la pièce de *Comment faire* ?

LE TRÉSOR, Comédie en un acte.

LA Fable de *la Fontaine* intitulée : l'*Enfouisseur et son Compère*, a fourni le sujet de la pièce.

Arlequin, amoureux de la fille de Cassandre, ne peut l'obtenir qu'en donnant au père quatre mille francs : n'en ayant que trois, et forcé d'aller chercher le reste à Paris, il enterre ses mille écus au pied d'un arbre voisin de la maison de Cassandre. Pendant son voyage, Gilles enlève

les trois mille francs , et se présente impudemment à Cassandre pour épouser sa fille , en promettant de donner les mille francs qui manquent avant le retour d'Arlequin : mais celui-ci , que l'amour rend actif, revient avec ses mille francs. Il trouve son argent enlevé , et sa maîtresse prête à l'être. M^{lle}. Cassandre soupçonne Gilles ; Arlequin feint alors un grand désespoir et une grande confiance dans son ami Gilles , lui dit qu'il a enterré trois mille francs au pied de l'arbre , et qu'il va y déposer encore les mille francs qui lui restent. Gilles , dans l'espérance d'avoir le trésor entier , se hâte de remettre les mille écus ; Arlequin les reprend et épouse sa maîtresse.

Il y a un peu d'embarras dans le plan de ce petit ouvrage , sur-tout dans l'exposition. Il est difficile de deviner pourquoi Arlequin a choisi une aussi mauvaise cachette pour ses trois mille francs.

Mais de fort jolis détails et des couplets spirituels ont fait pardonner à l'auteur ces légères invraisemblances. On a fort applaudi un monologue assez neuf , dans lequel Gilles interroge sa conscience , et des couplets d'Arlequin sur ses différens trésors , qui rappellent la touche de *Florian*.

On a demandé l'auteur , qui s'appelle *Philippe*

Ségur, fils du cit. *Ségur* l'aîné. Le talent dans cette famille est héréditaire.

A TOUT PÉCHÉ MISERICORDE, parodie de
Misanthropie et Repentir, en un acte.

Dans un pays où beaucoup de gens n'ont d'esprit que d'après l'esprit d'autrui, et vivent à ses dépens, comme l'insecte aux dépens de l'arbre qui le fait naître, le nourrit, et qui n'en est ni moins beau, ni moins fort, le succès d'un grand ouvrage en littérature devient infailliblement pour le *servum pecus* une source féconde d'imitations, de paraphrases, de parodies même qui vivent un ou deux jours, et retombent ensuite dans le plus profond oubli.

Déjà le drame allemand de *Kotz-bûe* a produit cinq ou six pièces sur les différens théâtres de Paris, entre lesquelles on n'a guères distingué que celle des cit. *Jouy* et *Lonchamps*, intitulée : *Comment faire?* dont nous avons donné l'extrait.

Il est assez difficile de concevoir qu'après le succès mérité de ce joli vaudeville, on se soit hasardé à donner sur le même théâtre, et à si peu de distance, l'ouvrage plus que médiocre qui porte pour titre : *A tout péché miséricorde*.

Le genre de la parodie, déjà peu estimable par lui-même, en ce qu'il a pour but de travestir quelquefois les beautés d'un ordre supérieur, et d'affaiblir ainsi leur effet, ne vient à bout de se faire pardonner son intention et ses caricatures, que par beaucoup d'esprit et de gaîté; et c'est par malheur ce dont l'auteur de la nouvelle parodie paraît avoir été fort économe. Il s'est traîné servilement sur le plan du drame, a mis peu de justesse dans ses critiques, beaucoup de mauvais ton dans ses plaisanteries, et il est résulté de cet amalgame un acte mortellement ennuyeux.

Les nombreux amis de l'auteur ont vainement épuisé tous les secrets de leur tactique, et la vigueur de leurs poumons, et l'éclat de leurs battoirs; ils n'ont pu surmonter la majorité des sifflets qu'ils appellaient cabale, suivant l'usage. C'est, par parenthèse, une chose assez bizarre, que l'indiscrétion des amis dans ces sortes de catastrophes; ils ne s'apperçoivent pas que ce sont eux-mêmes qui accélèrent quelquefois la chute par le despotisme de leurs cris, et la sottise révoltante de leurs applaudissemens.

On sera bien plus étonné, quand on saura que, dans un ouvrage de ce genre, se trouvait un couplet aussi mal amené que mal pensé et mal écrit; et qui pourtant a produit une sorte de

tumulte. Ce couplet était une épigramme contre le poëme de *la Guerre des Dieux*, de *Parry*, où l'on accuse, en plein théâtre, et devant plus de mille personnes rassemblées, cet estimable auteur, le premier de nos poëtes érotiques, de manquer de goût et de mœurs.

Ce défaut de convenance paraît annoncer dans l'auteur de la parodie, d'abord un grand fond de présomption et d'aveuglement, puisqu'il donne une leçon déplacée, sans s'apercevoir qu'il avait grand besoin d'en profiter lui-même dans son propre ouvrage; ensuite peu de respect pour les bienséances sociales, qui ne permettent à personne, encore moins à des hommes peu connus, d'accuser publiquement un de leurs maîtres, et d'attirer la censure publique sur un auteur totalement étranger au sujet qu'ils traitent. Et dans quel moment venait-on donner ce nouveau déboire au *Tibulle* français? Quand il vient d'être puni bien sévèrement de son nouvel ouvrage, par la suspension de ses droits à l'Institut. On ne peut se défendre du sourire de l'indignation, quand on pense à la prétendue moralité des censeurs de ce poëme. La différence qui existe peut-être entre *Parry* et quelques-uns de ses critiques, c'est qu'on peut lui appliquer cet adage connu : *Pagina lasciva est, sed vita proba.*

« Mes écrits sont lascifs, mais ma vie est sans tache »; et qu'au contraire, ces rigides moralistes ne se font aucun scrupule d'afficher l'indécence de leur conduite, et l'immoralité de leurs actions.

Il est tems d'arrêter cette licence des personnalités, qui menace le repos public, qui mettrait bientôt les réputations les mieux établies, l'honneur même de nos épouses, de nos filles, à la merci d'un chansonnier impudent ou vindicatif. Toute satire directe et personnelle doit être sévèrement interdite au théâtre; et l'insensé qui l'applaudit ne sent pas que s'il rit aujourd'hui aux dépens de son voisin, celui-ci ne tardera pas à rire à son tour aux siens, et que la société deviendrait bientôt une guerre continuelle, un affreux composé d'agresseurs et de victimes. Si la morale ne suffit plus pour arrêter cet excès, il faut que la loi la supplée; mais en attendant, ce serait au public à en faire justice par son improbation marquée.

En général, tous les vrais littérateurs ont blâmé hautement le couplet, et l'auteur qui se l'était permis, et les directeurs du théâtre qui ne l'ont pas supprimé, et l'acteur qui, en cédant aux desirs de quelques étourneaux pour le faire répéter, a paru partager leur opinion en mettant une

sorte d'affectation à le prononcer plus énergiquement; mais ce qui doit consoler *Parry* de l'audace de son détracteur, c'est qu'on répétait tout haut que trente vers de lui valaient sans doute mieux que toute la pièce, et peut-être tous les ouvrages du jeune parodiste.

A la seconde représentation, qu'on aurait mieux fait de ne pas risquer, on a supprimé le couplet contre la *Guerre des Dieux*, et plusieurs pointes déplacées; mais ce qu'on a ôté n'a pas remis de sel dans l'ouvrage. Il a été entendu néanmoins avec patience de la part des spectateurs tranquilles qui se promettaient seulement de n'y pas revenir, et fort applaudi par les nombreux amis, qui s'étaient encore donné rendez-vous. On a même demandé les auteurs. Nous préférons de garder le silence, et ne pas faire connaître deux hommes d'esprit qui se trompent si lourdement.

NE PAS CROIRE CE QU'ON VOIT,

Comédie en un Acte.

HENRI, d'un caractère jaloux et susceptible, s'est brouillé avec *Lirval*, l'amant de sa sœur, sur un motif assez léger: sa maîtresse, amie de cette sœur, et une certaine *Louise*, soubrette

espiègle et maligne, imaginent d'essayer le raccommodement; en attendant, on fait passer *Linval* dans un cabinet. *Henri* soupçonne bientôt sa maîtresse de lui préférer un rival, et renouvelle la scène connue de *l'Amant jaloux* et du *Mariage de Figaro*: mais tout s'explique et se raccommode.

Les auteurs de cette *bluette* n'ont pas fait, comme on voit, une dépense bien réelle d'imagination dans la conception de leur plan; mais ils ont assez adroitement tiré de cet imbroglio fécond quelques positions comiques oubliées par leurs prédécesseurs. Il ne faut pas d'ailleurs exiger au Vaudeville la régularité de conduite que demanderait un autre genre.

Les couplets sont quelquefois d'une tournure piquante et originale; et les personnages, dont on a fait des chasseurs, trouvent dans les mœurs de leurs rôles des allusions très-malignes.

Le public a fort applaudi plusieurs couplets; ils ont fait pardonner la faiblesse de l'intrigue, et l'ouvrage a réussi. Les auteurs ont été demandés: ils s'appellent *Gersin* et *l'Année*.

A la seconde représentation, quelques couplets trop avidement saisis par le public, et redemandés avec cette fureur qui annonce tou-

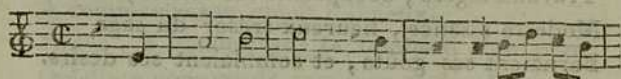
jours, de la part des spectateurs, quelque maligne allusion, ont éveillé la surveillance du Bureau Central : le théâtre même a été fermé un jour, mais rouvert le lendemain. Les auteurs ont été contraints de faire quelques sacrifices; et comme les allusions faisaient à-peu-près tout le sel de l'ouvrage, il en est résulté qu'il a paru beaucoup moins piquant.

P O É S I E S.

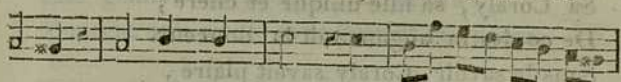
EDMONT ET CORALY,

O U LA PIÉTÉ FILIALE,

ROMANCE.

Paroles de COUPIGNY, Musique de BLAZE.

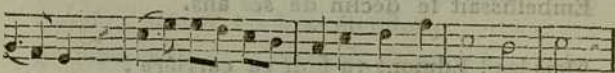
Long-tems d'a-mour j'ai chan-té le dé-



li-re, Et jusqu'aux maux qu'on é-prouve en ses



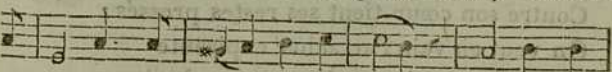
fers. Sans ab--ju--rer au-jourd'hui son em-



pi-re, A la ver-tu je con-sa-cre mes vers.



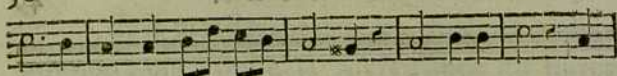
Sens bles cœurs, sur ma ly-re plain-ti-ve, De Co-



ra-ly vous di---rai les mal-heurs, Si me pré-

Tome I.

D



tez une oreille at--ten--ti--ve, A Co-ra-ly vous



don-ne-rez des pleurs.

Près du coteau solitaire et tranquille
 Que de la Seine embellissent les eaux,
 Le bon Edmont, dans un champêtre asyle,
 Avait trouvé la paix et le repos.
 Le soin des fleurs, des bois le doux ombrage,
 Travaux légers, occupaient ses loisirs;
 Modeste aisance, heureux trésor du sage
 Bornaient ses goûts, et comblaient ses desirs.

Sa Coraly, sa fille unique et chère,
 De ce destin augmentait la douceur.
 Sans le savoir, Coraly savait plaire,
 Réunissait talents, esprit, candeur.
 D'un père aimé protégeait la vieillesse,
 L'environnait de ses soins caressans :
 Par son respect, par sa vive tendresse,
 Embellissait le déclin de ses ans.

Mais las ! Edmont va finir sa carrière,
 Son œil se ferme à la clarté des cieux.
 Déjà la mort pèse sur sa paupière ;
 Déjà sa fille a reçu ses adieux.
 L'infortunée, éperdue et tremblante,
 Contre son cœur tient ses restes pressés :
 On veut en vain l'arracher expirante
 Des bras chéris que la mort a glacés.

Mais honorant la dépouille mortelle
Du bon vieillard qui cause ses regrets ,
Bientôt sa fille à ses devoirs fidelle ,
A d'une tombe ordonné les apprêts.
Dans un bosquet dont il aima l'ombrage ,
Edmont repose : aux sapins toujours verts ,
Mille arbrisseaux unissent leur feuillage ;
Le noir cyprès y brave les hyvers.

Il était nuit , sur la voûte azurée ,
Phébé levait son front silencieux ,
Et Coraly dans l'enceinte sacrée
A commencé son chant religieux.
Faible , à genoux sur le tombeau d'un père
Qu'elle a couvert de rameaux et de pleurs ,
Elle gémit : ses soupirs , sa prière ,
Montent aux cieus avec l'esprit des fleurs.

Des vents du nord la rigoureuse haleine
Précipitait la neige en tourbillons ;
D'épais frimats couvrait au loin la plaine ,
Les bois ployaient sous les fiers aquilons.
Au point du jour on trouva sur la terre
Coraly , pâle et les bras étendus ;
Sa main pressait le cercueil de son père ;
On l'appella , Coraly n'était plus !

L'ORIGINE DES HOMMES,

C O N T E.

SORCIERS ! devins ! et prophètes diserts !
Prêtres ! docteurs ! dont la prose ou les vers ,
Du monde entier nous disent l'origine ,
Comment se fit que l'homme y prit racine ?
Comment aussi de tant d'êtres divers ,
Il se trouva le premier pour la mine ?
Vous mentiez tous au nez de l'univers.
Oyez , humains ! quittez ces vieux travers ;
J'ai le secret de toute la machine :
Je n'irai point de votre bonne foi
Me prévaloir en vous faisant la loi ;
Car après tout , c'était le but notoire.
Si vous voulez douter de mon histoire ,
Je ne veux pas , bons mortels , quant à moi ,
Vous égorger , pour vous forcer à croire :
Je ne veux pas , c'est un point , être roi.

DIEU , las , jadis , d'être sans compagnie ,
Les anges fit pour ses menus plaisirs.
Régner tout seul dans d'éternels loisirs ,
Ne pouvait pas contenter son génie.
Or , le succès surpassa son envie ;
Car admirer sans cesse leur auteur ,
En contempler la puissance infinie ,
Et face à face adorer le seigneur ,
Des saints esprits était tout le bonheur.

Recommencer était toute leur vie.
C'était beau !!! mais.... on se lasse de tout,
Sans excepter la paradimanie....
Vous en doutez ? je vous le certifie.
Dieu met aussi la patience à bout :
Voilà pourquoi jadis , prélats de France ,
Dévotement fuyaient la résidence.

Lors Gabriel , ange fin et retors ,
Président né de ce céleste corps ,
Par ce discours orna sa présidence.
Lorsqu'en bâillant chacun eut fait silence :
« Pourquoi faut-il , mes frères , qu'aujourd'hui ,
» Pleins des douceurs d'une molle indolence ,
» Au sein de Dieu , nous connaissons l'ennui ?
» Ma foi , tenez , nous vivons d'abstinence ,
» Et je le crois , cela fait peu d'heureux :
» C'est , à mon sens , une réforme à faire.....
» Tout nous prévient , sachons former des vœux.
» Le tems est long , donnons-nous quelque affaire
» Qui nous occupe et nous puisse distraire.
» Pour grand qu'il soit , on renonce au plaisir ,
» Quant il devient trop facile à saisir ;
» Le dégoût suit , il faut nous y soustraire.
» Enfin , messieurs , inventons le désir ;
» C'est un remède à nos maux salutaire ,
» C'est du dégoût le vrai contre-poison ;
» Mais pour ne pas en perdre la façon ,
» Il ne faut pas trop tôt le satisfaire :
» Tout nous l'apprend , le fait et la raison.
» Environnons notre esprit de matière ,
» Que l'une soit de l'autre la maison ,

» Maison commode et faite de manière
» Qu'il ait des sens pour la nature entière.
» Nous en prendrons quatre ou cinq des plus fins
» De ceux qui font notre essence première ».

Lors , au milieu de tous les séraphins ,
Le président prit un peu de poussière ,
En fit un corps , porté sur deux piliers ,
Très-proprement pétrit , jambes et pieds ,
Et sur le tout mit une tête altière ,
Dont à bon droit toute l'espèce est fière ;
Puis fit les mains , puis l'un et l'autre bras ,
Le tout bien creux , comme on fait des bouteilles ,
Lors Gabriel , tout entier s'y fourra ,
Et par-dedans en ouvrit les oreilles ,
Les yeux , le nez , la bouche , et cœtera.
Fort bien , dit-il , l'essai vous en plaira ;
Que chacun fasse une croûte pareille ,
Je vous le jure , on s'y trouve à merveille.
Il séduisit : c'est à qui se fera ,
Pour se loger , la coque la mieux faite ,
Se promettant que son individu
Y goûtera la paix de la retraite ,
Et le plaisir par lui trop peu connu.
Chacun bientôt pressé d'en faire usage ,
Cherche des sens ; l'un éprouve son goût ,
L'autre ses mains , ou va flairant par-tout ;
Chacun aussi rit du voisin visage ,
Tant fut qu'enfin le jeu les amusa.
Pour varier ces folles mascarades ,
Fort à propos d'un secret on usa ,
En deux moitiés le sexe on divisa ,

Pour mieux s'aimer comme bons camarades.
Chacun choisit le sien à volonté :
Quand on avait de l'un assez tâté,
On en changeait. Quel sort digne d'envie !
Ce droit est fait pour égayer la vie :
J'en aurais eu la curiosité.
Nos libertins tant changèrent de croûte ,
Usèrent tant de tous leurs appetits ,
Que le dedans fit corps avec la voûte ,
Et fans pouvoir en être séparé.

L'ANGE oublia sa première origine ,
La douleur vint achever sa ruine ;
Le mal depuis a beaucoup empiré.

Ces fiers esprits ils sont ce que nous sommes :
C'est nous enfin , devenus pauvres hommes.
Nous attendons tristement ici-bas ,
Qu'il plaise à dieu , (dont par notre équipée ,
Nous n'avons plus qu'une confuse idée ,)
De nous tirer de ce funeste pas ,
En délivrant notre ame de la gêne
Qui la retient dans son maudit manoir ;
Car pour briser le lien qui l'enchaîne ,
Nous n'en avons pas même le vouloir.

Par le Citoyen BOISSEL , *Agent du Directoire
près la Commission de navigation.*

LITTÉRATURE.

ÉPITRE à un jeune Cultivateur nouvellement élu député. Les derniers momens de la présidente de Tourvel, Héroïde. Par le citoyen LAYA.
Prix : 75 cent. Chez LOUIS, libraire, rue Severin, N°. 11.

DE ces deux pièces de vers qui ajoutent à la réputation poétique du citoyen *Laya*, la première est déjà fort connue ; elle a été imprimée dans quelques journaux : elle a le mérite d'être purement écrite. On y désirerait un peu plus d'abandon et de sensibilité. Quelquefois la correction, en ce genre, est voisine de la sécheresse. La lettre qui termine le roman de *Laclos*, intitulé : *les Liaisons dangereuses*, a peut-être rendu le lecteur plus difficile sur l'expression des sentimens de la présidente *Tourvel*. Les Héroïdes de Pope, traduites par Colardeau, ont offert aussi des objets de comparaison qui laissent quelque chose à désirer dans celle du citoyen *Laya* ; mais plus il avait de difficultés à vaincre dans son sujet, plus il fallait lui tenir compte de ses efforts et

de ses succès Voici des vers où le mouvement poétique s'unit parfaitement à l'expression sentimentale.

Et déjà loin de moi repoussant le tombeau ,
Je voudrais de mes jours rallumer le flambeau.
Imprudente !.... aux douleurs en esclave asservie ,
Veux-tu ployer encor sous le faix de la vie ?
Après avoir souffert , veux-tu toujours souffrir ?
Mourante à chaque instant , crains-tu donc de mourir ?
Ah ! rentrons dans ma tombe : ah ! mourons , mais vengée ;
Mais maudissant l'ingrat qui m'a tant outragée ;
Qui loin de moi , tranquille , insulte froidement
Par un ris sacrilège à mon dernier moment.
Mourons ! mais de mes maux frappe l'auteur impie.
Dieu puissant ! que le monstre aux enfers les expie !
Que plongé tout vivant dans les feux éternels.....
Que dis-tu , malheureuse ! et quels vœux criminels !
Ah ! du ciel , sur toi-même appelant l'indulgence ,
Invoque un dieu de paix , non un dieu de vengeance ;
Et désarmant le bras levé pour te punir ,
Accorde le pardon si tu veux l'obtenir.

On pourrait citer plusieurs morceaux également bien écrits , où l'auteur a heureusement surmonté la difficulté d'ennobler , par des tournures poétiques , des détails qui semblent les repousser. Nous ne parlerons que de ceux-ci.

Que le pieux cantique et l'hymne du mourant ,
Chassent l'ange de mort autour de nous errant ,
Et que l'huile divine et l'eau sainte versées ,
Layent ce cœur impur du *venin des pensées*.

Nous désirerions que cette expression recherchée qui termine le quatrième vers, ne déparât point ceux qui le précèdent; mais il faut convenir que l'auteur s'est tiré avec adresse et talent de la peinture de cet appareil, plus bizarre que religieux, dont le catholicisme entourait les derniers momens de la vie des chrétiens.

Le second morceau de poésie avait pour but d'écarter de la législature et de l'ambition d'y parvenir, un jeune cultivateur, qui, sans avoir étudié les hommes, a la prétention de les gouverner, et de l'éclairer sur le danger des demi-connaissances.

Ce plan était d'autant plus difficile à exécuter, qu'il est plus vaste. En prose, il eût fait assurément la matière d'un livre très-étendu, où se seraient pressés tous les raisonnemens d'une logique fulminante, et où n'auraient point été déplacés tous les développemens de l'art oratoire. En vers, et dans une simple épître, l'auteur a dû choisir quelques-unes des raisons principales faites pour détourner son ami du danger qui le menace, et du désir qui le tourmente, et appuyer son discours de quelques-uns des tableaux qu'il croit propres à l'effrayer.

C'est ce qu'a fait le citoyen Laya. Il semble que c'est à tort que la *Décade philosophique* lui

fait quelques reproches sur l'exécution de son plan. Elle pousse même la sévérité jusqu'à lui reprocher même le nom de *Cléon*, qui, dit le *Critique*, ne convient pas trop à son état : c'est pousser loin la minutie de l'exactitude. Nous savons, comme l'auteur de l'article, que si l'on s'en rapporte strictement à l'étymologie, *Cléon* veut dire *un homme célèbre, couvert de gloire*; mais il conviendra que, depuis long-tems, on ne s'arrête plus assez à cette observance rigoureuse des étymologies, pour en faire un reproche sérieux à l'auteur qui s'en écarte. L'Aristarque a-t-il oublié que *Cléon*, qui gouverna quelque tems Athènes, et dont Aristophane a dit tant de mal, était le fils d'un corroyeur ?

L'intention que l'Aristarque aurait bien envie de prêter au citoyen *Laya*, de vouloir détourner un agriculteur de siéger au sénat français, n'est point du tout la sienne : il nous semble qu'il écrit à son jeune cultivateur nouvellement élu, parce qu'il le connaît réellement incapable, et non pas à tout agriculteur : ce qui serait effectivement une inconvenance presque incivique ; mais nous l'avons déjà dit, l'auteur ne voulant faire qu'une épître en vers, a dû choisir nécessairement ses personnages et ses tableaux. Ceux que son censeur propose de substituer, feraient aussi très-

bien le sujet d'une ou de plusieurs épîtres ; mais l'auteur n'était pas tenu de suivre dans son travail tout ce qui peut se présenter sur une semblable matière.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Le citoyen Laya a-t-il rempli son but ? Oui , fort souvent , en peignant dans des vers bien frappés , tantôt la légèreté des goûts de *Cléon* , en opposition avec l'austérité de ses devoirs nouveaux , tantôt l'importance de la tâche du législateur , tantôt le hideux tableau *du cortège impur des passions humaines* , avec lesquelles son nouvel emploi va le mettre aux prises. Dans ces divers tableaux , l'auteur a déployé tout ensemble , et la justesse d'un esprit éclairé , et la verve de l'éloquence poétique. Le rédacteur de la *Décade* , qui paraît dans son article avoir plus le tact des connaissances politiques , que le sentiment réel de la poésie , n'a pourtant pas pu se dispenser de rendre justice à la partie du style de cette épître. En voici en effet quelques échantillons.

Je ne te verrai pas dans de viles enchères ,
Comme aux jours des tyrans , trafiquer de tes frères ,
Immoler sans pudeur la justice à Plutus ,
Et pour t'enrichir d'or , t'appauvrir de vertus.
Jamais déshonorant cette terre affranchie ,
Tu n'y rappelleras la sanglante anarchie :
Ce monstre qui naguère entouré d'échafauds ,

Commandait à la mort et fatiguait sa faulx ;
 Qui partageant la France en bourreaux, en victimes,
 Transformait nos cités en de vastes abîmes ;
 Où l'ami des vertus , le favori des arts ,
 Les timides enfans et les faibles vieillards ,
 Expiant leurs talens , leurs trésors , leur naissance ,
 Tombaient tous , convaincus de la même innocence.

Il est impossible de ne pas admirer cette période entière si pleine de chaleur et de verve , et sur-tout si heureusement terminée par un vers qu'aucun de nos grands poètes n'eût renié.

En voici une autre qu'on n'a pas encore citée , et qui nous paraît cependant mériter une attention particulière.

Comment , charger de chaînes
 Tout ce cortège impur de passions humaines !
 L'égoïsme , insensible et sourd aux maux d'autrui ,
Qui n'a d'oreilles , d'yeux , d'entrailles que pour lui.
 La douce hypocrisie innocemment perfide ,
 Glissant sous le baiser son poignard homicide ;
 Le farouche intérêt , armé d'un cœur d'airain ;
 La prodigalité que suit toujours la faim ;
 L'ambition de gloire et de meurtres avide ;
 L'envie au teint malade , à l'œil creux et livide ,
 Effroyable squelette , aux vivans attaché ,
 Versant sur eux le fiel dont il est desséché ;
 L'avarice aux cent yeux , hideuse sentinelle ,
 Gardant de vains trésors qui ne sont pas pour elle ;
 La luxure hardie , aux regards effrontés ;

La mollesse indolente aux regards hébétés,
 Qui, sur la plume assise, et d'ambre parfumée,
 Respire en paix la fleur qu'elle n'eût pas semée.

.
 L'orgueil, père des arts, d'abord père des crimes,
 Le luxe au sein des ris, s'entourant de victimes,
 Et l'impure débauche, et la fureur sans frein,
 Et la licence impie, une torche à la main,
 Bacchante échevelée, avec des cris sauvages,
 Le pied sur un cadavre appelant les ravages.

Cette accumulation précise et ferme de portraits, à la touche hardie, fait honneur au pinceau qui les a tracés. On désirerait en retrancher ce vers, évidemment trop faible, qui ne paraît placé que par la contrainte de la rime, qui renferme d'ailleurs une amphibologie, et qui pour l'exactitude grammaticale, exigerait que l'auteur eût dit :
Qui n'a d'oreilles, d'yeux, d'entrailles que pour soi.
lui à cette place a l'air de se rapporter à *autrui*, et fait un contre-sens. Mais quelle suite à la fois juste et harmonieuse d'idées précises, et que cette légère incorrection est bien rachetée par ces hémistiches heureux de l'avarice et de la mollesse, l'une :

Gardant de vains trésors *qui ne sont pas pour elle*,

L'autre :

Respirant une fleur *qu'elle n'eût pas semée.*

Ce sont là de véritables beautés de style qu'on ne rencontre plus guères dans nos écrivains modernes, plus occupés, en général, de l'arrangement et de la pompe des mots, que de la série des idées et des rapports ingénieux qui leur donnent une tournure nouvelle.

Nous nous plaisons d'autant mieux à rendre sur ce point toute justice au citoyen Laya, que, depuis assez long-tems, la poésie, parmi nous, méritait le reproche de s'occuper de choses futiles ou licencieuses, de travailler sans plan et sans logique, et que l'*Epître à un jeune Cultivateur* a l'avantage de la ramener à sa dignité, en lui donnant la raison et l'utilité pour compagnes.

LES QUATRE METAMORPHOSES ,

P O E M E S.

*In-8°. de 68 pages. Prix, 1 fr , et 1 fr. 50 cent.
franc de port. A Paris , chez LALOI, libraire,
passage Feydeau.*

IL aurait été impossible que le respect dû aux mœurs publiques nous eût permis de parler de cet ouvrage, si l'auteur en le composant n'avait eu sans cesse devant les yeux ces préceptes de Boileau :

Le latin dans les vers brave l'honnêteté ;
Mais le lecteur français veut être respecté.
Du moindre sens impur la liberté l'outrage ,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'usage.

Il faut pourtant l'avouer , à la honte de quelques écrivains , jamais l'imagination ne s'était permise les écarts où elle se laisse entraîner aujourd'hui ; et tandis que celle des faiseurs de romans se précipite dans les enfers pour nous effrayer par l'apparition des spectres les plus absurdes et les plus monstrueux , celle des poètes s'élève audacieusement dans les cieux de la Bible ou de la Fable , et prend à tâche d'en arracher les divers habitans pour les mettre aux prises
avec

avec les passions les plus brutales et les plus obscènes, comme si les hommes de ce siècle ne pouvaient plus être instruits ou amusés que par des tableaux fantastiques ou dégoûtans de débauche et de luxure.

Qu'aurions-nous à répondre à ceux qui se plaignent de la décadence du goût, si les ouvrages de ces derniers, tout reprochables qu'ils sont, n'étaient marqués au coin de la vraie poésie, et s'ils ne rachetaient leurs vices par des morceaux de la plus grande beauté ?

Tels sont les quatre poèmes que nous allons faire connaître au public.

Le poète adresse son invocation à Minerve, la déesse de la sagesse.

On ne s'attendait guère

A la trouver dans cette affaire.

Et il lui dit :

Minerve ! as-tu flétri ces maîtres du Parnasse,
Qui chantèrent des dieux les plaisirs clandestins ?
As-tu puni Phébus qui charmait leur audace,
Et qui joignit son luth à leurs chants libertins ?

.....
Au chantre de Théos tu pardonnas Batylle,
Et le jeune Alexis au modeste Virgile.

Minerve lui pardonne : et le poète
Célèbre en liberté sur les monts d'Aonie,
Bacchus, l'Amour, ses feux, ses erreurs et ses lois.

Le premier de ces poëmes est intitulé *Diane*.
Cette déesse, irritée que la plus chérie de ses
nymphes, Calisto, que sans cesse

On vit marcher si fière auprès de la déesse,
Guider ses chiens nombreux animés par sa voix ;
Courir et précéder ses nymphes dans les bois,
Eût cédé aux poursuites de Jupiter, la chasse de
sa cour, et lui dit :

Vas, fuis ; c'est à Junon à combler ma vengeance.
Des vierges de ma cour l'aimable pureté,
Rougir de ton affront que j'ai trop écouté.

Mais Calisto à son tour est vengée. Diane, toute
sévère qu'elle est, devient éprise d'Endymion,
qui avait toujours résisté aux agaceries peu mesu-
rées des nymphes. Celles-ci vont se plaindre
au dieu des jardins, des mépris du berger ; et le
dieu promet

Que la fière Diane
En secret rougira de quelque ardeur profane,
Et que pour triompher du chaste Endymion,
De monstrueux amours vont troubler sa raison.

En effet, ce jeune homme, *consumé, tourmenté
des forces de son âge*, s'entretient avec lui-même
de la beauté des nymphes, dont il fuit les appas.

Il déteste l'orgueil de sa retraite prompte ;
Son front rougit d'amour, de désir et de honte.

A ses esprits en feu , que d'objets rappelés !
Mille souples contours sous le lin recelés ,
La blancheur d'un beau cou éclatante à la vue ,
D'une taille d'Hébé la grâce demi-nue ,
Leurs yeux, leurs cheveux d'or au vent abandonnés ,
Leur bouche où respiraient les desirs fortunés ;
L'amour, la folle joie et l'aimable sourire ,
Tout poursuit sa pensée et sa fierté soupire.

Ce morceau est charmant ; mais Diane sur-
veille Endymion, le surprend avec effroi dans
cet état ; elle craint qu'il n'en aime une autre
qu'elle, et son orgueil plus que sa pudeur s'en
offense. Pour ne point se séparer de son favori,
et l'observer plus à son aise, elle prend la forme
de la chèvre Amalthée, et va bondissant auprès
des troupeaux d'Endymion qui

Lui présente des fleurs, dépouilles des buissons,
La flatte et la soumet à ses doctes leçons.

Mais la vengeance de Priape s'apprête : il souffle
tous ses feux dans le cœur du berger, et la
nouvelle Amalthée est si belle, si caressante,
qu'Endymion s'oublie. Diane, vaincue et hon-
teuse, veut reprendre sa première forme pour en
imposer à son amant ; mais la crainte d'être
reconnue la retient. Elle veut fuir, de nouveaux
périls la menacent ; Priape, sous la figure d'un
bouc, l'attendait à travers les rocs où elle pré-
cipite sa fuite, et après avoir rendu Calisto à elle-

même, que Diane avait exilée dans les bois, témoin de son triomphe, et du second déshonneur de sa fière maîtresse, il paraît tout-à-coup

A ses regards divins,
Non l'animal grossier, mais le dieu des jardins.

Pour la consoler, il lui adresse un discours, dont les principaux traits sont une imitation du premier chant de *Lucrèce*.

Le second poëme a pour titre *Bacchus*. Le poëte le commence par ces vers :

J'ai vu, ma voix l'atteste à la postérité,
Bacchus chantant son hymne en un bois écarté.

*Bacchum in remis carmine rapibus
Vidi docentem, credite posteri.*

Il célèbre ensuite le retour de ce dieu, qui entre triomphant dans Athènes, après la conquête de l'Inde, et suivi de toute sa licence et de toute sa gloire. Il serait difficile de peindre avec des couleurs plus riches le cortège turbulent et désordonné qui l'environne. Faunes, satyres, bacchantes, tous s'y montrent, et sous les traits qui leur sont propres, tout y respire l'esprit du dieu dont ils sont remplis. Il y a dans ce morceau une foule de beaux vers à citer.

Parmi les jeunes filles qui viennent apporter leurs présens à Bacchus, paraît la belle Erigone.

La pudeur fait briller en tous ses traits modestes ,
 L'éclat pur de son teint sous des roses célestes ;
 Et sa virginité, frêle et rare trésor ,
 Aux yeux de ses amans l'embellissait encor.

Il est heureux le contraste de tant de pudeur et de modestie , avec les peintures licentieuses que le poëte nous offre en même-tems. Erigone offre au dieu un vase d'or , ouvrage de Vulcain.

Sur le riche métal son art n'a point gravé
 La faux du vieux Saturne , ou le dieu de la guerre ,
 Les Pleïades versant leurs urnes sur la terre ,
 Ni le cours orageux de mille astres errans ;
 Mais les combats de Gnide et ses jeux différens ;
 Et sous les pampres verts d'une treille fleurie ,
 La Menade livrée à ses douces furies ;
 Et sous l'asile épais des feuillages touffus ,
 De deux amans cachés , les seuls pieds apperçus ;
 Et Vénus endormie , et l'amour et les danses ,
 Que la flûte champêtre anime à ses cadences.

Bacchus s'enflâme pour Erigone : cependant la fête s'anime : on chante la gloire du dieu des vendanges , on se livre à toute sa fureur. Le poëte fait entrer ici le portrait de la débauche et de la volupté.

Là , se roule en fureur la débauche au teint blême ,
 Prêtresse échevelée , une aride chaleur
 A de son front vieilli dévoré la couleur ,
 L'œil creux et clignotant , la paupière embrasée ,

De veilles , de transports et d'excès épuisée ,
L'aiguillon douloureux d'*incurables* desirs ,
Ravage tous ses sens qu'irritent ses plaisirs .
Sa flâme se consume en des baisers avides ,
La licence sourit sur ses lèvres livides ;
L'ivresse la conduit dans les banquets joyeux ,
Où l'insolence anime et son geste et ses yeux .

Là soupire en secret la volupté plus douce ,
Là reposent à l'ombre , au sein d'un lit de mousse ,
Ses desirs paresseux , ses muettes langueurs ,
Sa mollesse *s'enivre* à respirer des fleurs ;
Son ame est sur sa lèvre à toute heure exhalée ,
De ses yeux enflâmés la lumière est voilée ;
Les jeux entre leurs bras la bercent nuit et jour :
Fille de la beauté , sœur du fidèle amour .
Les plaisirs emportés , *enfants de l'indolence* ,
Naissent dans ses regards , y meurent en silence .

On a du talent, sans doute, quand on sait peindre de la sorte ; mais peut-on dire des desirs *incurables* pour *insatiables* ? Peut-on dire aussi que les plaisirs emportés soient *enfants de l'indolence* ? L'oisiveté est , dit-on , la mère des vices , mais l'indolence n'est la mère de rien , et sur-tout de rien d'emporté ; et dans ce cas , le mot d'*indolence* ne peut être le synonyme d'*oisiveté* . Je fais ces remarques d'autant plus volontiers , que je trouve ces deux morceaux pleins de beautés , et que je voudrais n'y voir rien à reprendre .

Cependant la modeste Erigone partage l'ivresse commune , et sa pudeur est souvent en danger .

Une seule fille, la sensible Eucharie, fuyant ces fêtes indécentes, demeure auprès de Lisippe, son amant. Une Thyade s'approche d'eux, et les menace. La crainte les force de se mêler à ces jeux ; Lisippe alors devient la proie des Bacchantes et Eucharie celle des Faunes et des Satyres ; tandis que la fille d'Icare, poursuivie par Bacchus, va se cacher dans les bois et les rochers. Mais vaine précaution ; elle tombe dans le piège en voulant l'éviter. Comme elle est altérée, une vigne se présente à ses yeux, et cette vigne est Bacchus lui-même qui s'est revêtu d'écorce et de feuillages, et qui l'entrelace et l'enchaîne au moment où elle veut mordre à la grappe. La défaite d'Erigone termine ce poëme, qui, par les détails, l'emporte peut-être sur le premier ; mais où l'auteur n'a pu éviter une espèce de confusion qui nuit à l'intérêt.

Jupiter est le titre du troisième poëme. L'auteur assiste au banquet des dieux, et il n'attend pour nous les peindre autour de la céleste table, que l'arrivée de Junon, qui, irritée des infidélités de son époux, s'en dédommageait sur la terre, et pensait à toute autre chose qu'à banqueter, lorsque

Les heures trop hâtives,
Appellent au festin les immortels convives.

Mais elle veut y paraître avec tout l'éclat qui convient à la reine des Dieux; et s'enfermant dans un cabinet,

Dont son fils a forgé la clef mystérieuse ,
Et dont nul autre dieu ne connaît les ressorts.
D'une douce ambroisie elle baigne son corps,

.
Elle paraît, les dieux en sont tous éblouis.

Mais bientôt sa majesté n'en impose plus à personne, sur-tout lorsque Comus a donné le signal.

Déjà mille propos *plaisamment ingénus*,
Ont fait rougir Minerve et sourire Vénus.

Plaisamment ingénus est un peu ici pour la rime; car l'ingénuité est l'appanage de l'innocence et de la candeur, qui certainement n'étaient point de la fête. Chaque dieu y joue son rôle selon son caractère et son humeur. Hébé n'épargne pas le nectar, et la coupe de Bacchus est plusieurs fois remplie et vidée. Ce dieu, bientôt échauffé par les vapeurs du breuvage céleste,

De la taille d'Hébé veut presser la rondeur.

Mais Hébé fuit autour de la table, fait un faux pas, et montre les formes les plus éblouissantes. C'était alors qu'Homère assis à ce repas, D'un rire inextinguible eût ouï les éclats.

A cette vue, Jupiter jette un cri d'admiration;
Minerve fuit, Diane rougit et se trouble, et
Junon courroucée emporte Hébé dans un nuage.
Il n'est pas nécessaire de dire ce qu'elle en fit.
Je passe plusieurs épisodes de l'ouvrage. Cependant la vue des charmes d'Hébé avait fait une impression profonde sur Jupiter; mais elle avait disparu avec Junon.

Où trouver sous les cieux quelques beautés pareilles !

.
Plein de trouble et d'ennui ses yeux au loin errans,
Fixaient le mont Ida ceint de nombreux torrens.

.
Quelle autre Hébé se montre à Jupiter épris ?
Ah ! dans le vaste Olympe il n'est rien qui ne cède
Au jeune fils de Tros, c'est lui, c'est Ganimède,
Qui seul, et sur des fleurs languissamment couché,
Y repose son front aux feux du jour caché.

Enfin, Jupiter se change en aigle ;

Il s'abat sur sa proie, et son vol déployé
Fuit, remonte, enlevant Ganimède effrayé,
dont il fait son favori et son échanson.

Qui nunc quoque pecula miscet,
Invitâque Jovi nectar Junone mistrat. OVIDE.

Enfin, Vulcain, qui prend la forme d'un tigre,
pour se venger de son épouse, est le sujet du

quatrième poëme. Ce morceau est rempli de détails où l'auteur a répandu tout l'éclat de son imagination. Il s'y montre toujours égal à lui-même, soit qu'il nous fasse assister à la toilette de Vénus, soit qu'il nous représente les Cyclopes forgeant les foudres de Jupiter, où Vulcain traçant sur les lambris de son palais d'airain les principales époques de sa propre vie. Il n'était pas facile de peindre les outrages qu'il fait à Minerve, et la naissance d'Ericthonius : *Prolem sine matre creatam.*

Ce Dieu jaloux se plaint de l'absence de son épouse, qui était occupée sur le mont Liban à célébrer l'anniversaire de la mort d'Adonis. Il ju e de la punir.

A ces mots, dépouillant et sa forme et ses traits,
Vulcain n'est plus un dieu, c'est l'horreur des forêts.
C'est un tigre.

dont la rage

Aux rochers du Liban va porter l'épouvante.

Pendant ce tems-là ,

Belle de sa douleur , auguste de son deuil ,
Vénus, l'urne à la main, précède le cercueil.
Un long crêpe flottant la dérobe à la vue.
Son cothurne paraît , sa gorge est demi-nue ;
Son sourcil immobile , élevé vers les cieux ,
Sous le chagrin et l'ombre ensevelit ses yeux.

Telle qu'Aurore en pleurs , brillante de rosée ,
 Elle avance à pas lents , de larmes arrosée ;
 Et languissante et pâle , est semblable à ces fleurs
 Dont l'injure du soir efface les couleurs.

Cette description de Vénus en deuil est charmante ; mais ce *cothurne qui paraît* me semble insignifiant , et je crois qu'il n'est guères possible que son sourcil *élevé vers les cieux* pût ensevelir ses yeux dans le chagrin et l'ombre. C'est un sourcil baissé qui les cache ; mais l'auteur fait quelquefois de ces fautes , en ne faisant pas attention que ses expressions souvent contrarient ses pensées , comme nous l'avons remarqué plus haut : mais que ces taches sont légères auprès des grandes difficultés qu'il a eu la gloire de vaincre dans le cours de son ouvrage !

Euterpe , qui se trouve à la fête lugubre que Vénus consacre à son cher Adonis , chante sa mort sur des tons que le poète a su rendre dignes d'elle. Ce morceau paraît être en partie imité de *Bion* , qui a fait une si belle Idylle sur la mort d'Adonis.

Soudain l'air est troublé par des rugissemens ,
 C'est Vulcain.

Nymphes , bergers , tout fuit , et

Le monstre en fureur
 Traîne en la déchirant sa proie épouvantée.

C'est son épouse qu'il traite de la sorte, et qu'il emporte dans une caverne, où

D'un douloureux hymen elle subit l'outrage.

Ce passage est plein de force et d'énergie ; le sujet le demandait. Après sa vengeance, Vulcain se découvre à son épouse , et lui dit :

..... Quand souillant mon lit d'amours injurieux,
Ton ivresse infidèle excitait mes allarmes ,
Tes ris non moins cruels se raillaient de mes larmes,
Et les emportemens de ton cœur égaré ,
Se plurent aux douleurs dont j'étais dévoré.

Tel est le plan que le poëte a suivi dans ces quatre poëmes. Il aurait fallu transcrire une grande partie de ses vers , si on eût voulu mettre sous les yeux du lecteur toutes les beautés de son ouvrage. Richesse d'expression , éclat de poésie , heureux emploi de la mythologie , rien n'y manque. Homère , Ovide , Virgile , etc. lui fournissent tour-à-tour des ornemens dont il a su admirablement profiter : mais on peut lui reprocher des tournures forcées , des phrases d'un sens louche , si elles sont mises en prose , et souvent des fautes énormes contre la langue : des *qui* , des *que* dont on ne découvre pas le rapport ; enfin , des hardiesses auxquelles il faut opposer des digues insurmontables , si l'on ne veut pas que la langue des Racine et des Boileau , à

laquelle on porte tous les jours tant de mortelles atteintes, ne soit pas entièrement dépouillée de la pureté dont ces grands maîtres l'ont revêtue ; et si l'on ne veut pas encore que la postérité mette une ligne de démarcation honneuse pour nous entre leur siècle et le nôtre.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'INSTITUT national, dans la séance du 5 Germinal, a nommé pour la classe des sciences mathématiques et physiques, section de médecine et chirurgie, le cit. *Barthez*, Médecin à Narbonne, comme associé correspondant. Il avait pour concurrens le cit. *Fouquet*, à Montpellier, et le cit. *Lepec-Lacloire*, à Rouen. Dans la section de minéralogie, le cit. *Gillet*, à Domont, vallée d'Emile, a obtenu une place d'associé.

Dans la classe de littérature et beaux-arts, section de poésie, le cit. *Legouvé* a été proclamé membre. Il avait pour concurrens les citoyens *Palissot* et *Parry*.

On assure que les philosophes et anti-philosophes qui forment malheureusement deux partis dans l'Institut national, s'étant acharnés l'un à repousser *Palissot*, et l'autre *Parry*, le cit. *Legouvé* a profité de cette division. On dit aussi que le mode de scrutin adopté pour l'élection, a favorisé *Legouvé* contre le vœu de la plupart des votans.

L'usage est en effet de donner trois voix à

celui qu'on préfère, deux à celui qu'on place au second rang, et une seule à celui qu'on veut exclure : alors les cent huit votans s'étant presque tous réunis à placer le cit. *Legouvé* au second rang, c'est-à-dire à celui des deux voix, le nombre total s'est élevé pour lui à 227, tandis que *Palissot* et *Parny* ayant été placés par leurs adversaires à la troisième colonne, ils n'ont pu ni l'un ni l'autre atteindre la pluralité. Le cit. *Parny* n'a en effet obtenu que 195 voix, et le cit. *Palissot* 219.

Voici comme on peut concevoir les chances de ce scrutin.

Il avoit cent huit votans, puisque le nombre des voix s'est élevé à 648, qui, divisé par 6, donne 108.

Tableau apperçu du scrutin.

N o m s des Candidats.	Nombre des Votans à 3 voix.		Nombre des Votans à 2 voix.		Nombre des Votans à une voix.		TOTAUX.	
	votans.	voix.	votans.	voix.	votans.	voix.		
PALISSOT.	56	168	6	12	46	46	108	219
PARNY.	41	123	5	10	62	62	108	195
LEGOUVÉ.	11	33	97	194	"	"	108	227
	108	314	108	216	108	108		

Il résulte de cet aperçu, que le nombre total des voix le plus élevé n'annonce pas bien positivement la volonté réelle des votans; et que si l'on s'en était tenu au mode de scrutin par voix unique, la première colonne seule indicative de cette volonté réelle eût clairement désigné *Pallissot* comme ayant réuni la majorité absolue, et en outre la pluralité sur ses concurrens; *Parny* ensuite, et *Legouvé* en troisième.

Cette expérience et quelques autres encore que l'Institut national peut avoir faites, doivent l'éclairer sur le vice du scrutin adopté.

Ici le mérite des trois concurrens ne saurait à la vérité donner qu'un regret égal à l'opinion publique, quelque dût être le candidat préféré; l'exclusion des deux autres en eût toujours laissé à-peu-près la même mesure: mais il peut se trouver des occasions où le vice de ce mode d'élection en produirait de plus sensibles; et pour l'honneur même de ce corps savant, il est obligé d'y faire quelque réforme.

Il se répand que le dernier ouvrage du cit. *Parny* lui a enlevé beaucoup de voix: ce serait, à notre avis, une manière de voir bien étrange. Nous n'entrerons pas dans la discussion où nous entraînerait l'examen du poëme de la *Guerre des Dieux*, que l'auteur a déjà corrigé, et qui, à tra-
vers

vers les écarts de l'esprit qu'on pourrait peut-être y blâmer avec justice , décelait d'ailleurs un talent réel ; mais en supposant même que ce dernier titre ne fût pas admissible , avait-il détruit la foule de titres antérieurs que notre *Tibulle* français s'était acquis depuis long-tems ? En était-il moins le premier de nos poètes érotiques ? et sous ce rapport , n'est-il pas désigné depuis long-tems pour membre de cette réunion d'hommes célèbres qui composent l'Institut ? Est-ce bien la prétendue licence qui a fait à *Parny* son titre de réprobation ? ne serait-ce pas plutôt l'esprit philosophique ? Aurions-nous encore à craindre en ce siècle les étroites petitesse de la sottise et du fanatisme ? Nous osons espérer que bientôt les préjugés déshonorans n'entraveront plus la marche de la raison ; qu'on pourra plaisanter sans scrupule sur les ridicules objets de notre crédulité honteuse , et que l'immoralité ne sera pas plus dans les mots , que la vertu réelle n'est dans l'hypocrisie du maintien.

La séance publique du 15 a été consacrée à la distribution des prix, avant laquelle on a fait différentes lectures. On a commencé par le Rapport sur les travaux des Membres de l'Institut pendant le dernier trimestre ; on a lu pour le cit. *Andrieux* une Notice sur la vie et les ouvrages

de l'architecte de *Wailly*, dans laquelle on a remarqué l'éloge de l'ancienne Académie.

Le cit. *Dupont de Nemours*, toujours plein de ses philanthropiques intentions, a fait sentir, dans un discours éloquent, combien le nombre des écoles primaires serait insuffisant, si on n'en établissait qu'une par canton. Il a demandé si l'on pouvait raisonnablement assujettir la majeure partie des enfans de la France à faire cinq lieues par jour, afin d'acquérir les connaissances que la Constitution exige pour exercer les droits de citoyen. Il désirerait qu'il y eût au moins une de ces écoles par chaque commune : mais depuis la réunion de plusieurs départemens, il y a plus de cinquante mille communes dans la République; où trouver cinquante mille instituteurs instruits, *exempts de préjugés*, et propres à diriger l'esprit et le goût d'une jeunesse républicaine? Le cit. *Dupont* a manifesté le desir qu'ils fussent bien payés, et que de bons livres élémentaires, faits par des esprits supérieurs, servissent de base à cet utile établissement.

Après la lecture de deux mémoires, l'un du cit. *Olivier*, sur *l'influence du climat de l'Egypte sur la santé*; l'autre, du cit. *Bitaubé*, sur *les jugemens de quelques écrivains de l'antiquité relativement aux anciennes Républiques*, le cit. *Colin*

Harleville a lu un récit dialogué, portant pour titre : *Les trois vertus*. C'est l'apologie des trois vertus que les théologiens nommoient *théologiques*, la Foi, l'Espérance et la Charité ; vertus dont la dernière seule est réelle, et dans laquelle apologie le cit. *Colin* a le mieux réussi. Il n'a pu donner aux autres que des louanges indirectes, que la magie de son talent a fait supporter.

En général, ce qui a produit le plus d'intérêt dans cette séance, c'est la proclamation des morceaux qui devaient y être couronnés. Le cit. *Andrieux* a exposé les motifs pour lesquels l'Institut ne décernerait point de prix de poésie, et ce qui le déterminait à proposer le même sujet pour le prochain concours, c'est-à-dire une ode, une épître ou un discours en vers sur la Liberté. Si l'Institut, a-t-il dit, avait été juge du patriotisme, il aurait eu plus d'une couronne à donner.

L'analyse de l'important mémoire qui a obtenu le prix d'*idéologie*, a été faite avec clarté par le cit. *Ræderer*. On sait que la question était : *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*. L'ouvrage couronné répand un très-grand jour sur cet intéressant sujet.

Distribution de prix, séance publique du 15 germinal an VII.

L'Institut national a décerné le prix proposé, pour la seconde fois, en l'an VI, et dont le sujet était la question suivante :

Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées.

Le mémoire qui a obtenu le prix est sous le numéro 9, et porte cette épigraphe : *Deus ille princeps parensque rerum, nullo magis hominem distinxit à cæteris animalibus, quàm dicendi facultate.*
QUINTILIEN.

Le nom de l'auteur est *Joseph-Marie Dégérando*. Le billet qui renferme son nom ne fait pas connaître le lieu de sa résidence.

Entre les autres mémoires présentés au concours, l'Institut national a distingué le mémoire n°. 2, portant pour épigraphe ces mots de Bacon : *Credunt homines rationem suam verbis imperare; sed fit etiam ut verba vim suam super intellectum retorqueant.* Ce mémoire est celui qui, après l'ouvrage couronné, a le plus approché du but.

L'Institut national a cru devoir accorder aussi une mention honorable au mémoire n°. 5, dont l'épigraphie est : *Nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu.*

Les motifs du jugement ont été présentés dans le rapport lu à la séance.

L'Institut national a partagé le prix qu'il a proposé en l'an VI, dont le sujet était :

La recherche des meilleurs moyens de secourir

les personnes enfermées dans les maisons incendiées, sur-tout dans une grande ville telle que Paris.

Entre quatre machines, dont une sous le n°. 7, deux sous le n°. 15, et une sous le n°. 17.

La machine sous le n°. 7, ayant pour épigraphe : *Si je m'élève, c'est pour être utile*, est composée de plusieurs échelles qui glissent l'une sur l'autre au moyen d'une crémaillère, à la manière du cric.

Le C. *Regnier*, contrôleur des armes, à Paris, maison des ci-devant Jacobins, faubourg Germain, est l'auteur de cette machine.

Les deux machines sous le n°. 15 ont pour épigraphe : *Aut arte, aut marte* ; elles forment une combinaison de plusieurs échelles qui sont élevées par des poulies et des cordages dont l'ensemble est une espèce de chèvre. Dans l'une de ces machines, les échelles sont disposées de manière que l'échelle supérieure doit trouver un appui contre un obstacle fixe. Dans l'autre, toutes les parties se contrebalancent mutuellement par la position alternative et en sens contraire des montans qui servent à supporter et à développer les échelles. Le C. *Tremel*, au Palais national des Sciences et des Arts, est l'auteur de ces deux machines.

La machine sous le n°. 17 est aussi une espèce de chèvre dont les échelles, en se développant, servent de point d'appui les unes aux autres, ainsi qu'aux autres parties de la machine. Son auteur est le C. *Guyot*, menuisier à Paris, rue de Surène, n°. 1549.

L'objet général de toutes ces machines est d'élever

des hamacs, des sacs, des paniers, etc., dans lesquels les personnes retirées des maisons peuvent être placées et descendues sans danger.

Programme des prix proposés dans la séance publique du 15 germinal, l'an 7 de la république.

Conditions à remplir par les aspirans aux prix, quelque soit le sujet qu'ils traitent.

(Les personnes de tous les pays, les membres et associés de l'Institut exceptés, sont admises à concourir).

On ne mettra pas son nom à son manuscrit, mais seulement une sentence ou devise : on pourra, si l'on veut, y attacher un billet séparé et cacheté, qui renfermera, outre la sentence ou devise, le nom et l'adresse de l'aspirant. Ce billet ne sera ouvert par l'Institut que dans le cas où la pièce aurait remporté le prix.

Les ouvrages destinés au concours peuvent être envoyés à l'Institut, en les affranchissant ; on peut aussi les adresser, francs de port, à Paris, à l'un des secrétaires de la classe qui a proposé le prix, ou bien les lui faire remettre entre les mains. Dans le dernier cas, le secrétaire en donnera le récépissé, et il y marquera la sentence de l'ouvrage et son numéro, selon l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

C'est la Commission des fonds de l'Institut qui délivrera la médaille d'or au porteur du récépissé ; dans le cas où il n'y aurait point de récépissé, la médaille ne sera remise qu'à l'auteur même, ou au dépositaire de sa procuration.

Classe des Sciences morales et politiques.

SUJET DU PRIX D'HISTOIRE.

Par quelles causes l'esprit de liberté s'est-il développé en France depuis François premier jusqu'en 1789?

Le Prix sera de cinq hectogrammes d'or frappés en médaille : il sera distribué dans la séance publique du 15 Vendémiaire de l'an IX de la République. Les mémoires seront écrits en français , et remis avant le 15 Messidor de l'an VIII. Ce terme est de rigueur.

Classé de Littérature et Beaux-Arts.

PRIX D'ARCHITECTURE.

Examiner quels ont été chez les différens peuples les progrès de cette partie de l'Architecture que l'on appelle la Science de la construction des édifices , depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours ?

Le prix sera d'une médaille d'or du poids de cinq hectogrammes. Il sera distribué dans la séance publique du 15 Nivôse de l'an IX de la République. Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier Vendémiaire de la même année. Ce terme est de rigueur.

A G R I C U L T U R E.

CONSIDÉRATIONS SUR L'AGRICULTURE FRANÇAISE.

» Terre féconde en fruits, en conquérans fertile;

» Salut : Je chante un art à ta grandeur utile.

(GEORG. Liv. II.)

L'ABUS des théories en agriculture a fait douter quelquefois si la science n'égareait pas les cultivateurs, au-lieu de les diriger, et si l'étude du cabinet servait réellement un art exercé par la classe illitrée, et tout composé de pratiques manuelles.

On se demande ce que nous avons appris des auteurs modernes que les anciens n'eussent déjà enseigné, et si nos cultivateurs, mieux que ceux du siècle de Virgile, abandonnent les dogmes de la tradition pour les préceptes de l'écrivain. On se demande, en particulier, ce qu'ont produit en améliorations sur le sol de la France, ou en perfectionnemens dans son économie rurale, pendant le demi-siècle qui vient de s'écouler, tout le zèle des sociétés, des faiseurs

d'expériences, des auteurs, et même les secours du Gouvernement, qui, de tems en tems, ont été accordés pour favoriser la communication des connaissances.

Ce serait, sans doute, exagérer, de prétendre qu'il n'en a résulté aucun bien; mais, il le faut avouer, ce bien n'a point été réalisé dans la proportion des moyens. Des expériences tentées avec appareil, des correspondances actives, des journaux, des mémoires, des livres nombreux, tout le mouvement que la mode est capable d'imprimer, en France, à un objet d'utilité publique, semblaient devoir bientôt donner des principes certains à un art qui jusqu'alors n'avait eu pour guide que la coutume. Mais cette coutume est encore aujourd'hui la règle invariable des laboureurs; et ils sont plus loin peut-être de s'éclairer, depuis que les tentatives faites dans ce but l'ont été sans fruit. Quelles sont les causes qui ont rendu vains tant de louables efforts? Y a-t-il des moyens d'écarter les obstacles qui s'opposent à l'avancement des connaissances? C'est ce que nous nous proposons d'examiner.

On se fait très-généralement de fausses idées sur la science de l'agriculture. Ce mot ne rappelle guères que la pratique de l'homme des

champs. Or celle-ci est une routine machinalé, embarrassée de préjugés superstitieux, et absolument dépourvue de l'appui du raisonnement; c'est un métier mécanique, qu'il faut apprendre par l'usage, mais qui ne demande que des forces physiques et de l'habitude. On est disposé à se persuader qu'un art facile pour le rustre ignorant, ne mérite point d'occuper le génie. On se dit qu'un homme élevé pour un autre état ne saurait se passer d'un long apprentissage parmi ceux-là même qu'il veut instruire; que partager des soins abjects et minutieux, c'est avilir inutilement de nobles facultés; car deux bras nerveux dirigent mieux la charrue qu'une tête pensante. On cite, à l'appui de cette opinion, la foule de ceux qui se sont jettés légèrement dans la carrière des expériences. On rappelle, et les méprises des théoristes, et les ruineux essais, et les pompeuses annonces, et les résultats ridicules. Les bons esprits se tiennent en garde contre la pratique d'un art dans lequel il est si commun de se tromper avec méthode: ils en abandonnent l'étude aux hommes confians, aux écrivains faciles, qui ordinairement la font rétrograder.

Il n'y a aucun genre dans lequel on devienne auteur à moins de frais que les matières d'agri-

l'agriculture. Une science qui est à-la-fois conjecturale et d'expérience, dans laquelle la moindre nuance de climat, de sol, de saison, de température, le moindre accident naturel, la plus légère différence dans des données toujours nombreuses et compliquées, entraînent des résultats divers et souvent contraires, doit fournir un vaste champ aux spéculations des têtes ardentes et aux assertions des observateurs légers. C'est donc des écrivains de ce caractère que doit naturellement se composer la masse des auteurs agronomes. Et si un homme d'un esprit juste et pénétrant, d'une logique sévère, solidement instruit dans les connaissances préparatoires, entre dans la carrière, il éprouve un désavantage marqué. On l'écoute avec défiance, parce que ses prédécesseurs ont erré. La crédulité s'est usée par des mécomptes; et pour avoir cru trop légèrement, on se tient en garde contre la vérité même. Cette cause suffirait à expliquer la rareté des bons ouvrages d'agriculture; mais il y a une autre raison de découragement pour les bons auteurs; elle tient au génie de la nation française.

Pour être lu, en France, il ne suffit pas de dire de bonnes choses, il faut les bien dire. Or, s'il y a des genres qui se prêtent moins à la

magie du style, il n'y en a pas dans lequel il fallût plus s'en défier. Le coloris nuit à l'exactitude : il n'est nulle part plus déplacé que dans une science de faits, d'observations, de conjectures ; qui demande des expériences de détail, des pas mesurés, des calculs suivis, des rapprochemens minutieux ; où l'éloquence enfin n'embellit qu'aux dépens de la vérité ou de la raison. Mais, avant tout, il faut être lu ; on a prodigué l'éloquence, et l'on s'est fait lire sans utilité. Quant à ceux qui ne savaient dire les choses que simplement, ils n'ont point écrit, ou n'ont point été lus (1).

A ces difficultés, qui rendent les bons ouvrages nécessairement rares, se réunissent d'autres obstacles qui entravent leur succès. Les meilleures instructions sont perdues pour la classe laborieuse ; car elles ne lui parviennent point. Sous la monarchie, les gentilshommes qui vivaient dans leurs terres, se piquaient de faire des essais, pour propager les méthodes que les sociétés d'agriculture cherchaient à introduire en France. C'était par eux que la connaissance de ces méthodes parvenait aux paysans, et ordinairement le résultat des expériences n'en rendait pas à ceux-ci l'objet recommandable.

(1) L'opinion publique désigne assez les exceptions.

Lorsqu'on a quelque idée de tout ce que demande une expérience d'agriculture, pour être bien faite, et des difficultés qu'on éprouve dans l'inertie ou la mauvaise volonté des sous-ordres, on se persuade aisément que la très-grande partie des essais tentés par l'impulsion de la mode, l'étaient sans fruit, ou apprenaient à rire aux voisins. Cependant une expérience insignifiante dans son objet, ou condamnée par son résultat, figurait encore très-bien dans une correspondance agronomique, ou dans les mémoires d'une société. On était sur la trace d'une découverte importante; on laissait entrevoir des conséquences du plus grand intérêt; on bâtissait un système; si les faits n'y répondaient pas complètement, on fléchissait un peu dans le sens où l'imagination attirait; le système devenait spécieux pour les juges des écrits; et souvent le théoriste, moqué par ses voisins et ses valets, passait à l'autre bout de la France, pour un agriculteur consommé.

C'est ainsi qu'il s'est formé une espèce d'agriculture de plume, composée de principes et de faits convenus entre les correspondans agronomes; science presque uniquement spéculative, et dont l'esprit de système fait le caractère. La pompe des discours, l'éloquence des écrits, la faveur publique encourageaient l'émulation. On

croyait voir la France s'enrichir, et l'agriculture marcher à pas de géant..... Elle était stationnaire : si même on peut le dire d'une science qui se surcharge de notions incorrectes ou fausses, et de principes dangereux ou inapplicables.

Le paysan, foulé d'impôts, ignorant, misérable, toujours en défiance du gouvernement, et jaloux des classes privilégiées, était bien éloigné de concourir en rien au progrès, de l'art. Dans aucun pays, le simple laboureur ne peut supporter les frais et les risques des expériences d'agriculture. Autant par nécessité que par instinct, il reste collé à sa routine. Mais sous un régime despotique, il résiste à l'évidence même du succès, plutôt que de contribuer en rien à propager des pratiques dont le résultat final ne doit point améliorer son sort. On ne peut raisonnablement espérer le concours des cultivateurs de profession vers le grand but des améliorations agricoles, que là où le laboureur, relevé par la jouissance de la liberté, travaille avec la certitude de recueillir le fruit de ses peines.

On trouve encore dans la législation commerciale des grains, de quoi expliquer le découragement de l'agriculture française. Le raisonnement indique, et l'expérience a prouvé, que,

chez une nation nombreuse, les subsistances ne peuvent être assurées que par un surplus habituel, c'est-à-dire, qu'il faut avoir un excédent annuel de grains à vendre aux étrangers, pour être sans inquiétudes sur les besoins de l'intérieur.

Quelqu'importante que soit l'influence de la libre exportation des grains, sous le point de vue politique et commercial, elle l'est peut-être plus encore sous le point de vue agricole. Cette liberté de commerce qui donne aux grains un prix stable et suffisamment élevé, permet au cultivateur d'asseoir ses calculs pour une suite d'années. Les baux se contractent alors à long terme. Si les autres circonstances de la législation politique et de l'esprit public, concourent à favoriser la culture, les combinaisons de l'agriculteur ne sont trompeuses ni pour l'état ni pour lui-même, et la pratique de l'art s'établit sur un fondement durable. Mais le système de la libre exportation des grains, tant controversé en France, n'y a jamais été adopté d'une manière suivie : seul moyen d'en assurer l'efficace.

L'énumération des causes qui, chez la nation la plus éclairée, ont retenu l'agriculture dans un état d'imperfection et de langueur (1), indi-

(1) Il y a des gens qui nieront que l'agriculture,

dique assez les remèdes. Si les difficultés sont grandes, le but est important. Il vaut la peine d'examiner si les obstacles sont insurmontables. Ce serait la matière d'un ouvrage : essayons d'en tracer les traits généraux.

Notre agriculture est entre les mains de deux classes d'hommes : les uns ont du raisonnement
sans

soit imparfaite ou languissante en France. Mais ce sera, ou faute de connaissance, ou pour n'avoir pas suffisamment réfléchi à ce qui doit caractériser la vigueur et la bonne constitution de l'agriculture nationale dans un pays éminemment favorisé par le sol, le climat, et le génie de ses habitans. Ceux qui traversent le territoire de la République, et qui voient partout la culture des grains, même sur les côteaux élevés, se persuadent et écrivent que la France est très-bien cultivée : ils devraient dire *beaucoup labouré*. Les biens nationaux ont été soumis à des récoltes de grains répétées. Le haut prix accidentel des blés a tenté aussi de défricher les pâturages, les bois, les prairies, pour leur faire rendre du grain. Le prix du travail, qui s'était élevé, demeure très-haut ; les blés ont baissé, et les pâturages qui ne demandaient point de travail, sont détruits. Les assolemens bien raisonnés manquent essentiellement à la France. Le laboureur ne voit qu'une année ou deux : il travaille sans projet, et épuise la terre par imprévoyance.

sans usage, les autres de la pratique sans lumières. Ceux-ci forment la masse des cultivateurs ; et tant que cette masse ne sera point éclairée, ce sera bien en vain que les connaissances circuleront parmi ceux qui raisonnent.

Ce serait une grande erreur de croire que l'instruction est inutile pour bien cultiver la terre. Ce serait une autre erreur que d'exagérer l'étendue de cette instruction, au point de rendre le principe illusoire, par les difficultés de l'enseignement. Ce qui importe aux succès de l'art, c'est que les connaissances préparatoires, celles qui servent d'instrumens pour en acquérir d'autres, soient très-généralement répandues, et que tous les individus doués de talens naturels soient mis à portée de les développer. Ce principe, fondamental dans une république, fut celui des législateurs de la France. Il existe des dispositions analogues dans le texte des lois ; mais, presque par-tout, elles sont encore à exécuter.

Lorsqu'on porte ses réflexions sur l'état présent du peuple des campagnes, dans la république française, on ne peut s'empêcher de se plaindre de la fatalité qui dérobe à la génération croissante tous les secours intellectuels et moraux. En consacrant le code républicain, les législateurs se sont imposé le devoir de donner au peuple les

moyens de s'éclairer ; car la liberté sans lumières, devient un présent dangereux. Il n'est aucun ami de l'humanité qui, dès l'aurore de la révolution, n'eût conçu des douces espérances sur la régénération de cette nombreuse et intéressante partie du peuple qui compose la classe des cultivateurs. A l'aspect des maux qui ont accompagné le bouleversement politique de la France, on se plaisait à répéter qu'au moins le laboureur, affranchi des entraves féodales, élevé par le sentiment de la liberté, éclairé sur ses droits, allait enfin se trouver digne d'exercer le premier des arts. Des secours uniformément distribués sur tout le sol de la France, allaient appeler les jeunes citoyens à l'étude des principes élémentaires qui peuvent conduire le génie aux connaissances plus relevées. Ils allaient recevoir les instructions morales qui préparent les hommes à la pratique de la vertu, et les instructions politiques qui les façonnent au joug des lois. Les amis de l'agriculture présentaient les progrès que la science allait faire sous ce régime nouveau, et se plaisaient à en calculer les conséquences sur la prospérité de l'Etat... Hélas ! si l'on réussit à justifier, par les circonstances, l'abandon absolu des soins d'instruction dans les campagnes, le fait de l'ignorance profonde des cultivateurs n'en sera pas

moins à déplorer. Chaque année voit parvenir à l'âge d'homme un nombre effrayant d'individus, qui prennent rang parmi les citoyens, sans savoir lire une seule ligne des lois qui doivent les régir. Affranchis de bonne heure de toute discipline, élevés dans les orages de la révolution, témoins des violences dont elle fut le prétexte, ils ont appris à ne régler leur conduite que sur leur intérêt, et à le voir dans l'abaissement, où le malheur des autres. Aucun principe religieux, aucune idée morale, ne sert de frein à la licence de l'âge, ou aux passions haineuses ou cupides : l'enfant du laboureur, abandonné aux hasards de l'oisiveté et aux exemples du vice, n'apprend plus maintenant qu'à envier les propriétés d'autrui, à braver l'autorité paternelle, et à proférer des blasphèmes.

Comment parler de sang-froid d'un mal si profond, si lamentable dans ses conséquences ! Comment ne pas s'étonner que l'exécution des mesures relatives à l'éducation s'ajourne de mois en mois, d'année en année, sans égard pour l'aggravation progressive du fléau de l'ignorance ! Nous avons des établissemens admirables pour la seconde éducation, et nous demeurons sans secours pour les connaissances élémentaires : nous

avons des écoles pour former des maîtres, et il nous manque des pépinières d'écoliers.

On objecte la guerre. Il faut, dit-on, pourvoir au plus pressé. Nos citoyens des campagnes recrutent les armées : ils sont assez savans pour battre l'ennemi. Mais la guerre est un état passager et violent, dont le but est d'amener la paix. L'instinct national du courage donne à la France des défenseurs, qui doivent se retrouver capables de la cultiver en déposant les armes. Le tems fuit cependant, et le mal s'aggrave toujours. Appellons par nos vœux, achetons, s'il le faut, par des sacrifices, cette paix sans laquelle rien de stable, rien de solidement bon, ne peut s'organiser dans l'intérieur.

Noublions point que la nature appelle les français à être un peuple agricole. Souvenons-nous que les richesses les plus durables d'un tel peuple ne sont ni dans sa renommée militaire, ni dans ses monumens fastueux, ni dans ses arts, ni dans ses manufactures, ni dans son commerce, ni dans ses colonies, mais dans son agriculture. C'est sur cette base qu'il faut élever l'édifice, si l'on veut qu'il résiste aux attaques du tems, aux hasards de la guerre, et aux révolutions de la politique.

En supposant que l'instruction élémentaire sera

enfin mise à la portée de tous les individus des campagnes, on doit désirer que, dans les écoles centrales de département, on accorde à l'agriculture une attention proportionnée à son importance. Un professeur, dont le mérite serait assuré par un concours et des examens publics, pourrait être chargé de l'enseignement des sujets choisis dans chaque canton, parmi les plus instruits et les mieux disposés. Ceux-ci fourniraient leurs élèves les plus distingués à l'école de la capitale, laquelle deviendrait le séminaire des instituteurs des départemens, tandis que le reste des écoliers rapporteraient dans leurs cantons les principes à répandre et les méthodes à adopter. Les enseignemens des écoles centrales ne se borneraient point à la théorie de la science : ils comprendraient la pratique de l'art, telle que l'école de la capitale la dirigerait, en la rapportant à des principes uniformes, mais en la modifiant sur les convenances de sol et de climat. Cette école de la capitale serait sous la surveillance immédiate du Bureau d'agriculture, établissement central, auquel serait attaché le premier chaînon de la grande chaîne qui devrait lier les établissemens agricoles de la république ; et de ce point central partirait le mouvement qui devrait se communiquer à tous.

Ces traits généraux, les seuls qui soient de nature à être indiqués ici, peuvent suffire à donner l'idée des avantages qui en résulteraient pour l'agriculture de la France. Mais, on ne saurait trop le redire, il faut répandre les élémens de l'instruction parmi les cultivateurs, pour espérer un succès réel et soutenu. Une mesure générale qui n'aurait pas cette précaution pour préliminaire et pour soutien, se ferait à grands frais, probablement à grand bruit, et ne produirait que découragement. Il faut que l'instruction mette les laboureurs sur la voie de leurs vrais intérêts, en les rendant assez habiles pour les calculer : cela importe incomparablement davantage, que de leur donner des exemples qu'ils ne suivraient pas.

On aura tout gagné lorsqu'on aura multiplié, parmi les cultivateurs de profession, les individus capables de généraliser leurs idées, d'apprécier les rapports, et de raisonner juste. Ce sont les préjugés d'habitude, l'engourdissement des facultés intellectuelles, qui rendent le laboureur si obstiné dans sa pratique. Il est incapable de considérer un objet sous plusieurs faces, ou de saisir un ensemble ; son cerveau est racorni, comme ses mains ; il ne reçoit plus d'impressions nouvelles ; toutes les avenues de son entendement sont obstruées. Mais si ses organes étaient assou-

plis dès l'enfance; s'il était préparé à réfléchir et à raisonner, il deviendrait accessible au vrai, et nous verrions l'opiniâtreté rustique se fondre au foyer des connaissances utiles.

De telles dispositions une fois répandues dans les campagnes, des institutions semblables à celles qui ont existé jusqu'ici, auraient de tout autres effets. Les sociétés d'agriculture, au lieu d'être ignorées des simples cultivateurs, ou ridicules à leurs yeux, trouveraient des secours, répandraient des encouragemens et des lumières. L'art et la science seraient enfin réunis; et ce ne serait plus une chose inouïe que de voir la même main tracer les principes et diriger un sillon.

Alors l'influence d'une bonne législation agricole pourrait être appréciée avec certitude. On ne verrait plus, dans toutes les parties de la France, ces vastes terrains que la nature avait destinés à être fertiles, et que le communage condamne à la stérilité. On ne verrait plus de chétifs troupeaux errer, sans se nourrir, sur des plaines immenses, ou, par un abus scandaleux, ne se rassasier qu'aux dépens de la reproduction des bois. On ne verrait plus cette désolante insouciance des cultivateurs sur la difficulté des communications : ils sentiraient que de bonnes routes augmentent la valeur de leurs propriétés, et ils sauraient sacrifier quel-

que chose pour gagner davantage. Le libre commerce des grains, en tout tems et en tous lieux, cette loi dont l'agriculture de France a besoin comme du soleil qui la fertilise, déciderait les baux à long terme, et encouragerait ces avances dont la rentrée n'est qu'à longs jours, mais qui enrichissent et la terre et le fermier et le propriétaire et l'Etat. Le choix des récoltes, dans l'ordre de leur succession, ne serait plus, comme aujourd'hui, une affaire de hasard, dépendante du prix relatif des denrées, et de la commodité accidentelle du laboureur : ce choix serait déterminé par les convenances naturelles du terrain, et réglé d'après des principes constans. Les tristes jachères disparaîtraient devant des assolemens bien calculés. On semerait moins de blé, pour en recueillir davantage. Le nombre des bestiaux doublerait avec les moyens de les nourrir; et sous ce régime conservateur, la fertilité de la terre s'accroîtrait au lieu de s'épuiser.

Alors la France, au lieu d'être exposée à des crises de disette qui ébranlent l'ordre public, font souffrir une nombreuse portion du peuple, et peuvent compromettre la sûreté de l'Etat; au lieu d'avoir recours à ces dépôts faussement nommés *greniers d'abondance* (1), aurait habituelle-

(1) En Espagne les entrepreneurs des magasins

ment un surplus à exporter, qui, dans les années moins favorables, fournirait à la consommation intérieure.

Alors la France, au lieu d'être honteusement tributaire de trente millions à l'étranger, pour les toisons précieuses nécessaires à ses fabriques, fonderait sur une base plus solide que n'a pu le faire aucun peuple d'Europe, cette industrie des laines, si riche, si admirable, si féconde dans ses résultats : industrie qui a empêché la puissance espagnole de s'anéantir, malgré la plaie de son clergé et la ruineuse richesse de ses mines : industrie qui est un des principaux soutiens de la prospérité de l'Angleterre : industrie enfin qui vient d'ajouter vingt-cinq millions au revenu de la Saxe ; que les suédois et les hollandais ont

royaux sont autorisés à prendre à vil prix, chez le paysan, tout ce qui excède sa consommation présumée, jusqu'à la récolte suivante. Il en résulte que le cultivateur ne sème qu'à raison de ce qu'il lui faut pour sa consommation ; et que s'il arrive un accident à la récolte, il est sans ressources. Qu'on fasse l'application de ce fait à certaines mesures proposées en divers tems pour rassurer les français contre la famine, et on verra qu'elles tendaient plus ou moins directement à décourager l'agriculture. *Les véritables greniers d'abondance sont les bons assolemens.*

réussi à naturaliser , et que , par une fatalité remarquable , les français , qui y étaient invités par toutes les faveurs de la nature , n'ont su jusqu'ici se rendre propre (1).

Alors les soins du gouvernement seraient d'une

(1) On a fait néanmoins plusieurs pas importants vers l'amélioration des laines. Il existe dans la république plusieurs grands troupeaux de race pure d'Espagne. Le bel exemple donné par le cit. *Daubenton* a encouragé plusieurs particuliers qui se distinguent maintenant dans cette importante entreprise. Le superbe troupeau de Rambouillet se conserve comme le type de la plus parfaite race des *Mérinos* , et les germes de cette race se répandent d'année en année. Enfin , le gouvernement a chargé l'homme de France le plus capable de bien remplir l'objet , le professeur *Gilbert* , de choisir lui-même , en Espagne , les plus beaux individus de cette race distinguée , pour les distribuer ensuite dans les départemens , avec les précautions nécessaires. L'ignorance des cultivateurs sera l'obstacle le plus difficile à vaincre , et retardera nécessairement beaucoup les résultats. Nous invitons nos lecteurs à lire l'*Instruction sur les moyens les plus propres à assurer la propagation des bêtes à laine de race d'Espagne* , etc. publiée par le conseil d'Agriculture , et rédigée par le professeur *Gilbert*. Ils y verront le fait que nous avons cité relativement à la Saxe.

application fructueuse. Les vues sages d'un ministre ne seraient plus paralysées par l'inertie de l'ignorance. On n'accuserait plus la nation française de n'être séduite que par l'espoir des résultats éclatans , et de dédaigner , comme peu dignes de son ambition , les modestes travaux qui assurent la prospérité , sans ajouter à la gloire. Tout ce que le gouvernement peut seul tenter , le transport des races choisies ; l'acquisition des instrumens les plus parfaits , et des bras étrangers qui doivent les mettre en œuvre ; la conquête des plantes exotiques que notre sol pourrait adopter , et qui font la richesse des pays qui les possèdent ; enfin , tout ce que l'imagination d'un agriculteur ardent , d'un citoyen zélé , ne lui présente que comme un songe , pourrait alors se réaliser.

En laissant ainsi errer ses pensées sur les moyens de cicatriser les plaies de la guerre , on craint de se livrer à une trop séduisante espérance. Combien ces réflexions seraient plus douces , si des symptômes avant-coureurs de la paix venaient promettre quelque consistance à leur objet ! Mais les écrivains animés de l'enthousiasme de l'utile , sont condamnés à rêver au bien de l'humanité , tandis que de toutes parts des combinaisons se forment pour la détruire ; et au moment où nous traçons ces lignes , le signal de nouveaux malheurs

est donné..... Ah ! puisse du moins le ciel,
qui le permet , inspirer un jour aux peuples
réunis , une rivalité non moins ardente et plus
honorable , dans la carrière des arts pacifiques !

BIB. BR.

LE citoyen *Cadet Devaux*, l'un des plus ardens amis du bien public , dans tout ce qui concerne la conservation des fruits de la terre , et la salubrité , vient d'écrire à la *Décade Philosophique* cette lettre , sur la manière de prévenir , dans le mois de Germinal , l'effet des petites gelées meurtrières. Nous la transcrivons toute entière.

» Cette année offre l'espoir d'une grande abondance en fruits de toute espèce ; et s'il n'est point déçu , ce sera un léger dédommagement des frais considérables que coûte aujourd'hui la culture même d'un simple jardin , d'après le renchérissement excessif de la main-d'œuvre dans nos campagnes.

» Nous avons eu un été chaud et prodigieusement sec. Cet état de l'atmosphère , en évaporant une partie de l'humidité de la sève , en l'élaborant , l'épaissie , l'a mûrie , et a conséquemment disposé les arbres à cette abondante fructification.

» Mais nous ne jouissons point encore ; car la longueur et l'âpreté des hivers ne nous mettent pas toujours à l'abri de ces gelées printannières qui détruisent l'espérance de nos vergers et de nos vignobles , et celles que nous venons récemment d'éprouver , en sont la preuve. *Une seule nuit , ou plutôt le seul instant de l'apparition du soleil* , lorsque les arbres sont couverts de givre , en moissonne la fleur ; alors plus de fruit.

On peut facilement prévenir cet accident ; *il s'agit*

d'arroser : ce moyen est connu , mais il ne l'est pas assez , et il importe de le reproduire. Si une légère pluie , succédant à la gelée de la nuit , vient à précéder les rayons du soleil , ou si ils sont , au moment de son lever , dérobés par un brouillard épais et humide , le givre dont les arbres étaient couverts , se trouve dissout , et la fleur est sauvée ; la nature nous indique donc ce double moyen , ou d'une *pluie artificielle* , ou d'un *brouillard artificiel*.

La fleur , toute délicate qu'elle est , résiste à la gelée ; mais elle ne résiste pas à l'impression du soleil , à cette action subite qu'il exerce sur d'aussi tendres organes ; il dessèche , il brûle ; effet dont on accuse la gelée , et qui n'est dû qu'au soleil.

Cependant le plus léger obstacle , un treillage en avant d'un espalier , un simple filet , en interposant leur ombre à la continuité de l'impression du soleil , dont la marche est d'ailleurs si rapide au moment où il paraît sur l'horison , suffisent souvent pour rendre son action nulle , et préserver la fleur de sa destruction ; c'est par cette raison qu'une vigne est moins ravagée par les gelées , sur un côteau , quand elle est écheladée , lorsqu'elle est bordée d'arbres à l'Est , ou si enfin il y en a de plantés dans son enceinte ; car une cause légère produit quelquefois de grands effets , on ne peut racheter facilement , au prix de quelques soins , les dons que la nature ne nous montre souvent que pour nous les ravir.

Mais l'arrosement est un moyen plus efficace ; j'ai vu dans une année où la gelée moisonna toutes les fleurs des arbres fruitiers , un espalier conservé de cette manière ; la soirée avait annoncé une gelée ri-

goureuse pour la nuit , et conséquemment un beau lever du soleil ; le propriétaire fit disposer le long de son espalier des baquets remplis d'eau ; le matin , *avant le lever du soleil* , toute la famille se mit à faire jouer deux petites pompes de jardin , terminées par une boule en arrosoirs , et les arbres furent humectés à leur sommet ; le soleil se leva brillant et chaud , mais ce fut impunément pour les fleurs ; une centaine qui avaient échappé à l'arrosage , périrent , et l'espalier prospéra pour avoir joui du bienfait d'une pluie artificielle. Il serait difficile sans doute de l'employer dans un grand verger , car les grandes propriétés forcent à la négligence des petits soins ; cependant quelle jouissance pour un propriétaire , de s'être ménagé , dans une disette générale , une grande abondance de fruits , et quel dédommagement pour quelques heures de surveillance et d'une peine légère !

Mais l'arrosage est impraticable dans les champs dépourvus d'eau ; en sorte que , pour préserver un verger , un vignoble , on ne peut recourir qu'à la fumée de paille ou de chaume humide qu'on brûle à cet effet ; ce qui produit un *brouillard artificiel* , lequel interposé entre le soleil et le terrain , préserve de l'action de ses rayons la culture qu'on cherche à protéger ».

CADET DEVAUX ,

*Membre de la Société d'Agriculture ,
du département de la Seine.*



LE MOIS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

(N^o. II.)

VARIÉTÉS.

FLOREAL.

LA nature, pendant ce beau mois, se revêt du plus grand éclat; elle a tout le charme de l'adolescence; c'est une vierge embellie de tous ses atours, et conduite au temple de l'Hymen, qui sourit à son amant, et se dispose à réaliser la promesse du bonheur et de la fécondité.

C'est aux poètes sur-tout qu'il appartient de peindre l'attrait indéfinissable de ce mois des fleurs: aussi n'en est-il aucun qui n'ait essayé de nous le rappeler. Dans l'impossibilité de rendre tout ce que les tableaux, de ce beau mois,

jadis connu sous le nom de *Mai*, peuvent avoir d'intéressant, bornons-nous à quelques citations.

Lisez l'harmonieux rival de Thompson, il vous dit :

Mais les momens sont chers ; les beautés du printems
Se succèdent en foule et brillent peu d'instans ;
Jouissons, le tems vole et Flore nous appelle.
Le soleil entouré d'une splendeur nouvelle,
Va dans sa route oblique embrasser les Gémeaux.
Conduit par la Pleïade, il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière.
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs,
Il nuance, varie, anime les couleurs.
La Rose est en bouton, l'Aubépine fleurie
Parseme le rempart qui défend la prairie.
J'ai vu la Marguerite étalant ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés ;
Ici le Prime-vère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux, l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante à l'ombre des berceaux ;
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne.
Églé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein ;
Ces trésors du printems semés sur la verdure,
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.

Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérêts,
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts,

Réjouissez les sens , et parez la jeunesse ;
En donnant les plaisirs promettez la richesse.

Lisez aussi l'épître de *Parny*, intitulée : *Les Fleurs*. Lisez le mois de *Mai*, dans le poème de *Roucher*.

Tandis que l'œil insouciant ou inobservateur jouit de ce beau spectacle de la floraison , sans réfléchir sur son utilité , le botaniste éprouve un second plaisir, celui de savoir que l'épanouissement de chacune des fleurs est le récipient fécond où s'élabore la fécondité des végétaux.

Mais comme la poésie et le sentiment savent tout embellir , on ne sera pas fâché de trouver ici un très-joli fragment , en vers , qui traite avec grace cette intéressante matière de la fécondation des fleurs. Ce fragment est tiré d'un poème intitulé : *La maison des Champs* , par *Vincent Campenon*.

.... Sur l'amour des Zéphirs pour les roses
L'antiquité trop long-tems sut mentir ;
Laissons la fable et ses métamorphoses ;
Rompons l'hymen de Flore et du Zéphir.
Au tendre amour , au besoin de jouir ,
Rendons ces pleurs que l'on prête à l'Aurore ,
Et dépouille de fabuleux atours ,
Qu'un vers fidèle à vos yeux fasse éclore
L'hymen des fleurs et leurs chastes amours.

Quand vous verrez la fleur qui se nuance
Développer un calice plus pur,
Et de ses plis d'or, de pourpre ou d'azur,
A flots brillans déployer l'élégance;
Sur ses progrès portez un œil plus sûr :
Dans cette fleur une amante respire.
Ce bouton frais, qui va s'épanouir,
Est un amant qui pour elle soupire.
Dans peu de jours ce bouton va s'ouvrir ;
Il s'ouvre enfin : de sa tige mobile
L'amant alors s'incline vers la fleur,
Et dans les airs qu'épure sa fraîcheur,
Produit enfin sa jeunesse nubile ;
Puis se relève, et par un autre effort,
S'abaisse encor, s'entrelace à la plante,
Et dans son sein, qui s'ouvre avec transport,
Laisse jaillir sa poussière brûlante.
La jeune épouse étonnée et tremblante,
Sur son bonheur se recueille et s'endort ;
Et déployant son plus riche pétale,
Pour en couvrir le dépôt de l'Amour ;
Mère en espoir, sur son sein, tout le jour,
Laisse flotter la robe nuptiale.

De leur hymen si vous brisiez les nœuds ;
Si votre main froidement criminelle,
Sur d'autres bords, loin du plant amoureux,
Allait porter la plante maternelle ;
Vous la verriez, victime de vos jeux,
S'y dessécher dans un mortel veuvage ;
Près d'elle en vain les plantes d'alentour
Inclineraient leur séduisant feuillage ;
Toujours fidèle à son premier amour,

La triste fleur, dans son deuil solitaire ,
Rejetterait leur caresse adultère.
Mais si les vents , propices à ces feux ,
Jusqu'à son sein , par une heureuse haleine ,
De son époux exilé de ces lieux
Faisaient voler la poussière lointaine ;
Son sein flétri par la stérilité ,
S'ouvrant encor à la maternité ,
Dans l'air brûlant qui la frappe au passage ,
Respirerait l'amour, la volupté,
Et saisirait dans ce vague nuage
Le germe errant de la fécondité.

Puisque nous en sommes toujours sur le chapitre des fleurs , faisons connaître encore un très-beau fragment inédit du poète *Fontanes* , inséré dans quelques journaux , et qu'on ne saurait nous savoir mauvais gré de reproduire.

Multipliez les fleurs , ornement du parterre ;
O ! si la fable encor venait charmer la terre ,
Ces fleurs reproduiraient , en s'animant pour nous ,
Et la jeune beauté qui mourut sans époux ,
Et le guerrier qui tombe à la fleur de son âge ,
Et l'imprudent jeune homme épris de son image.
Renaiss dans l'hyacinthe , enfant aimé d'un dieu !
Narcisse , à ta beauté dis un dernier adieu ;
Penche-toi sur les eaux pour l'admirer encore !
D'un éclat varié , que l'œillet se décore :
Et toi qui te cachas , plus humble que tes sœurs ,
Violette , à mes pieds , verse au moins tes odeurs !
Que sous l'herbe en tous lieux ta pourpre se noircisse ,

Et que la giroflée en montant s'épaississe !
Mariez le jasmin , le lilas , l'églantier ,
Et sur-tout que la rose embaumant ce sentier ,
Brille comme le teint de la vierge ingénue
Que fait rougir l'amour d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir ;
A la jeune bergère on aime à les offrir ;
Elle rend un sourire ; hélas ! belle rosière ,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière ,
Mes présens ne sont point une ferme , un troupeau ,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

O fleurs ! en tous les tems égayez ma retraite ,
Et plus heureux que moi , puisse un autre poète ,
Peindre , sous des crayons frais comme vos couleurs ,
Vos traits , vos doux instincts , vos sexes et vos mœurs !
L'Amour , dont vos parfums enflamment le délire ,
Souvent par vos bouquets étendit son empire ;
O fleurs ! qui tant de fois avez servi l'Amour ,
Votre sein virginal le ressent à son tour.
Oui , vous n'ignorez pas les humaines délices.
Vainement la pudeur au fond de vos calices ,
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin ,
Les Zéphirs précurseurs du soir et du matin ,
Les Zéphirs les ont vus , et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.

Cependant si mon œil veut un jour de plus près ,
De vos lits amoureux surprendre les secrets ,
J'irai dans ce jardin où , calme et solitaire ,
La science à toute heure ouvre son sanctuaire.
Que de fois en entrant dans ce séjour sacré ,
J'ai cru revoir ce dieu par l'Égypte adoré ,
Ce Pan qui du grand Tout fut le visible emblème !

Sur les bords de la Seine il a porté lui-même,
Loin des rives du Nil, son culte et ses autels,
Et ses prêtres sayans, bienfaiteurs des mortels.
Là, je vois rassemblés sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Quels riches entretiens ! tour-à-tour entraîné,
De l'éloquent Buffon à ce docte Linné,
J'entendrai les savans qu'a formés leur génie.
Ils partagent entre eux la nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix;
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.

Sans ombre, ô Vérité ! tu veux qu'on te contemple;
Le Sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple.
Ici tous les secrets s'ouvrent à tous les yeux :
Le divin Esculape, égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté m'expliquant les mystères,
Demande à l'humble fleur quelques suc's salutaires;
La fille du printems ne les refuse pas,
Car souvent ses bienfaits égalent ses appas.

Ainsi donc que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point les yeux d'un éclat inutile.
A l'entour un essaim bourdonne sourdement ;
C'est-là que, pénétré d'un double enchantement,
Vous lisez au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée ;
C'est-là qu'on rit par fois Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain. *etc. etc. etc.*

Jadis le premier jour du mois de mai était
une époque de fête dans les villages : on s'assem-
blait, on portait en cérémonie un peuplier bien
élevé, décoré de rubans et de fleurs, qu'on

plantait à la porte des ci-devant seigneurs, on exécutait ensuite au son des instrumens, des danses joyeuses autour de cet arbre; et l'orgueil féodal détournant à son profit l'origine de cet usage joyeux de l'habitant des campagnes, s'appliquait l'hommage qu'on n'avait voulu rendre d'abord qu'à la renaissance du printems, et à l'auteur de la nature. Mais pourquoi ne pas rendre à cette fête, au premier Floréal, son éclat touchant, et sa première destination? Pourquoi les habitans de toutes les communes rurales ne se rassemblent-ils pas autour de ce même peuplier, aujourd'hui consacré à un emploi plus noble et moins servile? Pourquoi ne pas se réjouir du renouvellement de la fécondité et du retour des fleurs, gage des bienfaits renaissans de la nature? Croit-on que les épanchemens religieux d'une joie reconnaissante ne soient pas toujours des besoins pour les âmes sensibles? Je persiste à penser que les douces émotions qui se communiquent et se propagent dans ces rassemblemens joyeux, contribueraient à rendre les hommes meilleurs et plus heureux; sur-tout en les dirigeant vers des objets sensibles et raisonnables, ce serait, à mon sens, un spectacle touchant et sublime que l'élan de tout un peuple qui, d'un consentement unanime, au même jour et

à la même heure, s'élancerait vers le Créateur suprême, pour le remercier de cet ordre constant qui nous rappelle, chaque année, le soin qu'il prend de notre existence, en conservant à la nature le droit d'être féconde, que nous ne pourrions lui donner nous-mêmes !

La reconnaissance a fondé cette fête chez presque tous les peuples policés ; la superstition a bien pu la dénaturer ; mais elle en a bien senti le besoin et l'empire, et je ne doute pas qu'elle ne fît un bien extrême à l'humanité. Il suffirait de se rappeler la sensation exaltée que produisit, en 1793, dans cette année odieuse de souffrance et de destruction, la fête à l'Eternel, quoiqu'elle fût alors présidée par des monstres sanguinaires ; tous les cœurs s'épanouirent, un rayon d'espoir vint consoler la France terrifiée, on éprouva du soulagement, jusques dans ces lieux mêmes où s'entassaient les victimes de la tyrannie. Le prestige ne dura point, mais il se fit sentir ; et c'est un argument bien puissant en faveur de l'institution que je propose.

C'est au 10 de ce mois que les lois organiques de la constitution française ont placé la *fête des époux*. Je n'ai jamais bien entendu ce que voulait dire cette institution. Que la célébration du mariage soit une fête particulière pour ceux qui

le contractent , rien de plus naturel ; mais pourquoi faire de l'hymen une idole abstraite ? Quel rôle joueront auprès de ses autels , les célibataires , les époux malheureux et les divorcés ? Une fête nationale ne doit avoir pour objet que ce qui intéresse l'universalité des citoyens de tout rang et de tout âge.

Le 20 Floréal sera encore cette année et la suivante , une époque politique assez remarquable par le tirage au sort d'un des membres du directoire. Il est tombé cette année sur le citoyen *Rewbell*.

A dater de l'an IX , il n'y aura plus de tirage , et les dix derniers jours , seront seulement consacrés à l'élection d'un membre du directoire , par le conseil des anciens , sur une liste décuple proposée par le conseil des cinq-cents.

Le membre élu cette année est le citoyen *Syeis*.

SUR L'ÉCLIPSE faussement annoncée.

UNE foule de crieurs s'étaient donné le mot pour nous étourdir les oreilles, pendant les derniers jours de floréal, d'une prétendue éclipse de soleil, très-considérable, qui devait avoir lieu le 30 du mois; et suivant l'usage, on s'était permis d'abuser du nom d'un savant estimable, *Lalande*, pour débiter mieux cette ridicule annonce. Par malheur, la seule inspection du ciel ou du moindre almanach, faisait tomber tout l'édifice de la tromperie, puisque le 30 était précisément jour de pleine lune, et que le moindre écolier sait très-bien qu'il n'y a d'éclipse de soleil positive, que quand la lune est nouvelle.

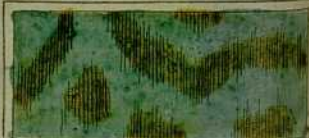
C'est une licence bien étrange que celle de prêter à quelqu'un ses inepties, et de les faire proclamer sous des noms respectables. Celle-ci était trop absurde pour compromettre le citoyen *Lalande*. Mais l'auteur du pamphlet ne l'a sûrement fait que pour jeter sur ce savant un soupçon d'erreur. On sait que, depuis quelques années, on a pris à tâche de lui en prêter quel-

ques-unes, et que lors de la fameuse comète qu'on lui faisait prédire devoir noyer la terre, la Police le fit avertir de ne pas passer par le quartier des halles.

Si l'on ne peut s'étonner que d'avides spéculateurs, des imprimeurs plus avides encore, se fassent un jeu de la crédulité du peuple, pour gagner quelque argent, du moins est-il honteux que des journalistes répètent gravement ces sottises, et s'en rendent complices, au risque de se faire accuser d'ignorance, ou tout au moins d'irréflexion.

Peut-être le 30 floréal, une foule de *badauts* auront accusé l'astronome de se tromper, et le but du libelliste aura été rempli.





Echantillons de taffetas chine's.

M O D E S.

LA mode de Floréal n'a présenté que de légères nuances de variété, les chapeaux n'ont point changé de forme, mais le ruban s'est élargi; des grappes de lilas, des guirlandes de fleurs cramoisies paraissent y remplacer les plumes.

Les perruques deviennent plus rares; celles qui subsistent sont plus légères; les crochets sur le front descendent jusques sous les yeux, et se rejoignent à ceux des faces qui viennent élégamment se recourber sur le milieu des joues; en sorte que le haut de la figure des femmes ne paraît plus que sous une espèce de tissu léger formé par les cheveux même.

Une tresse unique ou simplement une boucle déroulée négligemment, descend d'un côté sur le cou,

Et tombant à dessein,

Forme un contraste heureux sur les lys d'un beau sein.

LA CHABEAUSSIÈRE, *Trad. de l'Illiade.*

La tunique est une robe longue, mais ouverte sur le côté, quelquefois sur les deux; des échelles de rubans-comète lassent les ouvertures.

On commence à voir aussi des tuniques courtes.

Le corsage et le jupon de ces robes ouvertes est une robe de soie rose ou bleue , les manches de taffetas pareil à la robe de dessous ; on porte néanmoins encore des manches amadis de tricot blanc ou de taffetas.

Le costume des hommes n'a point changé , les fastes de la mode ne présentent encore rien de curieux. La durée de l'hiver n'a pas permis jusqu'ici d'aller en pèlerinage dans le temple de la déesse , c'est-à-dire , à Bagatelle : aussi nos belles commencent-elles à s'ennuyer de voir ainsi leur génie en quelque sorte paralysé.

M É L A N G E S.

Au Rédacteur du Mois.

COMME je sais que vous desirez, citoyen, ajouter à votre journal quelques réflexions sur des sujets de morale, j'ai cru que vous pourriez peut-être y insérer la lettre que je vous envoie, et qui est tombée dans mes mains d'une manière assez bizarre. J'étais, il y a quelques jours, aux Tuileries, me promenant avec mon groschien barbet, que j'aime beaucoup; je m'amusais à lui faire rapporter une petite pierre, lorsque je le vois revenir tout joyeux avec un portefeuille rouge entre les dents. Je ne sais où il l'a trouvé; mais après m'être promené quelque temps, le portefeuille à la main, pour voir si on le réclamerait, je me suis déterminé à l'ouvrir; je n'y ai trouvé qu'une correspondance d'une tante à son neveu, sans autre suscription que celle-ci : *A Felix*. Cette tante est une prêcheuse, mais sans humeur : je vous adresse la première des lettres insérées dans le portefeuille. Beaucoup de jeunes gens pourront s'y reconnaître, ainsi que le citoyen *Felix*, et je les engage à profiter des conseils de sa bonne tante. *Salut.*

MON CHER NEVEU,

Vous aimez la vérité, vous vous piquez de la dire avec franchise : ne soyez donc pas fâché de l'entendre à votre tour ; je suis entraînée à vous écrire , et par ma tendre amitié , et par un sentiment pour vous , mêlé de quelque indignation. Je ne puis voir , de sang-froid , la conduite que vous tenez avec les femmes : je sais qu'il est d'usage pour votre sexe , de regarder cette intéressante moitié du genre humain , comme un objet d'amusement et de trafic que l'on change et quitte à volonté. Mais vous avez trop d'esprit et de qualités pour ne pas sentir combien cette manière de voir et d'agir est contraire à tous principes de morale et d'humanité. Loin de moi toute espèce de pédanterie ; je ne hais point l'amour , j'excuse ses faiblesses , et ne veux ici considérer les femmes que du côté de leur sensibilité qui est extrême. Je voudrais vous prouver que c'est une cruauté impardonnable de se jouer comme vous le faites de cette sensibilité , que vous ne cherchez à exalter en elles , que pour leur en faire un supplice pareil à celui de Prométhée. En effet , vous vous attachez à leur tendre cœur comme un vautour renaissant qui
lé

le déchiré sans cesse : je ne veux pour vous en convaincre que vous rappeler les principaux traits de votre conduite depuis un an. Puissé-je exciter en vous un léger repentir, et mouiller vos yeux d'une larme tardive !

Vers le commencement du printems dernier vous parûtes vous attacher à une femme d'environ 30 ans, jolie et coquette, mais au fond très-bonne, très-douce, et mère de famille ; vous l'aviez vue long-tems dans la société avec la plus grande indifférence ; mais vous fûtes excité à cette conquête par un jeune fat qu'elle avait dédaigné, et qui partant pour l'Egypte, trouva plaisant de vous charger du soin de sa vengeance.

De cet instant, vous voilà près d'elle contre-faisant le passionné : qui n'en aurait été la dupe ? Soins délicats, complaisances serviles, tout fut employé pour lui plaire. Vous aviez un rival timide, honnête, et sur-tout amoureux de bonne-foi ; il croyait voir l'aurore du bonheur ; on l'estimait, on l'écoutait même ; vous l'accablâtes de sarcasmes et de ridicules, vous exigeâtes qu'il fût mal traité, il le fut ; ses soins, sa vive tendresse ne purent lutter long-tems contre votre fausse passion et contre le brillant étalage de votre voiture à trois lanternes ; il fut durement

éconduit, il en pensa mourir de douleur. Quel triomphe pour vous ! Vous voilà donc heureux, ou croyant l'être. La pauvre femme, proménée, affichée, s'applaudissait de sa honte, lorsque tout-à-coup votre orgueil satisfait, se lasse de se contraindre, et vous brisez promptement et avec éclat, cette idole d'un moment, qui, pour ne pas paraître en souffrir l'humiliation, se jette à l'instant dans tous les travers d'un égarement coupable. Voilà donc une femme entièrement perdue par votre faute. Mais votre vanité ne pouvant être que médiocrement flattée d'un succès si facile, vous en projetez un plus marquant, vous jetez les yeux sur la jeune Emilie, femme charmante. La candeur réside dans son cœur et sur son front, ingénue, siège de la candeur et des graces. Emilie est adorée d'un jeune et honnête mari ; elle est entourée d'une famille respectable ; c'est une belle rose défendue, protégée par mille épines pressées autour d'elle. N'importe, aucun obstacle ne vous arrête, vous passez six mois à ramper dans cette famille pour obtenir une bienveillance que vous trahissez de la manière la plus cruelle. La jeune infortunée tombe dans le piège : les larmes des époux, les représentations des parens, rien ne peut éteindre le cruel incendie que vous avez allumé. Enfin, la vertueuse

Emilie, poussée par un démon infernal, ou pour mieux dire, par vous-même, intente un coupable divorce.

Le mari désespéré, part pour l'Italie ; il y est massacré dans une révolution : sa malheureuse femme le pleure jusques dans vos bras ; votre vanité s'en offense, bientôt. Emilie, sa douleur et ses remords vous deviennent insupportables ; vous cherchez à vous distraire d'un si triste tableau ; vous reprenez votre essor dans la société, vous ne quittez plus les bals. Dans une de ces tumultueuses assemblées, vous trouvez une petite fille de quinze ans, bien étourdie, bien folle, et dont le cœur est dans cette effervescence qui le livre sans défense au premier séducteur. Cette enfant n'a pour appui qu'une mère crédule qui, trompée par vos assiduités, croit voir en vous l'époux destiné à sa fille : elle encourage, elle sanctionne en quelque sorte une liaison qui doit faire sa honte ; elle vous confie sa fille et votre victime. Cette jeune personne malheureuse, parée de fleurs, enivrée d'amour et d'espérance, ne respecte plus les lois de la bienséance ; elle suit vos pas aux assemblées, aux spectacles ; elle fait parade de son déshonneur, elle est à vous, elle veut que tout le monde le devine. Eh ! qui pourrait l'ignorer, vous l'affichez si bien ! Mais

tout cela n'est encore rien auprès de ce qui me reste à dire, et dont je ne puis malheureusement douter. Un jour que vous vous égariez avec votre nouvelle conquête dans les bosquets les plus retirés de Tivoli, cherchant un asyle contre les importuns et un trône pour le plaisir, vous rencontrez votre belle Emilie, cette intéressante veuve, seule, assise, le dos appuyé contre un arbre qui la dérobe à votre vue; elle est là, tenant votre portrait d'une main, et de l'autre essuyant ses pleurs. Le bruit de vos pas la tire d'une rêverie douloureuse; elle retient ses larmes, lève les yeux, et voit sa rivale folâtre, effleurant vos lèvres avec un brin d'herbe qu'elle vient de cueillir, et vous aux genoux de cette enfant séduite, pressant d'un baiser brûlant cette main badine. A ce spectacle, Emilie jette un cri de mort, fuit à travers les broussailles, laisse échapper votre portrait, et disparaît à vos yeux. Depuis ce tems, elle est à la mort, une fièvre maligne la dévore; elle touche à ses derniers momens. Mais elle a un frère qui a juré de venger cette infortunée: tremblez, il ne vous manque plus que de lui arracher la vie: homme cruel, je sais que vous êtes aussi brave que perfide amant. Faites-vous un jeu de tout cela? Mais croyez que tôt ou tard vous serez puni de tous les maux que

vous avez causés. Que dis-je ! vous l'êtes déjà par le mépris et la haine que vous inspirez à tous les cœurs sensibles. Adieu , réfléchissez , et jugez-vous.

C L A R A.

Au Rédacteur du MOIS.

Lille, le 15 Floréal, an 7.

JE vous adresse, CITOYEN, l'exposé d'un accident des plus étonnans. Indépendamment de l'intérêt qu'il peut offrir comme anecdote, il m'a paru présenter un fait physiologique assez curieux pour mériter une place dans votre journal.

L E P I N E.

Détail de l'accident arrivé à Elisabeth Woodcock, de la paroisse d'Impington près Cambridge, qui a séjourné sous la neige pendant huit jours et huit nuits, et en est sortie vivante, et ayant encore l'usage de ses sens.

ELISABETH WOODCOCK, âgée de 43 ans, femme d'un mari honnête et industrieux, qui l'entretient avec quatre petits enfans, sur les produits d'une ferme de 17 liv. sterl. de rente, à Impington, distant de 3 milles de Cambridge, se rendit à cheval au marché de cette ville le samedi 2 février dernier, pour y vendre quelques volailles, et acheter quelques petits meubles pour sa

famille. A son retour, dans la soirée du même jour, entre six et sept heures du soir, au milieu d'un tourbillon de vent mêlé de neige, elle n'était plus qu'à un demi-mille de sa demeure, lorsque son cheval fut effrayé à la vue d'une lumière qu'elle présuma venir d'une auberge située à l'entrée du village. Elle ne put jamais réussir à faire avancer l'animal, qui fit au contraire un écart vers un côté du chemin où il y avait un fossé profond rempli de neige. Pour éviter d'y tomber, elle sauta à bas de son cheval, qu'elle eut ensuite assez de peine à atteindre. Elle y parvint cependant, et chercha à le conduire au logis par le chemin le plus court; la bête résistait, et finit par s'échapper, sans que la pauvre femme, dans une neige profonde, et encombrée d'un panier rempli de diverses choses, pût jamais l'atteindre. Voyant qu'elle avait perdu sa route, et épuisée de ses efforts pour rattraper l'animal, elle posa son panier, et s'assit auprès de quelques buissons déjà chargés de neige, et connus sous le nom de *Burton-hedges*. Cependant la tempête mêlée de neige, continuait avec violence, et la voyageuse crut devoir attendre avec patience que cet orage fût passé. Quoique la neige tombât sur elle en grande abondance, elle imaginait que lorsque le tems serait redevenu calme,

elle pourrait la secouer aisément. Mais le vent ne s'apaisa point, et la fatigue qu'elle avait éprouvée, jointe à l'engourdissement, effet naturel du contact de la neige dont elle était couverte, l'empêchèrent de se lever; et, chose étonnante! avant que l'orage eût cessé, elle se trouva renfermée dans une couche de neige si profonde, qu'elle en avait plus de trois pieds au-dessus de sa tête. Lorsque le cheval lui eut échappé, il trouva le chemin de son écurie; et le mari qui attendait le retour de sa femme avec beaucoup d'anxiété, voyant le cheval arriver seul, se mit en route avec quelques voisins, munis de lanternes, pour la chercher sur le chemin de Cambridge. On ne cessait point de l'appeller par son nom, dans l'espérance qu'elle se dirigerait sur ces voix si elle était égarée. On s'informa partout, on fit les plus soigneuses recherches, le tout en vain. Tous les habitans du village répétèrent ces perquisitions, à diverses reprises et pendant plusieurs jours consécutifs; mais on n'en eut aucune nouvelle, jusqu'au dimanche 10 février. Ce jour-là, vers midi, M. Muncey, le jeune, fermier d'Impington, allant à pied à Cambridge, et cherchant à prendre le chemin le plus court, passa à trente pas de Burton-hedges, distans d'un quart de mille de la grande

route de Cambridge , et remarqua quelque chose qui ressemblait à un mouchoir de couleur , étendu sur un grand banc de neige ; mais supposant que c'étaient quelques haillons abandonnés par des bohémiennes qui fréquentent ce voisinage , il n'y fit pas d'abord grande attention. Cependant lorsqu'il aperçut tout auprès , un creux dans la neige , qu'il soupçonna indiquer le gîte d'un lièvre , il s'approcha doucement de l'endroit , et en l'examinant , il vit que c'était une ouverture en forme d'entonnoir incliné , et de cinq à six pieds de profondeur. Pendant qu'il la considérait , il entendit un bruit comme d'une personne qui respire avec peine , ou comme une espèce de râlement , qui l'étonna beaucoup et le fit reculer au premier moment. Il se rappella ensuite tout-à-coup la malheureuse femme qu'on avait si longtemps cherchée , et se persuada bientôt que c'était elle ; et que , chose incroyable ! elle vivait encore. Tandis qu'il considérait comment il pourrait s'y prendre pour arriver jusqu'à elle , il vit passer à peu de distance le fils de M. Merrington , (riche fermier d'Impington) et le berger de sa ferme. Il les appella , et leur fit part de ce qu'il avait vu et entendu. Ils s'approchèrent de l'endroit , et le berger écarta assez de neige pour appercevoir distinctement quelque chose

au fond du creux. Il se mit à crier : » Etes-vous » là , mistriss Woodcock » ? Une voix faible lui répondit à l'instant : » Cher John Sittle , je re- » connais votre voix : pour l'amour de Dieu , » tirez - moi d'ici » . Ils se mirent tous trois à écarter la neige , et le berger atteignit une des mains de mistriss Woodcock ; elle serra la sienne , et le conjura de ne pas l'abandonner. Il resta auprès d'elle , tandis que les deux autres coururent au village chercher du secours. Ils revinrent bientôt , en amenant le mari de cette pauvre femme et plusieurs de ses voisins. M. Merrington l'aîné fit venir son équipage avec des couvertures de laine , et quelques restaurants pour la ranimer. Dès qu'on eut assez enlevé de neige pour que M. Merrington pût s'approcher , elle le supplia de lui donner quelque chose à manger ; il lui donna un morceau de biscuit et trois cuillérées à café d'eau-de-vie ; ce qui lui fit un grand bien. Elle demanda avec instance d'y revenir à plusieurs reprises , jusqu'à ce qu'elle en eût bu environ un verre. On débarrassa la neige peu-à-peu pour faire arriver l'air par degré ; malgré cette précaution , la malheureuse s'évanouit dans les bras de M. Merrington , lorsqu'il fut question de la transporter dans la voiture , où on l'enveloppa soigneusement dans des couvertures. Heu-

reusement M. Okes, chirurgien de Cambridge, arriva sur ces entrefaites, et indiqua comment on devait la traiter. Ses pieds et ses mains étaient gelés; ils sont actuellement en pleine mortification; et il est impossible de prévoir comment l'affaire se terminera. La malade a assez de courage, et, comme elle le dit elle-même : » Son » cœur est encore entier ». Elle est d'ailleurs un modèle de patience et de résignation.

Le détail qu'elle donne de sa situation, et de ses sensations, durant cette épreuve, est clair et très-raisonnable; et elle répond fort juste aux questions qu'on lui adresse. Elle raconte que lorsqu'elle se fut un peu remise de la fatigue que lui avait causée la recherche de son cheval, et de l'engourdissement produit par le contact de la neige, elle n'éprouva pas le sentiment du froid, mais elle se trouvait plutôt à son aise (*comfortable*), à l'exception des pieds et des mains qui étaient tellement engourdis, que tous ses efforts pour se débarrasser de la neige, furent inutiles.

M. Merrington, le même qui vint à son secours, est persuadé que l'homme le plus vigoureux qui se serait trouvé dans sa position n'aurait pas pu mieux qu'elle se tirer d'affaires. Elle se mit à prier Dieu, et se persuada fermement qu'il

amènerait sa délivrance. Elle était couchée dans la neige contre un talus situé à sa gauche, et la tête penchée sur son épaule gauche. Après beaucoup d'efforts, elle parvint à approcher sa main droite de son visage et à en écarter la neige, en formant une petite cavité autour de sa face. Elle dégagea de même sa main gauche. Depuis le moment où elle fut enfoncée dans la neige, elle ne ressentit ni la faim, ni aucun des autres besoins naturels, excepté la soif; et elle la soulageait environ toutes les demi-heures, en avalant les morceaux de neige les plus durs qui se trouvaient à sa portée. Elle distinguait fort bien le jour de la nuit, et même les différentes époques de la journée. Le coude de son bras droit était appuyé contre une branche, et il est meurtri des efforts qu'elle fit pour le mettre en liberté. Elle avança sa main dans le buisson, et rompit plusieurs branches; elle attachà à l'une d'elles, un mouchoir de couleur, qu'elle tira de sa poche à grande peine, et le souleva aussi haut qu'elle le put au travers de la neige, dans l'espérance qu'il serait apperçu par quelqu'un. Ce fut le lendemain de son accident qu'elle imagina cette précaution; mais soit qu'elle n'atteignît pas jusqu'à la surface, ou que la neige qui survint eût recouvert ce mouchoir, il ne fut apperçu que le samedi 10,

par M. Muncey, ainsi qu'on l'a dit, lorsque la neige eut considérablement diminué. Le même jour, dimanche trois, après beaucoup d'efforts pénibles, elle parvint à tirer de sa poche un almanach qu'elle avait acheté la veille au marché, et elle observa que la nouvelle lune tombait le surlendemain. Elle en tira un motif de courage, dans l'espérance que le tems changerait. Elle était dans l'usage de prendre du tabac; elle sortit avec beaucoup de peine sa boîte; mais après deux prises, elle n'y trouva aucun plaisir, et elle y renonça pendant tout le resté de son séjour sous la neige. Sa main gauche s'enfla, parce qu'elle s'appuyait constamment sur le bras du même côté. Elle ôta deux anneaux d'or de ses doigts (elle avait été mariée deux fois), et elle les mit, avec quelqu'argent, dans une boîte qu'elle tira de sa poche, afin que si elle venait à périr, cette petite trouvaille fût de quelque'avantage pour sa famille. Elle pensait souvent à son mari et à ses enfans; et quand elle se sentait trop fortement affectée de ces souvenirs, elle priait Dieu avec ardeur, et retrouvait alors tout son courage. Elle entendait distinctement les horloges sonner les heures; les cloches, lorsqu'elles étaient en branle; le bêlement des moutons et des agneaux; le croassement des corbeaux; le bruit des carrosses

et des chevaux sur la grande route, et les cris des bohémiennes appelant leurs ânes. Une de ces dernières passa si près d'elle, qu'elle espéra s'en faire entendre, mais ce fut en vain. Elle savait très-précisément combien de tems elle avait été ainsi renfermée, et elle dit au berger qui était resté auprès d'elle, tandis qu'on était allé chercher des secours : » J'ai été ici long-tems ; » « oui, dit-il, depuis samedi : » « c'est-à-dire, ajouta-t-elle, depuis il y a eu hier huit jours, car j'ai entendu deux fois la cloche du sermon du dimanche ». Elle se persuadait toujours qu'elle serait trouvée vivante, et elle demandait à Dieu de la conserver assez pour reconnaître au moins son mari et ses enfans avant de mourir. Il est vrai que dans les dernières vingt-quatre heures, elle perdit beaucoup de ses forces, et avec elles, l'espérance de survivre à son malheur.

Le mardi 12, on traça, sous la dictée de cette pauvre femme, les détails qu'on vient de lire, et on fit son portrait. On joignit à cet exposé le témoignage de son mari, de M. Merrington, de son fils, de leur berger, de M. Muncey, et de plusieurs autres personnes, qui furent tous témoins de sa délivrance. La vérité du fait, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître, a été positivement établie par le ministre de la paroisse, le

rév. M. Holmes; par M. Okes, chirurgien de Cambridge, qui soigne actuellement la malade, et par un nombre de gentilshommes du voisinage qui sont venus la visiter, et ont donné d'abondans secours à cette famille malheureuse.

Cambridge, 18 Fév. 1799.

OBSERVATIONS sur les chevaux arabes du Désert.

Extrait du n.^o 2 de la *Décade Egyptienne*, imprimée au Caire, chez *Marc-Aurèle*, en date du 10 vendémiaire an 7.

LES chevaux de race arabe ont été, de tout tems, distingués par leurs belles formes et leurs qualités; ils sont généralement estimés en Asie; mais il y a, dans le désert, des tribus en possession des plus belles races: tels sont les arabes qui se trouvent sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, entre Bagdad et Bassora. Les cheiks ont grand soin de conserver ces races dans la plus grande intégrité et sans aucune altération.

Les chevaux se divisent en deux classes, les nobles et les communs; ceux-ci se croisent de toute manière, et forment l'espèce la plus nombreuse: nous ne parlerons ici que de la première. Il se présente d'abord une observation sur un usage singulier qui paraît assez conforme à l'expérience; c'est que la généalogie des chevaux arabes ne se transmet que par les femelles. Les arabes disent: telle jument est fille d'une telle. La noblesse n'est qu'individuelle; ils ont
grand

grand soin que les races ne s'abâtardissent pas.

Lorsque les jumens sont en chaleur, ils les font couvrir par des étalons dont la famille est connue; et lorsqu'ils les envoient au verd, ils ont soin de les boucler. Dès que les jumens mettent bas, les chefs attestent la filiation du produit mâle ou femelle par une patente en bonne forme, et signée de plusieurs témoins. Celle d'un poulain, comme nous venons de le dire, ne passe point à ses descendans; celle d'une pouliche fait mention de tous les ascendans maternels. Ce certificat accompagne la vente des chevaux.

Il y a quatre races distinguées de chevaux arabes près de Bagdad, et dont j'ai oublié les noms; leurs formes ont quelques différences qui n'échappent point aux maquignons; ils n'ont pas besoin de voir de patente pour savoir si une jument est noble, et de quelle écurie elle sort.

Les arabes sèvent leurs poulains après cinquante ou soixante jours de lait; lorsqu'ils naissent dans les villes, et que l'on ne veut pas se charger de leur éducation, on les envoie chez les arabes du désert. Le prix ordinaire, suivant leur expression, est de donner *un pied du poulain*, et quelquefois deux; c'est-à-dire, qu'à deux ans, on paie à celui qui en a eu soin, le quart

ou la moitié de l'estimation faite par experts.

Les arabes font un grand commerce de chevaux; ils les vendent à deux ou trois ans, et gardent les jumens qui leur tournent à profit. On prétend aussi qu'ils les préfèrent, par la raison qu'elles ne hennissent pas; ce qui les décélérerait dans leurs courses nocturnes. Les princes arabes ne montent que des jumens; les turcs, au contraire, ne se servent ordinairement que de chevaux entiers. Le commerce que font les arabes de leurs chevaux, ne se borne pas au-dehors; ils en font un autre entre eux qui est assez singulier: ils vendent le ventre de leur jument, sans en aliéner la possession; tous les fruits appartiennent à l'acquéreur du ventre, hors la première pouliche, qui appartient au vendeur. L'acquéreur a aussi son droit de suite sur cette première pouliche, et le vendeur sur le premier fruit femelle de celle-ci, etc. en sorte que ces droits se conservent pendant des siècles.

Les arabes commencent à placer la selle sur le poulain à l'âge de quinze à seize mois; il ne la quitte plus, pas même la nuit.

La forme des étriers est un carré long de la longueur du pied, et un peu convexe; ils ne passent pas le ventre du cheval; ce qui les empêche de pouvoir se coucher sur le flanc. On

le soumet ensuite à une autre gêne, en lui passant un bridon attaché d'assez près au pommeau de la selle, pour l'accoutumer à conserver la tête dans une position presque perpendiculaire : on le laisse ainsi tout le jour. C'est peut-être aussi pour cette raison que sa mangeoire est élevée et profonde. Le cheval arabe ne connaît point le foin, ni la manière dont il est distribué aux chevaux en Europe.

Sa nourriture consiste dans 24 à 30 hectogrammes d'orge, qu'on lui donne au coucher du soleil. Cette habitude le rend infatigable et patient toute la journée; sous les tentes, on l'amuse le jour avec de la paille d'orge coupée. Il s'en suit par ce que je viens de dire, qu'un cavalier arabe, portant en croupe environ 3 myriagrammes d'orge, parcourt le désert l'espace de dix jours. Des dattes et quelques livres de farine de froment, dont il se sert pour faire son pain, sont sa nourriture. Il emploie, pour cet effet, un vase de cuir et de bois. Un outre passant en travers sous le ventre, et attaché de chaque côté de la selle, abreuve lui et sa jument.

Les arabes commencent à faire monter, avant deux ans, leurs chevaux par leurs enfans; ils se connaissent parfaitement, puisqu'ils sont élevés sous la même tente. Ils ne leur donnent que deux

allures , le pas et le galop. On leur coupe la crinière , et on leur rase la queue , pour qu'elle se fournisse davantage.

La selle porte en avant , à cause de la position du cavalier , qui tient les étriers assez courts ; elle diffère beaucoup de celle des mamelouks du Caire , et très-peu de celle de notre cavalerie légère. Il ne m'appartient pas ici de décider quelle est l'espèce de selle qui donne au cavalier la meilleure assiette ; mais , en examinant les armes des arabes du désert , il paraît que leur manière de monter leur est avantageuse ; ils se servent de javelots qu'ils tiennent sous la cuisse , de lances et de sabres. Le maniement de ces trois armes les oblige de se soulever pour s'en servir avec succès.

Les arabes , comme tout le monde sait , font la guerre en attaquant et en fuyant. Leur position en selle leur donne la facilité de se courber sur le col de leur jument , pour éviter la lance et le javelot. Ils les accoutument à courir à toutes jambes et à s'arrêter court , pour pouvoir se retourner sur-le-champ , et présenter la lance à l'ennemi.

Un des premiers mérites des jumens arabes étant de savoir fuir à propos , ils les font poursuivre étant jeunes , la lance sur leur croupe.

Elles sont tellement accoutumées à ce manège , que , lorsqu'elles sentent un cavalier après elles , il ne faut que leur lâcher la bride pour les faire disparaître.

La lance du cavalier arabe est un bambou de la Chine , noueux , léger et élastique , de quatre mètres de long , terminé par un fer pointu et bien acéré , au-dessous duquel est une houpe de soie noire. Elle n'est point immobile dans leurs mains comme celles de nos anciens guerriers ; lorsqu'ils attaquent , ils la tiennent à un tiers du fer , la lancent en la laissant glisser entre leurs mains , sans cependant s'en désaisir.

Le cavalier arabe est si svelte , qu'il s'élance à cheval en se soutenant sur sa lance.

Les arabes ont une très-bonne coutume pour maintenir et conserver les pieds de leurs chevaux : lorsqu'ils ont fait quelques courses , et que l'animal est en moiteur , ils ne l'attachent jamais qu'ils ne l'aient fait promener doucement à la bride , un bon quart-d'heure ; ils la lui laissent ensuite une heure ou deux , attaché à la selle avant de lui donner à manger.

Les arabes ont un talent particulier pour faire concevoir les jumens : lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elles entrent en chaleur , ils les montent trois à quatre jours de suite , pour les fatiguer , et di-

minuent leur ration pour les affaiblir. Ils se conforment au sentiment de *Buffon* ; ce naturaliste pense que les femelles les moins vives sont celles qui retiennent le mieux. Nous voyons en effet, en Europe , que la population est plus considérable dans les villages que dans les villes , et parmi les pauvres plus que parmi les gens aisés.

Les arabes gardent des étalons pour les jumens ; ils sacrifient des chevaux de quatre à cinq ans pour cet usage. En général, on ne fait pas saillir les chevaux de monture ; ils deviennent trop mutins, lorsqu'ils sentent des jumens.

Les arabes préparent la jument avant de lui présenter l'étalon ; après l'avoir attachée par les pieds et défermé ceux de derrière , le maréchal prend un morceau de savon qu'il introduit avec le bras dans le vagin de la jument ; il le lave aussi profondément qu'il peut , et redresse l'entrée de la matrice, si elle se trouve tortueuse. L'on m'a même assuré un fait que je ne garantirai pas ; c'est que lorsqu'ils s'aperçoivent qu'une jument est stérile, ils sortent la matrice hors du vagin, raclent de petits points noirs qui s'y trouvent , et quelquefois recousent de petits trous. J'ai de la peine à croire une pareille chose , quoique tous les arabes à qui j'en ai parlé me l'aient confirmé, et qu'un maréchal-expert m'ait proposé d'en faire l'essai

sur une de mes jumens qui ne portait pas. Je ne voulus pas la soumettre à une pareille épreuve : elle conçut par le premier moyen dont je viens de parler. Aussi-tôt que l'étalon a quitté la jument, on jette sur la croupe de celle-ci un baquet d'eau fraîche, et on la promène au galop.

On s'apperçoit à trois ou quatre mois, si la jument est pleine : voici ce que j'ai vu pratiquer. On présente le flanc de la bête au soleil ; et lorsqu'il est échauffé, on lui jette de l'eau fraîche sur le ventre, à l'origine de la cuisse. La contraction qu'éprouve la mère dans ce moment, se propage à la matrice, et fait remuer le fœtus.

Chaque arabe a son cheval et l'entretient à peu de frais. Le prix varie suivant la qualité ; les communs se vendent depuis 50 fr., monnaie de France, jusqu'à 120, lorsqu'ils sont jeunes ; ceux de race vont de 1000 à 10,000 fr. pour les jumens, toujours d'un tiers plus chers que les chevaux : celles d'un grand prix ne se vendent pas pour l'ordinaire entièrement ; le maître se réserve le ventre ; c'est-à-dire, la première portée, comme je l'ai dit plus haut.

Les chevaux arabes qui sont soignés dans les villes, ont une belle allure et de la grace ; ceux du désert ont l'air humble et sont assez maigres.

Un cheval étoffé nuirait à un arabe pour ses incursions.

La vitesse et la légèreté de la course mettent une grande différence parmi les chevaux; mais, malgré les fables et les fanfaronnades des arabes, il s'en faut bien qu'ils aient la vitesse de ceux destinés aux courses en Europe : ceux-ci parcourent 2000 toises (près de quatre kilomètres) en quatre minutes; ce qui fait les trois quarts du vol de l'hirondelle.

La taille des chevaux arabes est plus basse en général que celle des chevaux de France, mais elle est plus uniforme; ils ont de la ressemblance avec les chevaux limousins, à la croupe près, qu'ils ont plus étoffée que ceux-ci.

Le cheval arabe se distingue d'abord par la petitesse de son sabot et la sécheresse de ses jambes.

On en voit de tout poil, hors noir.

S P E C T A C L E S.

UN ami des lettres et des arts , enthousiaste de la gloire de son pays et des grands génies qui l'ont illustré , avait eu l'attention de recommander aux théâtres nationaux et aux auteurs tragiques , l'anniversaire de l'immortel *Racine* , mort le 22 avril 1699 , et dont la centenaire tombait par conséquent au 3 floréal de cette année. Hélas ! une fatale destinée qui s'attache à persécuter les desservans du temple de Melpomène , a empêché l'accomplissement de ce devoir sacré.

Les artistes des deux théâtres Français , dispersés , sans asyle , réduits , pour ainsi dire , au chariot de Thespis , ambulans comme la troupe du *Roman-Comique* , n'ont , en ce moment , de moyens de rappeler leur existence aux amis de la scène française , que d'alterner successivement , tantôt avec *le petit Poucet* , et tantôt avec les *chevaux de Franconi*.

Ombres de *Racine* , de *Corneille* , de *Voltaire* , de *Molière* , etc. ! combien vous devez souffrir de l'excès de barbarie où votre art sublime se trouve plongé , tandis que les tréteaux s'élèvent

de toutes parts, et se multiplient de la manière la plus scandaleuse.

Enfin, ce n'est que sur le théâtre des *Jeunes Artistes* et sur celui du *Vaudeville*, qu'on a fait commémoration séculaire d'un de nos premiers poètes tragiques.

Le *Vaudeville*, constant dans son hommage à tous les grands hommes, avait déjà, depuis un an, fait son offrande à l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie*, par une très-jolie pièce des citoyens *Cou-pigni, Radet, Pils* et *Barré*, intitulée : *l'Hommage du petit Vaudeville au grand Racine* ; il n'a eu besoin que d'ajouter deux ou trois couplets qui rappellent ingénieusement l'époque où l'Elysée se réjouit de le posséder, quand la France pleurait de le perdre. C'est dans l'un de ces couplets qu'on trouve ce quatrain heureux chanté par Boileau :

Eh ! que peut faire un siècle entier
Au talent que le Pinde honore ?
Racine est couvert d'un laurier
Que le tems reverdit encore.

Peu s'en est fallu que cet hommage ne fût lui-même arrêté. Le jour qu'il devait être rendu par les joyeux enfans du *Vaudeville*, un ordre supérieur avait fermé le théâtre. Heureusement il n'a été retardé que de vingt-quatre

heures. Le public a du moins témoigné par les nouveaux applaudissemens qu'il a donnés à la pièce, combien il savait gré de la commémoration, et combien il regrettrait que tous les théâtres de Paris n'eussent pas fait de ce jour mémorable une fête solennelle.

Le 9 floréal il s'est élevé dans Paris un second théâtre du *Vaudeville*, sous le nom de *Théâtre des Troubadours*. Quelques acteurs de celui de la rue de Malthe, mais en très-petit nombre, et entr'autres le citoyen *Léger*, qui figurait au premier comme acteur, et comme auteur, se sont réunis avec quelques chanteurs et chanteuses des départemens pour cette entreprise rivale.

Dans un pays comme le nôtre, dont la nouveauté est la principale idole, il est à croire que les premiers mois attireront l'affluence, et que peut-être la concurrence éveillera le zèle des auteurs et des acteurs; mais le genre du vaudeville est-il bien en état d'alimenter deux troupes? c'est ce qu'il est difficile de se persuader. Le répertoire du premier théâtre ne perd que les pièces du citoyen *Léger*, et s'est accru depuis plusieurs années des richesses auxquelles son rival pourra mal aisément en opposer d'aussi prépondérantes: rien ne s'épuise, on le sait, comme cette émission forcée et continuelle d'esprit qui constitue essentiellement le

vaudeville. On s'apperçoit déjà des dédains que la satiété lui fait subir ; déjà le public s'amuse moins de ce qui l'enthousiasmait autrefois en ce genre ; déjà les tournures épigrammatiques sur la foule de nos travers passagers , sont épuisées ; on devient plus difficile , et tel ouvrage qui eût réussi dans les premières années de l'établissement du théâtre chantant , n'obtient qu'avec peine un succès aujourd'hui.

La troupe du citoyen *Léger* paraît en général assez bien montée : on y chante peut-être avec plus de soin , l'orchestre a plus d'à-plomb que dans la rue de Malthe ; mais nos nouveaux *Troubadours* manquent encore de cet ensemble qui ne s'acquière qu'à la longue.

On sait que cette réunion et ce nouvel établissement devaient avoir lieu rue de *Louvois* ; mais le citoyen *Léger* n'ayant pu vaincre et faire lever l'opposition que le gouvernement a cru devoir mettre à l'ouverture de ce théâtre , il s'est réfugié à celui de *Molière*, rue Martin , où il joue tous les jours , et où la concurrence sera peut-être moins avantageuse pour lui.

Son Prologue d'ouverture a généralement fait plaisir : on en a trouvé la tournure ingénieuse : nous en citerons ces couplets :

Gros-René dit, en parlant de la manière dont les paysannes sont vêtues au théâtre,

AIR : *Des Visitandines.*

Nos villageoises , pour parure ,
N'ont que la serge et le coton ,
Gros souliers et jupons de bure ,
Fichus fermés jusqu'au menton.

(Mais au théâtre elles ont bien autre chose.)

Galans atours , taille mignonne ,
Rubans , bijoux du haut en-bas ,
Souliers fins , et puis des appas
Qui n'ont de secret pour personne.

Et dans un autre endroit le même personnage s'exprime ainsi sur les spectateurs qui remplissent la salle.

AIR : *Du Jokei.*

Mais c'est sur-tout au sexe aimable
Qui , chaque soir , s'y réunit ,
Que la sall' la plus agréable
Doit tout l'éclat qui l'embellit.
Moi qui chéris beaucoup les dames ,
Je m'en rapporte aux connaisseurs ,
Et j'dis qu'un spectacle sans femmes
Est pour l'œil un jardin sans fleurs.

La pièce nouvelle qu'on a donnée ensuite , intitulée : *le Billet de logement* , a été moins goûtée. Peut-être est-ce la confirmation de ce que je viens d'avancer sur la difficulté d'être piquant aujour-

d'hui dans ces sortes d'ouvrages ; car on ne peut disconvenir qu'il ne s'y trouve de fort jolis couplets ; mais ce sont sur-tout les pièces à tiroir, telles que *la Revue de l'an six*, le *Magasin des modernes* et autres qui ont blasé sur le genre ; elles ont fait un tort incalculable au vaudeville en général, et les bons esprits avaient prédit que leur succès serait plus fatal qu'utile : c'est ressembler au dissipateur, qui mange en six semaines un revenu fait pour l'alimenter toute sa vie. Souvent l'esprit qu'il faut entasser dans une pièce à tiroir, suffirait à dix ouvrages qui auraient d'ailleurs du fonds et une texture raisonnable.

Le prologue et la pièce nouvelle sont de la composition du citoyen *Léger*.

THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE
NATIONAL, RUE FAVART.

LE PORTRAIT, ou LE TRENTE ET QUARANTE,
Comédie en un Acte.

UN jeune officier de hussards, livré à la passion du jeu, a perdu au *trente et quarante*, dans une nuit, tout ce qu'il avait d'argent et de bijoux : il ne lui reste que le portrait d'une jeune personne qu'on lui destine pour épouse, mais qu'il ne connaît pas.

Cette jeune personne est aimée d'un autre officier de hussards, très-aimable, mais qui n'a pu fléchir en sa faveur la tante de sa maîtresse, parce qu'elle est déterminée à lui faire épouser son rival.

Les deux officiers se rencontrent dans une auberge ; le joueur raconte son aventure, et montre le portrait qui lui reste ; l'amant reconnaît la figure de sa *Jenni* ; il propose à son camarade de jouer ce portrait contre le prix auquel il l'estimera. Notre étourdi consent et gagne successivement au *trente et quarante*, l'or,

les bijoux , les chevaux de son adversaire ; touché d'une généreuse compassion , et plus attaché à son indépendance qu'au portrait de *Jenni* , il le cède.

Sur ces entrefaites arrive dans la même auberge *Jenni* et sa tante ; l'amant profite du portrait qu'il a , pour persuader à la tante , qui ne le connaît pas , que c'est à lui qu'elle destine *Jenni*. Bientôt après le joueur se présente dans un état d'ivresse qui lui fait commettre quelques indiscretions et quelques manques de bienséance. Tout s'explique. La tante convaincue que son neveu est tout-à-la-fois joueur et dissipé , qu'il a sacrifié sans délicatesse un portrait qu'il devait respecter ; touchée d'ailleurs du procédé généreux et délicat , ainsi que de l'amour du rival , abandonne son premier projet , et unit *Jenni* à son amant.

Cette action n'a pas toute la vraisemblance qu'on pourrait désirer ; le caractère du joueur est quelquefois odieux , et n'a ni assez de gaîté , ni assez d'esprit pour se faire pardonner l'inconséquence de jouer d'abord , et de céder ensuite le portrait de sa prétendue , qui de plus est sa cousine. Cette tante qui ne connaît point son neveu , qui passe dans une auberge on ne sait pas pourquoi ; ce joueur qui parle à deux femmes qu'il ne connaît point , du ton le plus cavalièrement indécent ,
qui

qui ne reconnaît pas même, en lui parlant, celle dont il a eu quelque tems le portrait : tout cela paraît avoir indisposé le spectateur, et causé quelques murmures et mécontentemens. Cependant on a rendu justice à quelques détails ingénieux de dialogue, et au jeu des citoyens *Gavaudan*, *Elleviou* et *Martin*.

La musique était fort prônée d'avance dans les cercles; elle nous a paru fort souvent large et savante, quelquefois harmonieuse et douce; mais jamais assez identifiée avec le coloris de la scène, et par fois d'une longueur propre à en détruire l'effet théâtral : l'auteur semble aussi s'être trop prêté au genre actuel du chant introduit par *Martin* et imité par *Elleviou*, genre subversif de l'expression musicale, et qui étonne plus souvent l'oreille qu'il ne peut la flatter.

Comme l'ouverture, à la rigueur, n'exige pas précisément qu'on rappelle toujours le genre de l'ouvrage qu'elle précède, quoique tous nos grands maîtres s'y soient assez communément astreints, celle du cit. *Tarchi* est une symphonie à deux orchestres, dans laquelle il a développé un talent supérieur, fait pour entraîner les suffrages des connaisseurs. Ces sortes de morceaux seraient encore mieux sentis s'il était possible de séparer les orchestres, faute de le pouvoir, les effets

sont quelquefois perdus pour le grand nombre ; mais tout le monde a vivement applaudi les *crescendo* et les *tutti*, où le musicien a développé tout le prestige d'une riche harmonie.

La pièce, malgré quelques murmures, a réussi ; les auteurs ont été demandés. Celui des paroles est le citoyen *Duval*, avantageusement connu par le succès du *Prisonnier*, de *l'Oncle valet*, du *Vieux Château*, et de quelques ouvrages plus importants.

Le cit. *Tarchi*, auteur de la musique, a paru pour recueillir lui-même les applaudissemens du public.

THEATRE DU VAUDEVILLE,
RUE DE MALTHE.

ON a donné sur ce théâtre une petite parade intitulée : *Arlequin Colombine*. Dans les parades, il faut encore plus de soin et d'esprit que dans tout autre cadre, pour faire excuser la bizarrerie du genre, pour faire oublier sa trivialité et son invraisemblance.

Celle d'*Arlequin Colombine* n'est pas à l'abri de reproches : l'auteur qui avait eu une idée assez plaisante, n'en a pas tiré le parti qu'il aurait pu ; ses détails ne sont pas assez piquans ; ses couplets assez spirituels. Mais le public n'a peut-être pas été assez juste, et n'a pas assez senti le comique de situation que produisait l'apparition de *Colombine* en *Arlequin* dans la maison du tuteur, au moment où celui-ci venait de fermer la porte, et de défier le véritable arlequin d'entrer.

Le couplet d'annonce avait disposé à plus d'indulgence qu'on n'en a montré. Le voici :

Daignez écouter jusqu'au bout
Colombine, Arlequin, Cassandre ;
Ce sont les trois rôles en tout,

De la pièce qu'on vient d'apprendre :
 Point de *Gilles* , mais j'ai grand'peur
 Que si quelque défaut vous blesse ,
 Vous ne fassiez du pauvre auteur ,
 Le *Gilles* de la pièce.

Malheureusement la pièce étant à-peu-près tombée , le public qui ne sait pas sacrifier le plaisir d'une épigramme , a légitimé le pressentiment de l'auteur , et a demandé *Gilles* à grands cris.

LE MARÉCHAL FERRANT D'ANVERS.

LES deux théâtres rivaux qui savent tous les deux que leur succès tient aux nouveautés , n'épargnent rien pour satisfaire le public à cet égard. Celui de la rue de Malthe vient d'en donner une le 23 Floréal , qui a obtenu un succès flatteur. En voici le sujet.

Un peintre de Louvain , très-enthousiaste de son art , a l'idée assez bizarre de ne donner sa fille qu'à un peintre , et en fait le prix d'un concours , pour celui qui , à son jugement , et à celui de quelques-uns de ses confrères , aura fait le meilleur tableau. Malheureusement la jeune personne a laissé surprendre son cœur par un jeune apprentif , fils d'un maréchal ferrant d'Anvers , qui lui a sauvé la vie , et qui , pour la suivre , a quitté son pays et son état , et qui s'est

établi chez le peintre à Louvain, pour y broyer des couleurs.

Le père insensible à l'amour des deux enfans, choqué même des prétentions d'un maréchal ferrant sur la fille d'un artiste, ordonne à celle-ci de se préparer à recevoir la main du vainqueur au concours.

Six prétendans s'annoncent, chacun apporte un tableau. Le premier a peint *Vénus* et l'*Amour*. *Vénus*, dit-il, qui promet à tous le bonheur, et qui tient parole à tout le monde.

Le second a peint *Bacchus* et *Silène*. *Bacchus*, le dieu du vin, doit être le meilleur ivrogne.

Le troisième a représenté les deux amans qui viennent boire à la fontaine d'amour, où, dit-il, le fou s'enivre, et où le sage se désaltère.

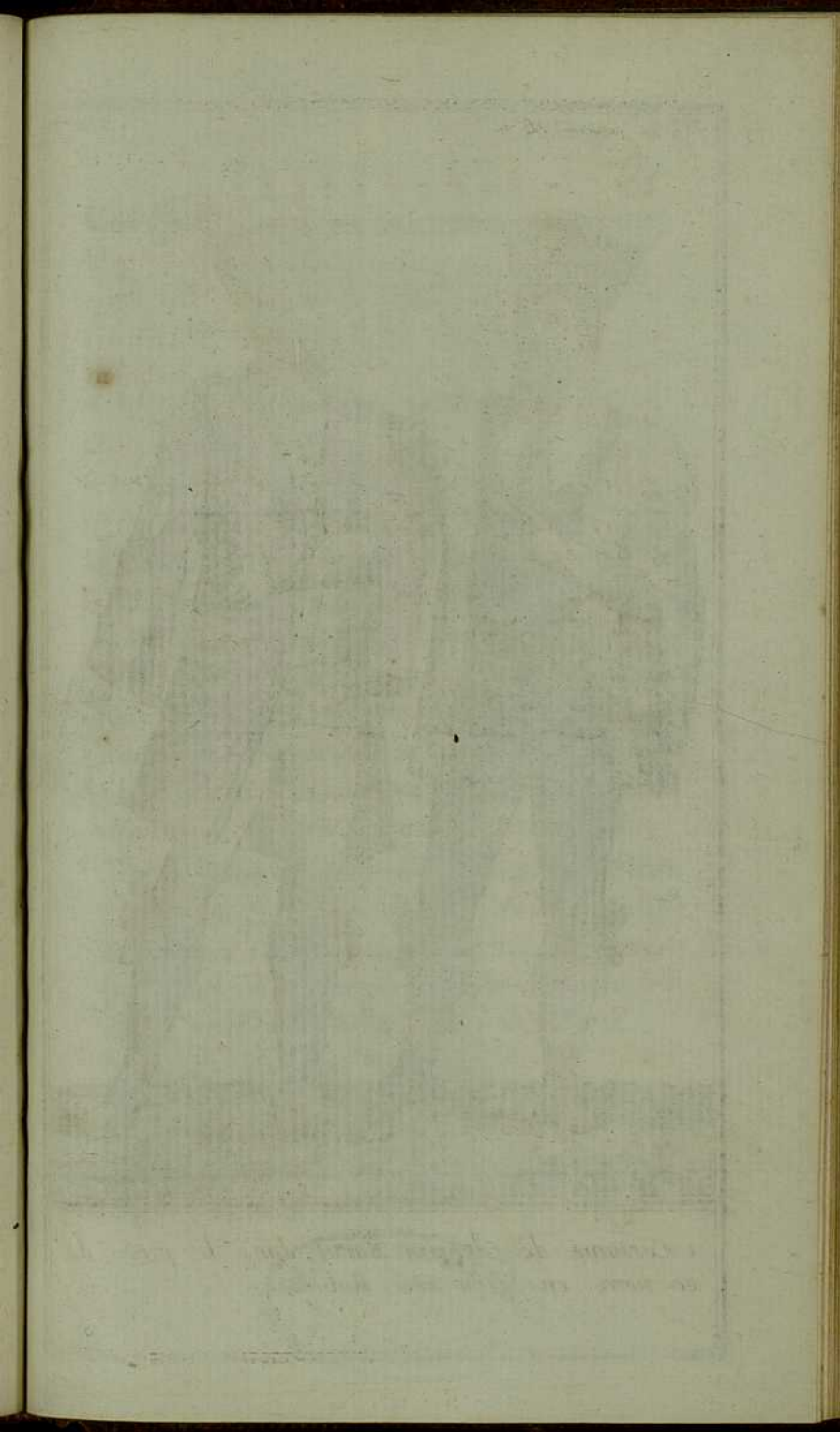
Le quatrième a peint les différens âges de la vie.

Un cinquième, peintre de fleurs, et niais par caractère, a trouvé sublime de représenter un chardon : de plus, pour faire une expérience sur la vérité de son tableau, il a essayé de l'exposer devant un âne, qui, trompé par l'illusion, a donné dans la toile un grand coup de tête et l'a déchirée ; il n'en apporte que les débris. Malgré cet accident, il allait obtenir le prix, lorsqu'un sixième concurrent se présente, et c'est le fils du maré-

chal ferrant : il découvre son tableau. Quel étonnement ! c'est le portrait de sa maîtresse, de la fille du peintre ; guidé par l'amour. Ce jeune homme a essayé son talent en silence, il a réussi ; ses rivaux même lui rendent justice, et il obtient la main de celle qu'il aime.

Ce sujet est gracieux ; il a été traité en quelque sorte par *Voltaire*, dans le charmant conte des *Trois manières*. L'auteur de la pièce aurait peut-être pu l'envisager d'une manière plus prononcée en gaîté ; il paraît avoir assez de ressources dans l'esprit pour oser donner plus d'effet à ses situations. On aurait désiré que, pour rendre le dénouement moins prévu, le jeune amant eût moins annoncé son projet et son espérance ; mais on a été forcé de rendre justice au pinceau délicat d'un auteur qui n'a cherché que dans son sujet même, et les saillies et les allusions, bien différent de la plupart de quelques faiseurs de couplets malins qui les plaquent sans goût dans des cadres invraisemblables.

Les couplets de la pièce nouvelle sont en général élégamment tournés ; et s'il n'ont pas entraînés les bruyans applaudissemens que la malice blasée ne prodigue qu'à certains ouvrages, il ont au moins flatté les oreilles délicates et les cœurs sensibles. L'auteur s'appelle *Maurice* ; il paraît que c'est son coup d'essai.





1. Costume de Clement Marot, dans la piece de
ce nom, en Scene avec Rabelais.

THEATRE DES TROUBADOURS,

provisoirement RUE MARTIN.CLÉMENT MAROT, *Vaudeville-anecdotique*
en un Acte.

LA malice et la naïveté furent, comme on sait, l'appanage de *Clément Marot*, l'un des pères du Vaudeville. Il est étonnant que le Théâtre de la rue de Malthe, qui s'est empressé de consacrer un hommage à tous les hommes célèbres par leur gaité, ait omis *Clément Marot*, l'un des premiers créateurs du genre, et qui même a donné son nom à un style qu'on a long-tems imité.

L'omission vient d'être réparée par le Théâtre des Troubadours. Les citoyens *Armand Gouffé* et *Georges Duval*, ont traduit sur la scène ce personnage si connu par ses épigrammes et son amour pour la reine *Marguerite de Navarre*.

Voici l'analyse de l'intrigue :

Marot avait eu l'audace extrême de se moquer de la Sorbonne, qui, comme on sait, ne plaisantait pas alors avec ceux qui osaient la plaisanter :

L 4



l'exil avait été le châtiment de sa témérité philosophique.

Cet exil est fini ; il revient dans ses foyers ; mais un certain docteur, *Bouchard*, chef du conseil inquisitorial, et saintement haïeux comme ses nobles pareils, cherche à faire retomber *Marot* dans un piège ; il le dénonce de nouveau à François I^{er}. pour avoir mangé du jambon le vendredi, et obtient un ordre pour le faire conduire en prison. Les archers son déjà chez *Marot* ; mais la reine de Navarre, instruite à tems du nouveau danger de son poëte favori, fait révoquer l'ordre par François I^{er}. : la suspension arrive assez à tems pour rendre *Marot* et *Rabelais* son ami, témoins de l'humiliation du dénonciateur *Bouchard*,

L'intrigue est très-simple ; le motif de la nouvelle dénonciation de *Bouchard*, est peut-être un peu léger ; et quoique suffisant pour le tems où vivait *Marot*, il ne présente pas un degré d'intérêt assez puissant pour nous. Le dénouement ressemble un peu trop à celui du *Tartuffe*. Enfin, pour faire tout de suite la part de la critique, les couplets de *Marot* ne sont pas toujours assez *Marotiques* ; mais il y a dans l'ouvrage de l'esprit, de la gaité, même de la philosophie. On y retrouve avec intérêt ce couplet de *Marot* lui-

même, au grand-maître Anne de Montmorenci,
en manière de requête.

AIR : *Du vaudeville des Visitandines.*

Daignez accourir à mon aide ,
Je suis tout malade et fâché ,
Et n'ai besoin d'autre remède
Que de me trouver bien couché. (*bis.*)
Couchez-moi donc, je vous en prie ,
Sur l'état du roi très-chrétien ,
Et daignez m'y coucher si bien
Que n'en relève de ma vie.

Enfin, en voici un que les auteurs ont mis dans
la bouche de Rabelais, et qui mérite d'être cité.

AIR : *d'Arlequin afficheur.*

Moi je ne suis point un caffard ,
Censeur hypocrite et farouche ,
Qui prêchant les mœurs avec art
N'a de vertu que dans la bouche :
Quelquefois mon esprit fallot
Compose une gaillarde histoire ;
Mais tous mes vices , cher Marot ,
Sont dans mon écritoire.

Avis aux prétendus moralistes en parole.

Enfin, en voici un qui a le double mérite
de peindre en haut vers, très-précis, les deux
caractères de Marot et de Rabelais.

AIR : *Jeunes amans , cueillez des fleurs.*

M A R O T.

Je ferai , tant que je vivrai ,
Des rondeaux et des épigrammes ;
Tant que je vivrai je ferai
La guerre aux sots , la cour aux femmes.

R A B E L A I S.

Je serai , tant que je vivrai ,
Disciple joyeux d'Épicure ,
Tour-à-tour je desservirai
Cythère , ma cave et ma cure.

La pièce a obtenu du succès , et les auteurs
ont été demandés.

*A BAS LES DIABLES , A BAS LES BÊTES ,
Comédie-Folie en un Acte et en Vaudevilles.*

C'est en effet au joyeux *Vaudeville* , enfant
de *Thalie* et de la gaité , à poursuivre avec achar-
nement cet esprit de vertige et de mauvais goût
qui , depuis quelque tems , s'emparait de la scène ,
et qui substituait les revenans et les diables aux
situations comiques ou intéressantes.

Depuis fort long-tems , les desservans de *Mo-
mus* luttaient avec courage contre l'invasion de ces
monstres ennemis , et peut-être leur devra-t-on
l'extinction totale de cette mode fantasque.

La pièce intitulée *A bas les diables, à bas les bêtes*, aura contribué pour sa part à cette révolution.

Ce n'est à la vérité qu'une pièce à tiroir, mais dont le cadre est ingénieux, et dont les couplets sont souvent spirituels. On croit cependant que l'auteur ou les auteurs auraient pu tirer un plus grand parti de la scène où paraissent ensemble un voleur et un diable.

Celle du souffleur bègue, qui amène son fils sous le costume d'un lion, pour demander de l'emploi dans les monstres, fait beaucoup rire; elle est aussi parfaitement jouée par le citoyen *Tiercelin*, acteur justement aimé de ce théâtre.

Parmi le nombre de couplets saillans qu'on lui a fait répéter, en voici deux que nous avons pu retenir.

AIR : *De la parole.*

Boire un peu du fleuve d'oubli,
Est aujourd'hui chose commune,
Et bien des riches d'aujourd'hui
A ces eaux doivent leur fortune.
Car oubliant la probité,
Oubliant l'honneur et la gloire,
Oubliant ce qu'ils ont été,
Ils sont dans la prospérité
Pour avoir manqué (*bis.*) de mémoire.

AIR : *De la Soirée orageuse.*

LE DIRECTEUR au Conducteur de bêtes.

Non vraiment , de vous prendre tous
Je ne ferai pas la folie.
Bientôt mon théâtre avec vous
Serait une ménagerie.

LE CONDUCTEUR.

Vous avez tort.

Plus d'un entrepreneur vanté ,
Pour des bêtes chasse Thalie.
On sait qu'en certain lieu cité
Le théâtre est une écurie.

La pièce est d'un genre qui doit attirer et plaire ; elle a fort bien réussi : on a demandé les auteurs ; et quoiqu'on ait cru les reconnaître , ils ont préféré garder l'anonyme. On en a souvent nommé pour des ouvrages qui ne valent pas celui-là.

On peut présumer , par le soin que le C. *Léger* a mis à monter ces deux pièces nouvelles , et le talent que les acteurs y ont déployé , que le *Théâtre des Troubadours* fixera l'attention du public.

P O É S I E S.

LA VIE DE CHARLES MICHHAULT.

*Virtus,
Nec sumit aut ponit secures ;
Arbitrio popularis auræ.*

HORACE.

Si l'on veut bien m'apprendre ce que l'homme ;
Les animaux, dont il se dit le roi ,
Font ici bas , j'irai le dire à Rome ,
Non pas au pape , et l'on sait bien pourquoi.

CHARLES Michault , pour le bonheur du monde ,
Reçut le jour vers la fin de l'été ,
D'André Michault et de dame Raimonde ,
Digne moitié dont la fidélité
Et les vertus embaumaient à la ronde ,
Tout le quartier qu'on nomme la Cité.
Lorsque Michault eut reçu la nouvelle
Que du seigneur la bonté paternelle ,
L'avoit rendu père d'un beau garçon ,
Peu s'en fallut que toute sa raison

Ne s'écoulât comme l'eau fugitive
S'enfuit alors qu'on ouvre la cloison
Qui la tenait enchaînée à la rive.
Son allégresse était d'autant plus vive,
Que cet enfant n'était pas attendu,
Du moins sitôt ; car sept mois d'hyménée
Avaient suffi pour mûrir le tissu
De ce beau fruit , doux présent de l'année.

TELLE une rose , à l'abri des autans ,
Éclot , déjà de grace couronnée ,
Et son essor devance le printems.

L'ENFANT reçut , avec l'eau du baptême ,
Qui nous arrache aux griffes du démon ,
Le nom Charlot , vieux nom d'un vieux système ;
Que s'il fût né dans nos jours de raison ,
On l'eût nommé Pompée ou Cicéron.
Il s'annonça dès sa plus tendre enfance ,
Comme un prodige et d'esprit et de sens ;
Il annonçait de ces mots si charmans
Que les voisins , les amis , les parens ,
Tous s'étonnaient de tant d'intelligence :
Aussi vraiment de toute la maison ,
De la grand'mère , et d'Annette Suzon ,
Vieille servante , il était les délices ;
Papa Michault en était presque fou.
Et la maman ! quels soins ! quels sacrifices !
Elle courait de son fils à Joujou
Son petit chien , les comblait de caresses ,
Et l'un et l'autre épuisant ses tendresses
Sur deux objets également chéris.

A ses transports réponds d'un doux souris :
Heureux enfant ! et reconnais ta mère !

MAIS hâtons-nous , évitons que l'ennui
N'exhale ici sa vapeur somnifère ;
Suivons Charlot dans le cours exemplaire
De ses travaux , avançons avec lui.
Dix ans au plus composaient son bel âge ,
Qu'il dévorait déjà son alphabet ;
Toujours ardent et toujours à l'ouvrage ,
Ronde et bâtarde à douze il crayonnait ;
Comme Barême à quinze ans il chiffrait ;
Car ses parens , gens nullement frivoles ,
Se gardaient bien de nourrir son esprit
Du jargon grec , d'un latin qui vieillit ,
Et de l'histoire et d'autres fariboles.
André Michaut , doué par le destin
D'un grand bon sens , d'une tête profonde ,
Dans son comptoir , la balance à la main ,
Avait pesé les vrais biens de ce monde.
Il avait vu que chez les bons Gaulois ,
L'or devenait la déité suprême ,
Que la vertu , l'honneur , la gloire même ,
Auprès de l'or étaient légers de poids.
Qu'on avait beau nous vanter la sagesse ,
Qu'un savant pauvre était plus sot cent fois ,
Qu'un sot doré des mains de la richesse.
Aussi , dit-on , son fils avait encor ,
Dans le filet , sa langue embarrassée ,
Qu'en bégayant il demandait de l'or.
Le magasin était son vrai lycée ;
Là , dès que l'aube ouvrait en souriant

Au dieu du jour sa brillante carrière,
Jusqu'à cette heure où déjà languissant,
Au sein des mers il plonge sa lumière,
Il débitait la toile et le bazine;
Savait déjà d'un air doux, patelin,
Mentir le prix et jurer par Saint-Pierre,
Qu'à ce prix-là l'on y mourait de faim.
Même l'on dit que d'une main agile
En mesurant la toile qu'il vendait,
Un pouce ou deux sur l'aune il déroba;
Mais l'excuser est chose très-facile,
Il croyait faire en cela son métier.
Tel un héros qui ravage la terre,
Pille l'argent du bourgeois, du fermier,
Et prend ses vols pour un droit de la guerre.
Charlot d'ailleurs était homme de bien,
De ses devoirs suivait les lois austères,
Se rappelait qu'un tendre et doux lien
Nous unit tous, que les hommes sont frères.
Ce mot est beau, très-en vogue à présent,
Et cependant sous vingt clefs tutélaires,
A vos voisins cachez bien votre argent.
Déjà Michault voyait naître l'aurore
De ses beaux jours; déjà venaient d'éclore,
Autour de lui, les doux enchantemens;
L'amour, ses jeux; mais trop faibles encore,
Leurs traits glissaient sur son cœur et ses sens.
Tels quand Borée a mis un frein de glace,
Chez le batave, au vaste cours du Rhin,
Des jeunes gens glissent sur la surface
Des flots durcis sans entr'ouvrir son sein.

Mais

Mais par malheur quand notre cœur sommeille,
D'un œil furtif près de lui l'amour veille.

Non loin du gîte où le jeune Michault,
En travaillant, coulait sa vie obscure,
Croissait à l'ombre un charmant arbrisseau,
Que de ses dons décorait la nature.
Ce jeune objet, modelé sur l'amour,
Comme sa mère, avait le nom d'Aurore;
Titon pour elle aurait fait plus encore,
Il eût vieilli dès le du milieu jour.
Douce, timide, un rien faisait éclore
Sur ses beaux lys le feu de la pudeur :
A tout le monde elle aurait voulu plaire,
Non par orgueil, mais par bonté de cœur.
Malgré cela, telle était sa frayeur;
Elle n'osait ni parler, ni se taire,
Ni regarder sans changer de couleur.

Le dix du mois où Bacchus se colore,
Michault joyeux, paré comme un bijou,
Se promenait dans le parc de Saint-Clou,
Avec sa mère et le charmant Joujou,
Quand tout-à-coup il vit, ou crut voir Flore,
Psyché, Vénus, tout l'Olympe à la fois.
Vous devinez, c'était la jeune Aurore,
Que poursuivaient des yeux et de la voix
Vingt céladons, nobles fils de bourgeois,
Beaux jeunes gens armés d'effronterie.
Ils sont passés, de la chevalerie,
Ces jours brillans où l'amour et l'honneur,
La politesse et la galanterie,

Etaient unis au don de la valeur !
Michault troublé , d'un pas lent et timide ,
L'œil enflammé suit cet objet charmant ,
Et s'extasie , et soupire en marchant.
Herschel ainsi suivait d'un œil avide
L'astre nouveau qu'un tube audacieux ,
Lui découvrait dans l'abîme des cieux.

MUSE d'Homere ! aimable enchanteresse !
Inspire-moi. Jadis dans tes beaux jours
Tu célébras les héros de la Grèce,
Je chante, moi, Michault et ses amours.

CHARLOT, rentré sous le toit de son père,
Presse sa couche, et cherchant le sommeil,
Trois fois s'endort, et trois fois le réveil.
Chasse le dieu qui fermait sa paupière.
Mais cependant la déesse des nuits
Avait plié sa robe ténébreuse,
Et le travail appelait à grands cris
Des fils d'Adam la race paresseuse.
Charlot s'habille, et d'un pas incertain,
Pâle, abattu, descend au magasin;
Il s'occupe comme à son ordinaire,
Mais à dîner l'appétit lui manqua,
Amour ! amour ! que ta coupe est amère !
Mais quand Vesper montant sur l'horison,
Eut suspendu les soins de la journée,
Dans ce moment où la ville entraînée
Court admirer le Moine, Agammennon,
Madame Angot, ou la Folle Journée;
Le fils d'André courut vers la maison

De son amante, et là, dans son délire,
Baise les murs, et leur parle, et soupire.
Il ne voit point l'idole de son cœur;
Mais il voyait sa porte et sa fenêtre,
Et cet aspect l'enivre de bonheur.
Beaux jeunes gens, vous en rirez peut-être !
Un jour de fête, on sait que nos ayeux
Fêtaient les saints et l'éternel, nos dieux
Sont maintenant exhumés de la Grèce ;
Ce jour Michault vit Aurore à la messe.
Que dis-je, il vit, l'amour a-t-il des yeux ?
Il ne voit rien, pas même sa maîtresse.
Ainsi qu'un saint dans sa niche oublié,
Ce jeune amant était pétrifié ;
Mais par degrés, moins ému de surprise,
Et plein du dieu dont la voix l'inspirait,
Il attendit au parvis de l'église
L'aimable Aurore ; et lorsqu'elle sortait,
Et que sa mère était assez loin d'elle,
Il l'aborda, s'enhardit, lui parla :
« Bon jour, dit-il, bon jour, mademoiselle ».
Après ces mots, tremblant, il s'arrêta.
Que j'aimerais, s'écrie ici Délie,
Dans un amant cette timidité !
Moi, qui chez eux n'ai trouvé de ma vie
Que faux désirs et que témérité.

Le dieu d'amour qui toujours à nos peines
Adroitement mêle quelques douceurs,
Sourit enfin, et soulevant les chaînes
Du bon Charlot y noua quelques fleurs.
Dans un jardin, doux asyle de Flore,

Où chaque belle amenant son ami,
Pour un écu promène son ennui,
Avec sa mère était la jeune Aurore.
Charles Michault, pour la première fois,
Était venu dans ce jardin d'Armide;
Il s'égarait dans les détours du bois,
Tout ébahi fixait un œil timide,
Sur cent beautés qui, par un art heureux,
Sous les replis d'une étoffe légère,
De leurs appas révélaient le mystère.
Il admirait ces français si fameux,
Peuple léger, turbulent par caprice,
Qui s'enflammait, courait pour voir les jeux,
Les baladins et le feu d'artifice;
Quand tout-à-coup dans le cercle du bal,
Il apperçoit la beauté qui l'enchanter:
Il tressaillit, resta bouche béante;
Mais le plaisir lui donnant le signal,
Il s'échauffa d'une chaleur soudaine,
Voulut danser, et pria galamment
Sa déité pour la danse prochaine.
Le bon Charlot, parlons sincèrement,
Dansait ainsi qu'un docteur de Sorbonne;
Le grand Vestris ne l'avait pas formé;
Mais lorsqu'on danse avec l'objet aimé,
C'est pour soi seul, non pour plaire à personne.
Il s'agitait, bondissait dans les airs,
Ne voyant rien, bravant toute mesure.
Qu'il est heureux ! non jamais, je vous jure,
Enfant du Pinde en récitant ses vers
N'a savouré de volupté plus pure.
De son amante il a saisi la main,

Il la tenait, et même l'on assure
Que plusieurs fois dans un transport soudain,
Il la serra : charmante hardiesse !
Qui dit beaucoup, que l'on entend tout bas,
Mais qui ne peut offenser la sagesse,
Puisqu'elle feint de ne l'entendre pas.
Depuis ce jour la vague inquiétude
Le tourmentait de son activité ;
Devant le monde et dans la solitude,
Il ne voyait qu'Aurore et sa beauté.
Epouvanté de cet état pénible,
Et convaincu qu'un ennemi terrible,
Que Satan même habitait dans son cœur,
Michault courut aux pieds du confesseur ;
C'était, je crois, le père Dominique,
Un des cordons de l'ordre séraphique.
Cet homme expert, facilement comprit
Que les tourmens de cette ame encor pure,
Provenaient moins de l'inferral esprit,
Que du démon qu'on appelle nature.
« Mon cher enfant, dit le moine bénit,
» Je le connais cet état qui vous gêne ;
» Il a jetté plus d'ames aux enfers,
» Que l'on ne voit sur les bords de la Seine,
» Depuis dix ans, de cerveaux à l'envers.
» Pour nous damner dans ce monde et dans l'autre,
» Dieu fit la femme, et puis se repentit.
» Hélas ! trop tard, a dit Saint-Jean l'apôtre ;
» Mais ce dieu bon, de ce mal qu'il nous fit,
» A bien voulu nous donner le remède :
» Un saint hymen quand Satan nous obsède,
» Mieux qu'une messe appaise sa fureur.

» Sollicitez la main de votre Aurore ,
» Mariez-vous ; et dans la paix du cœur ,
» Cueillez les fruits que ce champ fait éclore ».

VRAIMENT Charlot ne demandait pas mieux ;
Mais il fallait l'agrément de son père.

Le cénobite aussi bon que pieux ,

Pour l'obliger se chargea de l'affaire.

Le vieux Michault de ce projet surpris ,

Avec aigreur repoussa la demande ;

Le moine alors , troussant sa houpelande ,

Lui dit d'un ton qui glaça ses esprits :

» Papa Michault, prends garde à ma requête ,

» De ton enfant tu risques le salut ;

» Et s'il devient le fils de Belzebuth ,

» Ce malheur-là pesera sur ta tête ».

Le confesseur enfin parla si bien

Sur le péché , le devoir du chrétien ,

Et sur la femme , à l'homme nécessaire ,

Qu'André Michault consentit que son fils

D'un saint amour connût le doux mystère ,

Sans hasarder sa part du paradis.

O fils d'André , quelle heureuse nouvelle !

Quel feu nouveau fait pétiller ton sang !

Sans différer on demande la belle :

Et comme entr'eux , âge , fortune et rang ,

Tout convenait , on conclut sur-le-champ.

On s'occupa du trousseau tout de suite ;

Pendant deux mois on parla du repas ,

Et du dessert , et du nombre des plats ,

Et de ceux-là qu'il faudra qu'on invite ,

Et de ceux-là qu'on n'inviterait pas.

L'heureux Charlot, enivré d'espérance,
Allait, venait, ne se possédait plus.
Hymen ! hymen ! qu'à certaine distance
Tu parais doux à nos cœurs éperdus !
Phébus enfin, recommençant sa route,
Vint éclairer ce jour cher à Cypris :
Moins éclatant, moins radieux sans doute,
Ce dieu parut aux noces de Thétis.
En habit neuf, tout rayonnant de gloire,
Le marié, près de sa belle assis,
Impatient, attendait la nuit noire.
Elle parut : alors papa Michault
Et la maman, et Michault la grand'mère,
Accompagnés des enfans de Cythère,
Au lit d'hymen conduisirent Charlot.
Ce dieu jaloux, grand ami du mystère,
Tout doucement éteignit les flambeaux ;
L'Amour sourit, et d'une aîle légère
Salla cacher derrière les rideaux.

PENDANT six mois, sous un ciel sans nuage,
L'heureux Charlot épuisa le breuvage
Des voluptés, des plaisirs les plus doux.
Plaisir d'hymen que n'êtes-vous durable !
Le paradis serait lors parmi nous !
Hélas ! Charlot, par un sort déplorable,
Aima toujours, mais il devint jaloux.
Eût-il raison ? je ne sais que vous dire :
Sa femme, jeune et brillante d'appas,
Eut des amis empressés sur ses pas
Pour lui vanter ses beaux yeux, son sourire,
Son teint d'albâtre, et ses pieds, et ses bras.

Et quelle femme, et bonne, et douce, et sage,
Dans ses beaux jours n'a pas un doux ami !
Mais Michault fils connaissait peu l'usage,
Et le grand monde aujourd'hui si poli ;
Et cet ami de plus dans son ménage
Le fatiguait et troublait son esprit.
Il se fâcha, s'emporta, fit du bruit :
En pareil cas je garde le silence ;
Par fois pourtant l'orage s'apaisait,
Alors qu'Aurore à ses cris opposait
Quelques soupirs, les pleurs de l'innocence.
Et qui, s'il a ce qu'on appelle un cœur,
Peut résister aux larmes d'une femme,
Et de mensonge accuser sa douleur ?
Ce n'est pas moi ; doux objet de ma flamme,
Charmante Eglé, tu dois t'en souvenir ;
Combien de fois une larme, un soupir
Ont dissipé les troubles de mon ame !
Qui croit est bon, qui soupçonne est tyran.
Enfin Charlot, le reste de sa vie,
Fut tour-à-tour épris de jalousie
Et tourmenté de la soif de l'argent.
Pauvres humains, enfans à barbes grises,
Combien de fois j'ai ri de votre erreur !
Charlot croyait deux étranges sottises :
Que dans sa femme existait son honneur,
Et que l'argent donne le vrai bonheur.
Que de Charlots j'ai connu dans monde !
Mais que devint ce fils né de Raimonde ?
A quarante ans, dans le mois de janvier,
De sa paroisse il fut fait marguillier ;
Vers ce tems-là, si j'ai bonne mémoire,

Il hérita des biens et de la gloire
De son ayeul Raimond le bonnetier.
Six mois après, par le coche de terre,
Pour s'égayer, voir un monde nouveau,
Avec sa femme il partit pour Auxerre;
A son retour, il prit le coche d'eau.

Ce fut alors que Michault, son cher père,
Vaincu du poids de quatre-vingts hivers,
Rendit son ame au Dieu de l'univers.
Charlot pleurant courut au monastère
Faire chanter, pour un léger salaire,
Le *requiem*; puis prit son habit noir;
Il l'avait fait pour le deuil de sa mère,
Et conservé dans un très-grand tiroir,
Pendant dix ans, pour celui de son père.

DEPUIS ce jour marqué de désespoir,
Qui le dotait d'un très-bon héritage,
L'amour du gain l'attacha davantage;
Plus il avait, moins il croyait avoir.
Michault pourtant, j'en donne l'assurance,
Faisait le bien; de ses pieuses mains
Il répandait sur l'honnête indigence
La charité que lui doit l'opulence;
Et pour fêter ses amis et les saints,
Donnait dans l'an quelques petits festins,
Où s'abreuvant de vin et d'espérance,
Il entonnait de vieux et bons refrains.

MAIS tout finit, villes, états, empire,
Tout meurt, Hector, Achille ne sont plus;

A soixante ans, hélas ! Charlot expire.
Deux médecins, ses amis éperdus ,
Sa femme en pleurs, des prêtres en prière
Environnant sa couche funéraire ,
N'ont pu fléchir l'impitoyable mort.

LAS ! il n'est plus ! pleurez , pleurez son sort ,
Et sur la tombe où sa cendre repose ,
Allons graver une immortelle rose ,
Avec ces mots aussi vrais que touchans :
» Ci gît Michault qui vécut soixante ans ».

OR dites-moi, vous, Messieurs les savans ,
Vous, beaux-esprits, gens d'étude profonde ,
Ce que Michault est venu faire au monde ?
Rien, direz-vous; avec vous j'en conviens :
Ses jours obscurs, hélas ! comme les miens ,
Ne seront point proclamés par l'histoire.
Mais vous, Messieurs, à qui l'on fait accroire ,
Dans la gazette, en maints écrits divers ,
Que votre bras, vos talens, votre gloire ,
Sont l'ornement, l'appui de l'univers ,
Dé trompez-vous de ces douces chimères ,
Et croyez-vous, humbles dans vos misères ,
A l'univers aussi peu nécessaires ,
Que les Michault et même que mes vers.

Par le citoyen LANTIER.

ENVOI A MADAME DE P....

C'EST dans vos bois , sous leurs rians ombrages ,
Sous les regards de l'amitié ,
Qu'abandonnant les projets les plus sages
J'ai remonté mon luth si long-tems oublié.
Heureux , si j'avais pu , vous prenant pour modèle ,
Imprimer à mes vers cet intérêt si doux ,
Cette grace majeure et touchante et nouvelle ,
Ce charme qu'on respire enfin auprès de vous.



LE TABLEAU DE L'HYMEN,
C O N T E A L L É G O R I Q U E.

Tout aspire à l'hymen : mais l'hymen quel est-il ?
Le bien le plus doux ou la plus lourde chaîne ?
Est-ce un dieu de tendresse ou bien un dieu de haine ?
Tantôt on nous le peint comme un port sans péril ,
Où la paix nous attend , où l'amour nous attire ;
Tantôt comme un pays que l'étranger désire ,
Et dont les habitans voudraient être en exil.

Eve , en semant jadis les pepins de sa pomme ,
A provigné les fruits de l'arbre du désir ;
C'est à ce qu'il n'a point que prétend toujours l'homme ,
Le droit de posséder en éteint le plaisir.

Pour bien peindre l'hymen comment faut-il donc faire ?
Si chacun pour le voir à des yeux différens ,
Il n'importe , aujourd'hui je me mets sur les rangs ;
L'allégorie ici peut me tirer d'affaire ;
Dufresny me la prête , et moi je vous la rends.

Hylas , à dix-huit ans , sentait s'ouvrir son ame
A ces premiers transports d'une première flamme....
Mais mon dessein n'est pas de vous les définir ;
Nous avons tous passé par cette ivresse extrême ,
Tel qui m'entend l'éprouve , ou peut s'en souvenir ,
Et pour la peindre alors tient le pinceau lui-même ;
Moi , je n'essairai point , de peur de l'affaiblir.

Revenons : mon Hylas d'un amour pur et chaste ,
Va , par un nœud sacré , légitimer les feux.

Mon Hylas est enthousiaste ,
Demandez comme on l'est quand on est amoureux !

Du bonheur que l'hymen promet à son jeune âge ,
Il veut dans quelque emblème éterniser l'image ,
Et court à cet effet chez un peintre fameux.

Il faut ici tout l'art de la peinture ,
Dit-il , avec chaleur à l'artiste surpris ;
Il faut peindre l'hymen dans toute sa parure ,
Environné des jeux , des plaisirs et des ris.
A Vénus en secret déroband sa ceinture ;

L'expression , le coloris ,
Doivent dans tous ses traits , dans toute sa figure ,
Porter de la gaiété les attribus chéris :
L'hymen, comme l'amour , est le fils de Cypris.
Mais son flambeau répand une clarté plus pure :
Peignez-le tel qu'il est , votre fortune est sûre ,
L'agrément du tableau décidera du prix.

Le peintre de son art déployant le génie ,
Cherche à se pénétrer des transports de l'amant ,
Du pinceau de l'Albane invoque la magie ,
Et de l'hymen trace un tableau charmant.
L'art n'est qu'imitateur ; mais il choisit , épure ,
Et l'art , quand il fait bien , fait mieux que la nature.

L'ouvrage terminé , quand de notre amoureux
Le peintre a cru remplir les desirs à merveille ,

Chez le jeune homme il court d'un pas joyeux.
La noce allait se faire : il arrive la veille ,
Déjà de son retard on s'impatientait.

Voyons , lui dit Hylas , si vous avez su rendre
Tout ce qu'inspire un semblable sujet ,
Votre tableau s'est long-tems fait attendre ;

Mais je brûle à présent d'en admirer l'effet.
Placez-le et jouissons : sitôt dit , sitôt fait ,
On prend le local et l'aspect favorable.

Hylas , d'un coup-d'œil inquiet ,
Parcourt avidement ce chef-d'œuvre admirable ,
Et n'en paraît que très-peu satisfait :

Sur ce tableau , dit il , à notre artiste ,
N'auriez-vous pu répandre encor plus de gaîté ?
Je trouve votre hymen un peu froid , un peu triste ,
Ses yeux n'expriment pas la tendre volupté.
Ah ! que ne voyez-vous son portrait dans mon âme !
Vous peindriez alors sa touchante beauté
Comme le sentiment l'y grave en traits de flâme.

Le peintre , dont l'esprit égale le talent ,
Voit qu'une tête ardente a des yeux peu fidèles ,
Que des sens exaltés le délire brûlant ,
Dans un monde idéal va chercher ses modèles.
Vous avez bien raison , répondit-il à l'amant ,
Je suis venu trop tôt : quelques touches nouvelles
Donneront au portrait un nouveau mouvement ;
Les premiers jours d'ailleurs , mes toiles sont embues.

Laissons le tems agir sur ce tableau ,
Je veux dans quelques mois qu'il réponde à vos vœux ,
Et que le coloris en paraisse plus beau :
Je suis sûr qu'il pourra vous plaire davantage ;

Adieu , monsieur , j'espère en corrigeant ,
Avant très-peu de tems forcer votre suffrage :
Mes pareils aiment mieux la gloire que l'argent.
Sûr de son fait le peintre emporte son ouvrage.

Le lendemain Hylas enivré de bonheur ,
Dispose du trésor que l'hymen lui confie ,
Sur l'autel de ce dieu , fort souvent sacrifié

Et chante assez long-tems son hymne avec ferveur.
Mais si fervent qu'on soit, il est des intervalles
Où le zèle faiblit chez l'inconstant mortel ;
La grace l'abandonne, il n'égale l'autel.
Bref ! six mois ont produit quelques langueurs fatales ;
C'est alors qu'un matin mon peintre réparait :
Hylas n'y songeait plus. J'ai fait un coup de maître,
Dit le Zeuxis, voyez et jugez mon portrait.
Mon travail aujourd'hui vous conviendra peut-être,
Puis il le met au jour. Ciel ! dit Hylas surpris,
J'admire de votre art le prestige incroyable,
Comme le tems agit sur votre coloris !
Convenez que l'hymen n'est pas reconnaissable :
Quel air libre, enjoué !... même un peu trop, je crois,
J'aimerais à lui voir l'air d'un dieu raisonnable,
Qui du frivole amour foule aux pieds le carquois,
Et rit peu... c'est du moins ainsi que je le vois.
Fort bien ! ma prévoyance était assez fondée,
Dit le peintre, j'avais calculé mon effet ;
J'ai laissé le tableau tel que je l'avais fait,
Sûr, très-sûr, qu'avant peu vous changeriez d'idée.
Quand l'hymen vous offrait son charme le plus doux
Le portrait vous semblait n'y pouvoir pas atteindre ;
Six mois se sont passés, il a changé pour vous,
Et de le voir flatté vous paraissez vous plaindre :
Qui de nous deux se trompe en sa façon de peindre ?
Monsieur, l'œil d'un amant n'est pas l'œil d'un époux.
Ce matin, croiriez-vous, par un excès contraire,
Certain mari voulait dans son brusque courroux,
Faire peindre l'hymen assassinant son frère,
Chassant les ris, appelant les regrets,
A la place d'un myrthe élevant un cyprès,

Et portant pour flambeau une torche funéraire,
 Le moment de bien voir n'était pas arrivé
 Ni pour vous ni pour lui : tous deux l'avez prouvé,
 Toujours la passion a l'œil microscopique
 Un tableau de l'hymen demande un peu d'optique,
 Le point de vue est tout, il faut l'avoir trouvé.
 Le tort est d'exiger qu'à l'amour il ressemble,
 Qu'il en ait l'attitude et même la couleur;
 C'est vouloir que le fruit ne chasse point la fleur;
 On ne peut désirer et jouir tout en semble,
 C'est le destin des dieux, il n'est pas fait pour nous,
 Que l'hymen et l'amour cessent donc d'être en guerre,
 Que chacun ait son lot sans se montrer jaloux;
 Plaisir d'amour plus vif se consume et s'altère,
 Plaisir d'hymen plus pur devient durable et doux;
 L'estime et l'amitié font les heureux époux,
 C'est le paradis sur la terre.

E N V O I A M A F E M M E.

Le peintre avait raison, et ses pinceaux sont vrais;
 Je pense comme lui : s'il est un élysée
 Où règne le plaisir, l'innocence et la paix,
 Où ses soucis rongeurs ne pénètrent jamais,
 Où l'on marche au bonheur par une route aisée,
 Où le riant aspect d'un ciel pur et serein,
 Promet à l'heureux jour un heureux lendemain;
 C'est l'asyle enchanteur où l'épouse fidèle,
 Régnant par ses vertus sur l'époux satisfait,
 Des plus doux sentimens éternise l'attrait;
 Et je sais mieux qu'un autre où trouver le modèle.

LACHAUBEAUSSIÈRE.

LITTÉRATURE.

ESSAI sur les Antiquités du Nord, et les Langues septentrionales, par CHARLES POUGENS, de l'Institut national de Bologne, etc. deuxième édition augmentée d'une notice d'ouvrages choisis sur les religions. Paris, chez Charles Pougens, imprimeur-libraire, rue Thomas-du-Louvre, N°. 246.

CET essai est un fragment d'une histoire philosophique des langues anciennes et modernes, que l'auteur doit publier à la tête d'un *Dictionnaire étymologique et raisonné* de la langue française, auquel il travaille depuis vingt ans, et dont il rend compte dans cet ouvrage. Tous ceux qui connaissent le cit. *Pougens*, et qui aiment la littérature française, doivent attendre avec impatience que ce Dictionnaire soit achevé et mis au jour. Outre les différens objets d'utilité que cet ouvrage présentera à ceux qui veulent se perfectionner dans l'étude de notre langue, il promet beaucoup d'intérêt aux savans et aux curieux.

Il donnera, pour ainsi dire, l'histoire de chaque mot, et les atténuances qu'il peut avoir avec les anciennes langues du Nord, telles que le Celtique, l'Irlandais, etc. Le citoyen *Pougens* nous fait la promesse de se garantir avec soin de tout esprit de système, et de cette manie des identités qui a jetté tant de défaveur sur la science étymologique. Il ne fera pas comme un certain *Goropius*, médecin brabançon, qu'il cite dans son ouvrage. Ce savant avait pris en si belle passion le bas-allemand, qu'il voulut prouver que c'était la première de toutes les langues, et celle que parlait Adam lui-même : d'où l'on peut inférer que le diable s'en servit pour se faire entendre à notre première mère, et pour l'engager à goûter du fruit défendu.

Au reste, le cit. *Pougens*, pour se mettre à l'abri de tout reproche, se contente, dans cet essai, de mettre en avant les opinions de plusieurs savans, tels que *Boxhornius*, *Liebnitz*, *Hickesius*, *Thre*, et autres qui ont écrit sur les langues anciennes, et nous laisse conclure d'après eux, que c'est de la langue Scyte que sont dérivés tous les idiômes qu'ont parlé tour-à-tour les différens peuples de l'Occident, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours : d'où il s'ensuivrait que les émigrations, les révolutions, et

les innombrables évènements qui ont bouleversé et mêlé ensemble , de diverses manières , les nations de l'ancien monde , et qui ont par conséquent aussi fondu leurs langages les uns avec les autres , doivent leur avoir laissé à tous un petit coin d'analogie , et pour ainsi dire , un air de famille , qu'il n'appartient qu'à l'œil du savant et du philosophe de pouvoir démêler. Eh ! qui peut se flatter de l'avoir fait avec plus de succès que le cit. *Pougens*, lui qui a jetté dès l'année 1776 les fondemens du grand ouvrage qu'il promet à la France, lui qui a parcouru l'Europe afin de consulter les bibliothèques et les savans ; qui a employé la majeure partie de sa fortune en voyages et en recherches toujours difficiles , et souvent dispendieuses , et dont enfin la perte de sa vue n'a pu ralentir ni le zèle , ni l'activité. Encourageons-le donc à mettre le plutôt possible la dernière main à ce riche monument , afin que nous cessions d'envier à l'Italie son dictionnaire de la *Crusca* , à l'Angleterre celui dont le célèbre *Jonhson* l'a enrichie , et que les nations étrangères par nous égalées et quelquefois surpassées dans tous les genres de littérature , ne puissent se glorifier de nous avoir devancés sur la connaissance exacte et profonde que chaque peuple doit avoir du langage qui lui a été transmis par ses pères.

LES DINERS DU VAUDEVILLE. N^o. 32.

A Paris, chez RONDONNEAU, place du Carrousel, et BRUNET, libraire, rue Gît-le-Cœur.

PARMI les seize chansons qui composent ce recueil, nous n'en aurions pas eu une à citer, sans la fable du citoyen *Dieu-la-Foy*. Elle est intitulée *le Roseau et le Peuplier*, et sur l'air *Philis demande son portrait*.

» FAUDRA-T-IL donc toujours plier,

» Et ramper en silence ?

» Voyez comme ce peuplier,

» Dans les airs, se balance !

» Ses droits, pour franchir le niveau,

» Diffèrent-ils des nôtres ? »

Ainsi parlait certain roseau ;

Ainsi parlent bien d'autres.

» AH ! si le sort, pour m'élever,

» Faisait quelque prodige,

» Comme j'aimerais à brayer

» Ce rival qui m'afflige ! »

» Qu'ai-je donc pour être envié,

» Répond l'arbre modeste ?

» Quand on a même chaîne au pié,

» Qu'importe tout le reste !

Aux souhaits du roseau , le sort

Parut être propice ;

Un artificier , sur ce bord ,

Vient cueillir le novice :

Sans regret , il voit mettre à bas

Sa verte chevelure ;

L'ambitieux fait peu de cas

Des dons de la nature.

TOUT-A-COUP , le salpêtre ardent ,

Frémit , fuit et l'enlève :

» Place , criait notre imprudent ,

» Au roseau qui s'élève ! »

Il croit produire ces beaux feux ,

Dont sa route est semée :

Ainsi , par fois , un sot heureux

Fonde sa renommée.

MAIS qui n'est fort que par autrui ,

N'a pas longue puissance ;

Le roseau , perdant son appui ,

En fit l'expérience :

Plus de feux brillent à l'entour ,

Plus honteux , il succombe ;

Le peuplier chante , à son tour :

» Place au roseau qui tombe ! »

ESSAI SUR LE DRAME.

Par le Citoyen ARNAUD (1).

LE tragique et le comique, exclusivement à tout autre genre, se sont long-tems partagé la scène française.

Le genre tragique embellit, agrandit, ennoblit tout. Les intérêts des peuples, les passions des rois, les malheurs des héros, les grands événemens développant de grands caractères, voilà son domaine.

Si la tragédie n'est pas toujours dans la vérité, elle ne doit jamais sortir de la vraisemblance. La nature est plutôt sa base que son modèle; celle qui lui est propre n'étant qu'une nature de convention dont les proportions sont établies sur celles de la nature positive.

La tragédie est le colosse de l'homme moral.

Si toutes les parties de ce colosse sont liées entre elles par de justes rapports, j'applaudis à

(1) On nous a fait parvenir une réponse à cet Essai; nous la donnerons dans le prochain numéro.

l'homme agrandi. S'il blesse, au contraire, les immuables règles du beau, je ne vois dans cette masse qu'une difforme exagération.

Une mauvaise tragédie est un monstre; c'est le simulacre gigantesque ébauché par un barbare, pour épouvanter ses semblables.

Une bonne tragédie est le chef-d'œuvre du beau idéal. C'est l'Apollon du Belvédère, en qui j'admire l'homme plus beau qu'il ne l'est, mais non plus beau qu'il ne peut l'être.

Le genre comique est une imitation de la nature, sous la face opposée à celle que saisit la tragédie. Les ridicules de tous les hommes, de tous les états, de tous les événemens, sont ses richesses.

La comédie couvre de mépris le vice que la tragédie a chargé d'horreur. Son but est de corriger l'homme en lui faisant pitié de ce qu'il est, comme celui de la tragédie est de l'améliorer, en lui donnant effroi de ce qu'il pourrait être. Mais la vraisemblance suffit à la tragédie pour cet effet, tandis que la comédie manque le sien, si elle ne réunit pas la vérité à la vraisemblance.

Il est important de remarquer que la tragédie, comme la comédie, n'envisage la nature que sous un aspect. Tout ce qui n'est pas plaisant dans un caractère ou dans un fait, dispa-

raît donc aux yeux de l'auteur comique, comme tout ce qui n'est pas touchant ou sublime, n'est pas apperçu de l'auteur tragique.

Voilà des domaines bien distincts, et l'on sait que les lois du goût ne permettent pas à l'un de ces genres d'empiéter sur l'autre. Mais voyons s'ils suffisent à l'imitation de la nature, s'ils la suivent dans toutes ses combinaisons, ou si la multitude de faits, de situations et de développemens qu'ils sont obligés de rejeter, n'a pas nécessité la création d'un troisième genre.

Il est des événemens qui, par leur importance et celle des personnages qu'ils mettent en action, ne permettent de les appercevoir que sous un aspect tragique. Il en est aussi de tellement plaisans, par eux et par les caractères qu'ils développent, que la comédie seule peut s'en emparer. Mais qui me niera que la marche ordinaire des choses ne présente mille circonstances où le terrible se trouve si étroitement lié au risible, soit par la bigarrure des faits, soit par la disparate des caractères, qu'on ne sait si elles sont du domaine tragique ou comique.

Que la tragédie et la comédie s'emparent à-la-fois d'un tel sujet, elles n'en produiront séparément qu'une imparfaite imitation. Elles ne rendront qu'une moitié du tableau que la nature

leur a offert; car dans ce mélange fortuit de terreur et de ridicule, une moitié des détails répugne au caractère de chacune d'elles.

Il est, d'une autre part, des événemens et des affections tragiques qui appartiennent journellement à des personnages comiques.

Un artisan, un bourgeois même figurerait de mauvaise grace dans une tragédie; ses habitudes y contrasteraient en ridicule, avec la noblesse du genre et la pompe du langage. Cependant les erreurs d'un fils, l'infidélité d'une femme, des passions peu élevées par leur objet, mais sublimes dans leurs effets, peuvent jeter ce personnage dans des situations fortes et touchantes, et offrir des modèles d'un grand intérêt à l'imitation dramatique.

Qui portera ces richesses sur la scène qui les réclame? La tragédie? mais les personnages ne sont pas dignes d'elle. La comédie? mais dans tout ce que j'ai vu et entendu, il n'y a pas un trait de ridicule, pas le mot pour rire.

Ces nouvelles manières d'envisager la nature en devaient donc produire de nouvelles imitations.

Un troisième genre enrichi du superflu des deux autres, a donc pu s'élever entre la comédie et la tragédie, et nous créer raisonnablement de nouvelles jouissances.

Ce troisième genre est le *drame*.

Ce mot *drame* qui désignait autrefois une pièce de théâtre quelconque, ne désigne plus aujourd'hui qu'un genre d'ouvrage dramatique, qui exige le pathétique sans exclure le plaisant. C'est une action théâtrale, toujours sérieuse, qui peut être basée sur des intérêts de tous les genres, et développée entre des personnages de toutes les classes.

Le *drame* est à la tragédie et à la comédie, ce que le roman est au poëme épique, ce que le tableau de famille est au tableau d'histoire et à la tête de caractère.

Il n'offre pas une heureuse réunion de beautés empruntées à différens modèles ; mais la scrupuleuse imitation des traits quelquefois contradictoires dont la nature se plaît à composer une physionomie. Il tire son principal mérite de l'exacte vérité, comme le portrait tire le sien de l'exacte ressemblance.

L'action, les caractères, le dialogue, doivent y être calqués sur la nature.

Une action simple me semble préférable dans le *drame* à une action complexe, non-seulement en ce que la simplicité caractérise le plus souvent la marche de la nature, mais parce que le *drame* pouvant être considéré comme un ouvrage où

l'auteur a voulu se mettre à la portée du plus grand nombre, c'est par la simplicité qu'il peut sur-tout y parvenir.

Les caractères doivent être vrais dans le *drame*; mais la vérité qui leur convient, diffère de celle de la tragédie et de la comédie. Elle n'admet ni cette continuité de sublime qui ne permet que d'admirer dans la première, ni cette cumulation de ridicules par laquelle la seconde force continuellement le rire. La vérité du *drame* consiste dans une peinture exacte de la nature modifiée par la condition, les intérêts et les habitudes du personnage mis en scène. Ce personnage peut être à-la-fois pathétique et plaisant; mais il ne doit pas être tragique ou comique exclusivement. L'on n'aurait fait alors que mêler des personnages de différens genres dans une action qui porterait le nom de *drame*, mais qui n'en aurait pas le caractère.

C'est de cette exacte vérité que le *drame* tire ses effets les plus piquans; c'est à elle qu'il doit la naïveté par qui la situation la plus intéressante peut en même-tems provoquer le rire et les larmes. C'est elle qui fait le sublime et le plaisant du trait: *J'ai quinze cents livres de rente!* Beauté d'un genre que notre scène ne connaissait pas avant que *Diderot* ne l'eût enrichie du *Père de famille*.

Je crois que le *drame* doit être écrit en prose; ou les vers dénatureraient le style qui lui est propre en le rapprochant de la tragédie, ou il dégraderait la dignité du vers en le rabaissant à la modeste simplicité de la prose. Dans l'un et l'autre cas, l'écrivain aurait tout à perdre et rien à gagner; car, ou il écrira son ouvrage d'un style ridiculement pompeux, ou, s'il a cherché à conserver sous la forme du vers le naturel convenable à son sujet, les beautés de sa poésie prosaïque ne dédommageront pas des sacrifices qu'elle lui aura coûtés.

D'ailleurs, on ne peut disconvenir que les inversions, les périphrases, les métaphores, l'exclusion des expressions triviales, qu'enfin ce choix de figures et de mots qui constitue le style poétique, ne rendent la langue de la tragédie et de la haute comédie presque inintelligible pour celui qui est dénué de toute instruction. S'ils étaient la langue du vulgaire, les vers ne seraient pas la langue des dieux. Le peuple qui est avide des spectacles, doit être cependant pris en considération par ceux qui courent la carrière du théâtre. Leur complaisance ne leur permettrait-elle de déroger jusqu'à la prose, que pour lui offrir sur les petits théâtres, des farces où l'on

flatte la grossièreté de ses goûts, sans songer à épurer ses mœurs ?

Cet objet me paraît pourtant digne d'occuper l'écrivain dramatique, pour peu qu'il soit philosophe. Qu'il fasse du *drame* la tragédie de ceux pour qui il ne peut en exister d'autre. Qu'en présentant à la multitude l'homme tel qu'elle le connaît, en l'intéressant à des malheurs qui peuvent l'atteindre, il achève d'utiliser le *drame* en y développant une morale saine, dans la seule forme sous laquelle la langue soit comprise du peuple.

Ce moyen de réussite fut indiqué par Molière, quand il s'est abstenu d'écrire en vers *l'Avare*, *le Bourgeois gentilhomme* et *le Malade imaginaire*, comédies qui doivent à la prose leur naturel, et au naturel leur popularité ; comédies également comprises et applaudies de toutes les classes ; succès que ne pouvaient obtenir les autres chefs-d'œuvres de ce grand homme.

Les lettres et le goût tireront aussi un grand avantage de cette déférence. On verra bientôt s'élever jusqu'à soi, ceux vers lesquels on se sera baissé momentanément. Le propre de l'esprit humain est de toujours désirer le mieux ; familiarisés avec les illusions dramatiques, par l'imitation d'une nature vulgaire, vos spectateurs

en viendront insensiblement à mieux apprécier l'imitation de la nature choisie. Le *drame* leur fera désirer la tragédie, et les aura disposés à en sentir les beautés.

Ainsi Molière en se mettant à la portée de la multitude dans l'*Avare*, a développé dans plusieurs le sentiment du beau, et les a amenés à entendre et à applaudir le *Tartuffe* et le *Misanthrope*.

Loin de partager l'opinion de ceux qui le proscrivent, je pense donc que le *drame* conçu d'après ces principes, peut être également utile au goût et à la morale. Je ne vois pas que ce soit un mélange de tragédie et de comédie, mais seulement qu'il subsiste entre l'une et l'autre des beautés qui lui sont propres : c'est le complément de nos richesses dramatiques.

Il a long-tems manqué à notre scène. Les théâtres étrangers, moins purs que nous, pouvaient nous reprocher d'être moins riches qu'eux. Ce reproche tombe aujourd'hui. En nous appropriant et en régularisant les beautés qu'ils devaient au mélange des genres, le *drame* nous a donné leur tragédie ; mais le goût ne les a pas encore enrichis de la nôtre. Plusieurs de nos *dramas* balancent leurs chef-d'œuvres, tandis qu'ils n'ont rien à opposer aux merveilles des Racine, des Corneille et des Voltaire.

L'admission du *drame* sur notre scène ne saurait prouver la décadence de l'art comme plusieurs critiques l'ont avancé ; n'annonce-t-il pas au contraire ses progrès, puisqu'il est le résultat de nouvelles observations ? On ne peut se dissimuler pourtant qu'il n'amènât infailliblement cette décadence, si les bons esprits négligeaient l'art difficile de la tragédie et de la comédie, pour les succès que promet le drame, genre dans lequel il n'est pas aisé d'être supérieur ; mais dans lequel la médiocrité est moins impatiemment supportée que dans les autres.

Heureusement l'amour-propre de tout auteur qui aura le sentiment de ses forces et qui attachera quelque prix à la gloire durable, sauvera-t-elle notre littérature de ce danger. Le génie dédaigne bientôt les triomphes faciles. Il sentira promptement qu'à mérite égal sous le rapport théâtral, la tragédie et la comédie en vers auront toujours sur le *drame* cet avantage qu'ils sont à-la-fois ouvrage de théâtre et de littérature, qu'aux succès passagers de la scène, ils peuvent unir les succès immortels que les beautés de style, et le charme de la poésie assurent dans le cabinet ; que l'on apprend par cœur ceux même des ouvrages de nos grands maîtres qui ne sont plus représentés, tandis que l'on retient

à peine quelques traits des *dramas* applaudis tous les jours sur la scène, qui seule peut les préserver de l'oubli.

Jamais un *drame* ne deviendra un ouvrage classique.

Ces observations qui doivent rassurer les zélateurs du grand genre, leur prouveront en même-tems que si je suis le défenseur du *drame*, je n'en suis pas le *panégyriste*. J'ai essayé de fixer les idées sur un genre qui me semble injustement couvert du mépris dû seulement aux œuvres médiocres qu'il a produites. Je crois que nous avons de bons *dramas*. Je crois qu'un bon *drame* est un bon ouvrage ; mais je crois que le meilleur de tous les ouvrages dramatiques est celui qui bornant ses imitations à celles d'une nature choisie, enrichit les grandes conceptions, du prestige de la poésie.

C'est ce qui assure à la tragédie et à la comédie leur éternelle supériorité sur le *drame*, genre plus favorisé qu'estimé ; genre qui, par un effet de ces contradictions dont l'esprit humain offre plus d'un exemple, semble condamné au sort des comédiens applaudis et excommuniés sous l'ancien régime.

DISTRIBUTION des Prix par le Jury des Arts.

SUR la convocation du ministre de l'intérieur, les artistes qui ont exposé de leurs ouvrages aux salons qui ont lieu depuis l'an II, se sont assemblés pour nommer un jury formé pour le jugement de leurs ouvrages, et la répartition de la somme consacrée à l'encouragement des beaux-arts.

Les membres composant ce jury, sont les citoyens :

Vien, David, Gérard, Bien-Aimé, Thibault, Meynier, Allais, Vernèr, Vincent, Naïgeon, Fragonard (père), Giraud, Berthélemy, Redouté, Morel-Darlev.

Suppléans, les citoyens : *Mouite, Ramey, Auger, Lebrun, Julien.*

Les prix ont été adjugés ainsi qu'il suit :

S C U L P T U R E.

Première classe.

CHAUDET, sur une statue de Cyparisse ;
ESPERCIEUX, *idem* de la Liberté.

Tome I.

O

Deuxième classe.

BLAISE , sur une statue de Cléopâtre ;
 PETITOT , *idem* représentant le Génie de la Guerre.

Troisième classe.

LORTA , sur une statue de la Paix ;
 CARTELLIER , *idem* de l'Amitié.

A R C H I T E C T U R E.

PERCIER , sur un Muséum de sa composition ;
 FONTAINE , sur une restauration du *Forum Romanum* ;
 SOBRÉ (J. N.) , sur un Arc de Triomphe de sa composition ;
 RIEUX , sur un modèle de Trait , ou Coupe des Pierres.

G R A V U R E.

PREM. Le jury a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à décerner un premier prix.
 DEUX. BERVIC , sur une gravure représentant l'Edu-
 cation d'Achille ,
 TROIS. BLOT , sur une gravure représentant une
 femme jouant avec des Colombes.

P E I N T U R E.

Première classe.

GIRODET , sur un tableau représentant Endymion ;
 LETHIERE , *idem* Phyloctète ;
 PEYRON , *idem* Bélisaire.

LITTÉRATURE. 211

Deuxième classe.

- REGNAULT, *idem* le Génie de la Liberté ;
GARNIER (Etienne Barth.) *idem* Dédale et Icare ;
LEBRUN (Topino), *idem* la Mort de C. Gracchus.

Troisième classe.

- BARBIER (Luc), sur un tableau représentant un
père et un fils s'entretenant près l'urne
de la mère ;
SERANGELI, *idem* la mort d'Eurydice ;
TAUNAY, *idem* une scène villageoise.

Quatrième classe.

- BINAULT, *idem* paysage, soleil levant ;
PAJOU (fils), *idem* le départ de Régulus pour Carthage ;
BOILLY, *idem* une réunion d'artistes ;
TAILLASSON, *idem* Héro et Léandre ;
C^{ne}. CHAUDET (Elisabeth), *idem* une femme à sa
toilette, portrait en pied.

Cinquième classe.

- ANSIAUX, *idem* sujet de composition ;
MONSIAU, *idem* la mort de Darius ;
LEROY (de Liancourt), *idem* un aveugle jouant de
la vielle, accompagné d'enfans qui
l'écoutent ;
SABLET (Jacob), *idem* scène familière.

Sixième classe.

- DEMARNE, *idem* marche d'animaux ;
LESUEUR (P. Et.), *idem* le siège de Granville ;

- DELAFontaine, *idem* Étude représentant un déluge;
 MERINÉE, *idem* une Bacchante jouant avec un jeune
 Faune;
 HONNET, *idem* Télémaque séparé de Mentor.

Septième classe.

- BALTARD, sur un dessin-paysage;
 SCHALL, sur un tableau, sujet de composition;
 BONNE-MAISON, *idem* un enfant étudiant sa leçon;
 DANDRILLON, *idem* une vue de Florence;
 DUNOUY, sur un tableau-paysage.

A G R I C U L T U R E .

AVIS sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations qui ont été exposées aux inondations.
Par le citoyen *Cadet de Vaux*, membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine, etc. Lu à la séance du 16 ventôse an 7 ; imprimé et publié par ordre du gouvernement.

LES inondations sont un fléau d'autant plus redoutable , qu'elles laissent des suites fâcheuses.

Après la retraite des eaux , les habitations qui ont été submergées , deviennent nécessairement insalubres ; elles exposent les hommes et les animaux , lorsqu'ils y rentrent sans précaution , à des maladies plus ou moins graves ; et si tous les habitans d'un même lieu éprouvent cette même influence , il en résulte une épidémie. Les constitutions les plus fortes n'y résistent point ; les plus faibles tombent dans un état de langueur , et finissent par périr.

Il importe donc de prévenir d'aussi funestes effets.

Malheureusement l'art à ses bornes ; il ne peut que difficilement suppléer à l'action combinée de l'air et du tems , de tous les moyens les plus faits pour ramener la sécheresse , et conséquemment rétablir la salubrité.

Du concours des causes qui prolongent l'humidité.

La nature du sol sur lequel est élevée l'habitation , la qualité des matériaux employés à sa construction , son plus ou moins d'ancienneté , son exposition , sont autant de causes qui influent sur le retour plus ou moins prompt de la salubrité.

Du sol.

On conçoit que si le sol est humide, il ne cessera de reporter de l'humidité à la surface des murs , et que des années ne suffiront point pour rétablir la sécheresse dans une habitation exposée , dans tous les tems , par la nature du sol , à une humidité constante.

Des matériaux.

La pierre , le moellon , le plâtre , le bois , les matériaux enfin les plus convenables pour la construction , ont le double inconvénient d'absorber beaucoup d'eau , et de la retenir très-long-tems.

Cet inconvénient devient pire, si les matériaux ne valent rien.

De l'ancienneté des maisons.

Si la maison est neuve et solidement construite, elle deviendra plutôt habitable.

Si la maison est vieille, on ne peut pas se flatter de la ramener promptement à un point de salubrité désirable.

Les maisons vieilles sont naturellement humides, par la raison que les murs en sont pénétrés de sels *déliquescents*, dont le caractère est d'attirer et de retenir puissamment l'humidité de l'air. Tels sont les murs salpêtrés qui sont constamment humides.

De l'exposition.

Si une maison est entourée de vastes bâtimens, et qu'elle soit conséquemment à l'abri de l'action de l'air, une inondation la rendra pour long-tems inhabitable.

Moyens de diminuer l'insalubrité dans ces circonstances.

Il serait trop affligeant de n'avoir à présenter que des inconvéniens, sur-tout lorsqu'il s'agit d'un objet qui intéresse aussi essentiellement la santé et même la vie des hommes.

En conséquence, on va indiquer les moyens de prévenir partie des accidens auxquels on est exposé dans les habitations qui ont été inondées.

Il faut que ces moyens soient simples pour être adoptés ; car, en général, le peuple est insouciant sur sa conservation, et ne croit pas au danger qui ne frappe pas actuellement ses sens.

De la retraite des eaux.

Les eaux, en se retirant des maisons, y laissent une humidité visqueuse, grasse au toucher, qui bientôt engendre la moisissure.

Cette humidité attire, à la surface des murs, l'humidité de leur intérieur, et il importe d'intercepter cette communication.

Elle devient en outre conductrice du méphitisme inhérent au sol, méphitisme très-actif dans la saison du printemps, et qui tend alors à s'échapper du sein de la terre.

Du lavage.

La première précaution qu'il y ait à prendre, c'est de laver les murs et planchers, immédiatement après la retraite des eaux, avec de l'eau de puits, de fontaine ou de rivière.

Observation.

Ce lavage enlève l'humidité visqueuse dont

on vient de parler ; humidité qui ne se dessèche point ou qui se dessèche très-difficilement, tandis que l'eau s'évapore promptement.

Répéter le lavage.

Si au bout de quelque tems il a encore transsudé de cette humidité visqueuse, on profitera d'un beau jour pour laver de nouveau.

On répétera même trois ou quatre fois cette opération, si elle est nécessaire.

Observation.

Laver un lieu humide, paraît une chose contradictoire; cependant ce n'est qu'avec de l'eau claire et pure qu'en pareil cas on entretient la sécheresse : vérité dont on paraît convaincu dans les pays aquatiques et marécageux ; par exemple, en Hollande, où les maisons sont exactement lavées une ou deux fois la semaine, parce que, on le répète, l'eau s'évapore, et que cette humidité muriatique étant déliquescente et non évaporable, on ne peut s'en débarrasser qu'en la dissolvant.

De la chaux.

Dans les pays où la chaux est à bon marché, on passera un lait de chaux vive sur les murs.

Il faut attendre que les murs aient ressué leur

première humidité, et sur-tout choisir un jour sec.

Observation.

La chaux vive a la double propriété d'absorber l'humidité, et d'enchaîner le méphitisme.

Du feu.

On allumera du feu dans les cheminées.

Si la pièce est vaste, on en allumera aussi dans un ou plusieurs poëles, dont on prolongera et multipliera les tuyaux.

On peut employer avec avantage des lampes à courant d'air.

Du degré de chaleur.

On n'entretiendra qu'une douce température ; une forte chaleur dessèche promptement l'extérieur des murs ; mais bientôt l'humidité du centre revient à la surface, plus abondante encore.

Cette humidité de l'intérieur, attirée de la sorte, est excessivement nuisible par le méphitisme qu'elle exhale.

Observation.

On ne brûlera ni paille, ni bois, au milieu des habitations qu'on voudra dessécher, la fumée qui se dégage pendant la combustion des corps,

contribuant à entretenir humides les murs sur lesquels elle va se condenser.

Des courans d'air.

Du feu dans une cheminée, des poêles établissent autant de courans d'air.

Pour les multiplier encore, on ménagera près du plafond, des issues qui établissent une communication de l'extérieur à l'intérieur.

Ces issues servent à introduire, à faire circuler l'air du dehors, et à y reporter l'humidité à mesure qu'elle s'évapore.

On doit insister sur les moyens d'établir des courans d'air, l'air étant, sur-tout dans les tems secs, le moyen le plus efficace pour dessécher. En conséquence, on ouvrira de grand matin, sur-tout dans les beaux jours, les portes et les fenêtres. On fermera pendant les jours pluvieux et humide.

De la lumière.

On cherchera sur-tout à introduire la lumière; son action continuée, et, à plus forte raison, celle du soleil, influent essentiellement sur la salubrité d'une habitation; la présence de cet astre donne du mouvement à l'air, et évapore puissamment l'humidité.

Des précautions individuelles.

Les précautions générales que l'on vient d'in-

diquer, ne suffisent pas pour rétablir la salubrité dans une habitation qui a été submergée.

On va en enseigner de relatives aux individus.

De la tête.

On aura la tête plus couverte qu'à l'ordinaire.

Des pieds.

On ne posera pas les pieds immédiatement sur le plancher ; on aura des paillaissos de paille , et mieux encore de sparterie , parce que ces derniers peuvent se laver.

Du corps.

On sera chaudement vêtu.

On entretiendra la plus grande propreté sur son corps.

En conséquence , on se lavera souvent le corps , les mains et les pieds.

On se peignera tous les jours.

On n'usera que d'alimens sains.

On fera de l'exercice.

On favorisera une douce transpiration , par les moyens capables de produire cet effet.

Observation.

Les vêtemens du peuple sont constamment froids, parce qu'ils sont sales ; ils sont pénétrés

d'une humidité grasse qui nuit à la transpiration, et ils absorbent facilement l'humidité de l'air; inconvéniens auxquels il importe de remédier, soit en lavant leurs vêtemens à cette époque, soit en choisissant les meilleurs qu'on ait.

Précautions pour la nuit.

Si on est forcé de coucher dans ces habitations, on n'approchera point le lit des murailles.

On y étendra une espèce de ciel, et on le garnira de rideaux, pour n'être point exposé aux fraîcheurs.

On aura soin de ne pas introduire le matin, en se levant, l'air extérieur dans ces habitations, avant de s'être habillé.

On écartera également les meubles du mur, pour laisser circuler l'air, et les préserver de l'humidité.

On placera contre les murailles, des nattes de paille, de jonc ou de spart pendant la nuit, et dans le jour on les mettra sécher à l'air.

De la conservation des alimens.

On n'y gardera pas d'alimens, ils se corrompraient.

Le pain encore chaud, qu'on enfermerait dans des huches ou armoires placées dans un endroit

humide, uetarderait pas à s'altérer. La mie prend l'état d'une poudre, partie blanche, partie rose, et le pain contracte du goût et de l'odeur.

Caractère de cette humidité.

L'humidité des rez-de-chaussées, quoique moindre que celle des caves, est plus nuisible. Elle a un caractère particulier; elle saisit les extrémités inférieures, et leur communique de l'engourdissement, une lassitude et une fraîcheur qui ne tardent pas à réveiller les douleurs de rhumatisme chez ceux qui en sont affectés; et cette fraîcheur a cela de particulier, qu'elle n'est pas sensible au thermomètre.

Des habitations des animaux.

On peut appliquer une partie des précautions qu'on vient d'indiquer, aux habitations des animaux; sans être aussi nécessaires, elles leur deviendront salutaires, et préviendront les maladies qui ont pour cause l'insalubrité des écuries et des étables, souvent creusées au-dessous du sol, et très-sujettes à se salpêtrer, par l'imbibition et l'évaporation des urines et des fientes.

Mais une précaution essentielle, et la première de toutes, c'est d'écarter de leurs habitations les dépôts de fumiers, comme y répandant beaucoup d'humidité, et y attirant celle de l'air.

Résumé.

On a supposé la nécessité de rentrer dans des habitations que les eaux venaient d'abandonner ; on a assigné les causes qui ajoutent à l'insalubrité qui résulte de la submersion ; enfin , on a indiqué les moyens de diminuer les accidens auxquels cet inconvénient expose les hommes et les animaux. Ces moyens sont :

Laver les murs et les planchers après la retraite des eaux.

Répéter le lavage.

Passer les murs au lait de chaux.

Faire du feu dans les cheminées.

Etablir des poêles et en prolonger les tuyaux.

Entretenir une douce chaleur.

Ne brûler aucun corps combustible au milieu des habitations.

Ménager et multiplier les courans d'air.

Profiter de l'action de la lumière et du soleil.

Se tenir la tête couverte.

Avoir les pieds secs et chauds.

Le corps bien vêtu.

Entretenir la plus grande propreté.

Se laver.

Se peigner.

Se nourrir d'alimens sains.

Faire de l'exercice.

Favoriser la transpiration.

Ecarter des murs les lits , ainsi que les meubles.

Y dormir enfermé de rideaux.

Placer pendant la nuit des nattes contre les murs , et les exposer pendant le jour à l'air.

Ne pas y conserver les alimens , sur-tout ne point y enfermer le pain chaud.

Employer pour les habitations des animaux, celles des précautions indiquées qui leur sont applicables.

En écarter les dépôts de fumiers.





THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
AND
ZOOLOGY
OF THE
CITY OF LONDON
IN THE
MUSEUM BUILDINGS
LONDON
W.C. 2



